32
9 C
21
IMMANUEL
FONDO MEXICANSE

ESSAIS DE MORALE,

CONTENUS

EN DIVERS TRAITEZ
sur plusieurs devoirs importans.

TROISIEME VOLUME.

NOUVELLE EDITION.

Par M. NICOLE.

A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée aux trois Vertus.

M DCC. VII.
AVEC APPROBATIONS.

AVERTISSEMENT.

ON a donné à ce Volume ici le titre de troiſiéme Volume *des Eſſais de Morale*, quoiqu'il n'en ait point paru de ſecond ; parceque le deſſein qu'on avoit eu de réünir ſous ce titre les traitez qui ont été publiez ſous celui de l'éducation d'un Prince, & d'en compoſer ainſi un ſecond Volume d'Eſſais, étant executé, celui-ci devient par-là le troiſiéme.

C'eſt dans la même penſée de réduire ſous ce même titre tous les Traitez qui ſont de même nature, qu'on a fait entre dans ce Volume ici un petit écrit de la comedie, dont on avoit droit de diſpoſer, quoique quelques perſonnes l'euſſent déja inſeré en d'autres ouvrages. Et on y a été d'autant-plus porté que ces ouvrages étant moins communs, il n'a pas perdu tout-à-fait la grace de la nouveauté ; outre qu'on en a pris occaſion de le corri-

ger en divers endroits, & d'y ajoûter même quelque choſe.

Il y a encore un autre Traité qui eſt celui *des diverſes manieres dont on tente Dieu*, dont on a pû voir une partie ſous une autre forme ; mais il eſt tellement changé & augmenté, qu'on peut dire qu'il eſt tout nouveau ; ou plûtôt qu'il paroît ici ſous ſa forme naturelle, au-lieu qu'il étoit comme déguiſé dans l'autre.

Il ſeroit inutile de marquer par quelles occaſions ces Traitez ont été faits, puiſque ce n'eſt pas ces occaſions qui les peuvent rendre utiles au public, qui n'en doit juger que parce qu'ils ont de bon en eux-mêmes.

On trouvera diverſes corrections dans cette édition-ici ; & la principale eſt que pluſieurs perſonnes ayant témoigné qu'elles étoient incommodées de la multitude de ces petits nombres : on en a réduit pluſieurs en un : & on a auſſi diviſé les Traitez en Chapitres, auſquels on a fait des titres ; ce qui fera mieux voir que ces Traitez avoient un ordre naturel, & qu'ils n'étoient pas compoſez de penſée détachées & ſans liaiſon.

TABLE

Des Traitez & des Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITÉ. 1

De la connoissance de soi-même.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Que les hommes sont également unis dans l'aveu de la nécessité de se connoître, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoissance. Origine de cette aversion.* page 1

II. *Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la vûë d'eux-mêmes.* — 6

III. *Idée confuse du* Moi, *principal objet de l'amour des hommes, & source de leurs plaisirs & de leurs ennuis.* 9

IV. *Adresse des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la vûë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-mêmes, & ne leur fassent connoître leurs défauts.* 20

V. *Par quels moyens nous faisons en-sorte, ou qu'on ne nous dise point la verité, ou qu'on nous la dise inutilement.* 24

VI. *En quoi consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait.* 33

VII. *Que le precepte* Connois-toi toi-même, *vient plutôt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres, que d'un desir sincere de se connoître eux-mêmes.* 36

VIII. *Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien pressans de desirer de nous connoître; mais que la foi nous en fournit de trés-grands & de trés-solides.* 42

IX. *De quelle sorte la connoissance de soi-même produit toutes les vertus.* 46

X. *Raisons generales qui nous doivent faire desirer la connoissance de nous-mêmes. Mort du péché toûjours accompagnée de l'ignorance de nôtre état. Adresse des hommes à se le déguiser en corrompant les régles de la morale.* 58

SECONDE PARTIE.

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAP. I. *L'inclination que le péché donne à ne se pas connoître n'est pas dé-*

truite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître.
Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier. 63
II. Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité est encore foible, en le comparant aux autres passions. 67
III. Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puisse faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclut point l'application à acquerir cette connoissance. Deux connoissances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laissent pas de nous être propres. Description de l'état de l'homme aprés le peché. 71
IV. Que pour se connoître soi-même il faut s'instruire des régles de la morale, tant de celles qui ne sont point contestées que de celles qui le sont. De quelle sorte l'amour propre élude les uns & les autres. 80
V. Que pour se connoître il faut étudier ses inclinations bonnes & mauvaises. 90
VI. Qu'il faut considerer ses défauts dans leur grandeur & dans leurs suites, & ses vertus avec leurs imperfections qui

y ſont joinies, & le mauvais uſage que nous en avons fait. 94
VII. Qu'il faut tâcher de connoître ſes défauts cachez : qu'ils peuvent être trés-grands, quoique nous ne les connoiſſions pas. 100
VIII. Cnmment on doit aller au-devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus, & de s'inſtruire par leurs défauts. 103
IX. Qu'il faut inſtruire par les jugemens qu'on entend faire des autres. 109
X. Qu'on ſe ſert ſouvent des Confeſſeurs pour s'autoriſer dans ſes paſſions. 112
XI. Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs ſentimens. En quoi conſiſte l'opiniâtreté. 118
XII. Regles pour entendre le langage des avertiſſemens, de la flaterie, & du ſilence. 132
XIII. Qu'il y a toûjours bien des choſes que nous ne connoîtrons jamais en nous. Bornes dans leſquelles il ſe faut renfermer en s'étudiant ſoi-même. 139
XIV. Qu'il ſe faut faire juſtice dans l'examen de ſoi-même, & temperer cette connoiſſance par la vûë de la

miſericorde de Dieu. 142

SECOND TRAITE.

De la charité & de l'amour propre.

CHAP. I. *Charité & amour propre ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour propre des autres qui l'oblige à ſe déguiſer.* 146

II. *Comment l'amour propre a pu unir les hommes dans une même ſocieté. Deſcription de ces ſocietez formées par l'amour propre.* 150

III. *Que la plus generale inclination qui naît de l'amour propre eſt le deſir d'être aimé.* 156

IV. *Que l'amour propre imite la charité en pluſieurs choſes, & particulierement en ſe cachant. En quoi conſiſte l'honnêteté humaine.* 159

V. *Comment l'amour propre imite l'humilité.* 163

VI. *L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choſes qui ne conviennent pas à nôtre état.* 169

VII. *Que l'amour propre fait les mêmes réponſes que la charité ſur la plûpart des queſtions qu'on lui peut faire.* 174

VIII. *Que l'amour propre se conduit de la même maniere que la charité à l'égard des soupçons injustes & des ennemis.* 180.

IX. *Que l'amour propre se conduit par les mêmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaises qualitez des autres.* 185.

X. *Ressemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres vertus.* 188.

XI. *L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les défauts exterieurs du monde, & former une societé trés-réglée. Qu'il seroit utile d'avoir cela dans l'esprit en instruisant les Grands.* 197

XII. *Qu'il est trés-difficile de discerner en nous-mêmes si nous agissons par charité ou par amour propre. Trois raisons de cette difficulté.* 199.

XIII. *Que l'ignorance où nous sommes, si nous agissons par charité ou par amour propre, nous est utile par plusieurs raisons.* 203.

TROISIE'ME TRAITE'.

Des diverses manieres dont on tente Dieu.

CHAP. I. *Fondement de la défense qui nous est faite de tenter Dieu. En quoi*

consiſte ce péché. 212

II. *Preuves de cette verité par ſaint Auguſtin : Qu'il n'eſt pas permis de négliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.* 218

III. *Pourquoi Dieu cache ſes operations ſous l'apparence de celles de la nature, dans les effets extérieurs qu'il produit ſur les corps, & dans ce qu'il produit ſur les ames.* 222

IV. *Que toutes les régles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont établies ſur ce principe : Que Dieu cache ſes operations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel,* 229

V. *Comment cette doctrine s'accorde avec la néceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultez qu'on peut former ſur ce point.* 241

VI. *Diverſes autres manieres de tenter Dieu.* 247

QUATRIE'ME TRAITE'.

De la Comedie.

CHAP. I. *Interêt que les hommes ont eu à juſtifier la Comedie. Moyen dont ils ſe ſont ſervis pour cela.* 257

II. *Premiere raiſon contre la Comedie, tirée de ce que le mêtier de Comedien*

étant illicite & mauvais, on l'autorise en y assistant. 260

III. Deuxiéme raison tirée du danger de la passion de l'amour qui regne dans toutes les comedies. 262

IV. Tentations que la comedie cause en ce genre-là, plus dangereuses que les autres par plusieurs raisons. Qu'elles font souvent beaucoup de tort sans qu'on s'en apperçoive. Qu'il suffit même pour être obligé de fuir la comedie, qu'elle soit dangereuse à d'autres. 265

V. Que quelque soin qu'on ait de séparer de la comedie les objets deshonnêtes, on ne la peut rendre permise; parcequ'elle inspire le plaisir d'aimer & d'être aimé, & qu'elle apprend le langage des passions. 273

VI. Que le plaisir de la comedie est mauvais, parcequ'il naît d'une secrete approbation du vice. 276

VII. Que les Poetes ont pour but de farder les passions vicieuses, afin de les rendre aimables. 287

VIII. Que la nécessité de se divertir ne peut excuser la comedie. 291

IX. Opposition de la comedie à toutes les dispositions chrétiennes, comme à

l'eſprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement. 298

X. *Oppoſition de la comedie aux obligations du Batême, à ce que nous devons à Jeſus Chriſt, à l'eſprit de pénitence & de crainte, à l'amour de la verité.* 207

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des Rapports.

CHAP. I. *Que les régles qu'on doit garder dans les rapports ſont peu connuës, quoique trés-importantes. Que de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoi il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Juſques où il faut s'attacher à ces régles.* 315

II. *Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrete entre les hommes ſur ce point. Pourquoi les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas néceſſaire que le ſecret ait été promis pour y être obligé.* 319

III. *Obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.* 326

IV. *Exceptions légitimes de la foi du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer*

ſur toutes ſortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'eſt pas toûjours la régle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas rapporter. 330

V. *Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les rapports. Bizarrerie des hommes dans cette crédulité, & ſa ſource.* 337

VI. *Diverſes cauſes qui font faire de faux rapports de bonne-foi.* 342

VII. *Comment il ſe faut conduire dans les faux rapports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Juſtice que l'on doit à ceux qui les font. Réflexions qu'on doit faire ſur ſoi-même, & ſur la vanité de ces rapports.* 348

VIII. *Qu'il faut tâcher de profiter des faux rapports qu'on fait de nous, pour mépriſer la réputation des hommes; pour ſe détacher des converſations; pour parler avec plus de retenuë.* 353

SIXIE'ME TRAITE'.

De la gueriſon des ſoupçons.

CHAP. I. *Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminuë, & parconſequent les impreſſions deſavantageuſes au prochain; parcequ'elles l'affoi-*

bliſſent en pluſieurs manieres. 357
II. Que quoique l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions deſavantageuſes au prochain, il faut néanmoins être toûjours diſpoſé à les quitter ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut même aller au-devant des éclairciſſemens. Combien ce devoir eſt mal pratiqué. 362
III. Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Régles & exemples de ſaint Auguſtin ſur ce point. 370
IV. Ce que l'on doit faire quand on juge les éclairciſſemens inutiles. Qu'il ne faut pas prétendre guerir les ſoupçons en un moment. Utilitez qu'on peut tirer des ſoupçons injuſtes qu'on a de nous. 376

SEPTIE'ME TRAITE'.

Qu'il ne ſe faut point ſcandaliſer des défauts des gens-de-bien.

CHAP. I. Importance de ſçavoir ce que c'eſt que de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt ne ſcandaliſe que ceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſcandaliſez

de la pauvreté & des ſouffrances de Jeſus-Chriſt.

II. *On eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, quand on ne le reconnoît point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.* 385

III. *Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.* 388

IV. *Conſiderations que la foi nous fournit contre les ſcandales qui naiſſent des défauts des juſtes. Divers exemples des défauts des Saints, par leſquels Dieu a accompli ſes deſſeins ſur ſon Egliſe.* 392

V. *Autres raiſons qui prouvent que les fautes des Saints ſont bien moins conſiderables qu'elles ne nous paroiſſent.* 396

VI. *Raiſons que les ſçavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.* 400

HUITIE'ME TRAITE'.

Des moyens de profiter des mauvais ſermons.

CHAP. I. *Que les mauvais ſermons ne doivent pas ſervir de prétexte de n'y*

assister point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui sont bons dans le fonds, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque. 404

II. *Description des mauvais sermons, combien ils deshonorent Jesus-Christ. Outrage qu'il reçoit dans sa parole, aussi grands que ceux qu'il reçoit dans son corps. Mouvemens de frayeur & de reconnoissance qui en doivent naître.* 408

III. *Instructions que nous pouvons tirer des mauvais sermons. Que Jesus-Christ, en souffrant les mauvais sermons, pratique d'une maniere divine sa justice envers les méchans, & sa misericorde envers les bons.* 412

IV. *Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Prédicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté.* 417

V. *Qu'il faut aimer les veritez lors même qu'elles sont mêlées avec d'autres choses qui les deshonorent, ou qu'elles*

ſont propoſées d'une maniere baſſe & commune. 421

VI. *Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais ſermons nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-même.* 429

Fin de la Table.

APPROBATION des Docteurs.

NOus ſouſſignez Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre : *Eſſais de Morale, troiſiéme Partie*, compoſé par le ſieur de Chantereſme, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ſoit contraire à la Foi de l'Egliſe Catholique & aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 9. Septembre 1675.

GERBAIS.

T. ROULLAND.

ESSAIS

ESSAIS.
DE MORALE.

PREMIER TRAITE'

DE LA CONNOISSANCE DE SOI MÊME.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Que les hommes ſont également unis dans l'aveu de la neceſſité de ſe connoître, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoiſſance. Origine de cette averſion.

CE precepte le plus cõmun de la Philoſophie; tant payenne, que chrétienne, eſt celui *de ſe connoître ſoi-même*; & il n'y a rien que les hom- CHAP. I.

CHAP. I. mes se soient plus accordez que dans l'aveu de ce devoir. C'est une de ces veritez sensibles, qui n'ont point besoin de preuves; & qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent & une lumiere qui les aprouve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toûjours malheureux d'être trompé, & on est au contraire penetré du sentiment qu'un Poëte a exprimé dans ces Vers.

Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

Il faut faire d'autant-plus d'état de ces principes dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine & maligne les a toûjours portez à se contredire les uns les autres quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, & en ne suivant pas simple-

ment le train commun. Ainſi il faut qu'une verité ſoit bien claire, lorſqu'elle étouffe cette inclination, & qu'elle les contraint de ſe reünir dans quelque maxime. Et c'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard de celle-ci. Car il ne s'eſt point trouvé de Philoſophe aſſez bizarre pour prétendre que l'homme devoit éviter de ſe connoître. Que ſi quelqu'un paſſoit même juſqu'à ces excés, il ne le pourroit faire qu'en ſuppoſant que l'homme eſt ſi malheureux, & que ces maux ſont tellement ſans remede, qu'il ne feroit qu'augmenter ſon malheur en ſe connoiſſant ſoi-même. Et ainſi il faudroit toûjours ſe connoître, pour conclure même par ce bizarre raiſonnement, qu'il eſt bon de ne ſe connoître pas. CHAP. I

Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'étant ſi unis à avoüer l'importance de ce devoir, ils ne le ſont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car bien loin de travailler ſerieuſement à acquerir cette connoiſſance, ls ne ſont preſque occupez toute leur vie que du ſoins de l'éviter. Rien ne leur eſt plus odieux

CHAP. I. que cette lumiere qui les découvre à leurs propres yeux, & qui les oblige de ce voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, & ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance, & dans l'oubli de leur état.

M. Pas. en. C'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle de faire voir dans un excellent discours, que ce desir d'éviter la vûë de soi-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & sur-tout de ce qu'ils appellent divertissement qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux ; qu'il suffit pour rendre un homme miserable de l'obliger d'arrêter la vûë sur soi ; & qu'il n'a point de felicité hmaine qui la puisse soûtenir. Qu'ainsi l'homme sans la grace est un grand supplice à lui-même ; qu'il ne tend qu'à se fuir ; qu'il se regarde en quelquel sorte comme son plus grand ennemi, & qu'il fait consister son bonheur à s'oublier soi-même, & à se noyer dans cet oubli.

Cette inclination n'est pas l'effet d'une mauvaise habitude, ni d'un

dérèglement particulier à quelques-uns d'entre les hommes, c'eſt la pente generale de la nature corrompuë. Nous ſommes hors de nous-mêmes dés le moment de nôtre naiſſance; & l'ame de plus ne s'occupant dans le temps de l'enfance que des choſes extérieures & des ſentimens de ſon corps, ſe rend par-là ces objets, & ces ſentimens ſi familiers, & s'y attache ſi fortement, qu'elle ne ſçauroit rentrer en elle-même qu'en ſe faiſant violence. Et comme elle n'y trouve pas ce qu'elle deſire, elle en ſort le plûtôt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle ſe porte incontinent vers ces autres objets, & qu'elle s'y applique avec d'autant-plus d'ardeur, qu'ils lui ſervent à oublier ſes miſeres intérieures, dont elle ne ſçauroit ſoûtenir la vûë. *Projicit ſe foras, miſerabiliter ſcalpi avida contactu ſenſibilium.*

CHAP. I.

CHAPITRE II.

Comment les hommes alient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la vûë d'eux-mêmes.

CHAP. II. MAIS pour ne pouſſer pas plus loin qu'il ne faut cet éloignement que l'homme a de ſe connoître, & pour en mieux pénetrer le fond, il faut ajoûter qu'il eſt joint à une inclination contraire en apparence, qui le porte à ſe regarder en tout. Car le plus grand plaiſir d'un homme orgueilleux eſt de contempler l'idée qu'il ſe forme de lui même. Cette idée eſt la ſource de toutes ſes vaine ſatisfactions : il y rapporte tout, & rien ne lui plaît qu'à proportion qu'il contribuë à la rehauſſer, à l'agrandir, & à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l'une porte à fuir, & l'autre à rechercher la connoiſſance de ſoi-même, ſont également naturelles à l'homme ; auſſi elles naiſſent de la même ſource, quoi-

qu'oppoſées en apparence. CHAP. II.

L'homme veut ſe voir ; parcequ'il eſt vain. Il évite de ſe voir, parcequ'étant vain il ne peut ſouffrir la vûë de ſes défaut, & de ſes miſeres Pour accorder donc ces deſirs contraires, il a recours à un artifice digne de ſa vanité. Par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même temps. C'eſt de couvrir d'un voile tous ſes défauts, de les effacer en quelque ſorte de l'image qu'il ſe forme de lui-même, & de n'y laiſſer que les qualitez qui le peuvent relever à ſes propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il ſe les donne par ſon imagination; & s'il ne les trouve pas dans ſon propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes ou dans les choſes extérieures qu'il attache à ſon idées comme ſi elles en faiſoient partie; & par le moyen de cette illuſion, il eſt toûjours abſent de lui-même, & préſent à lui-même; il ſe regarde continuellement, & il ne ſe voit jamais veritablement ; parce qu'il ne voit au lieu de lui même, que le vain phantôme qu'il s'en eſt formé

Quand un Caribe, par exemple, ſe

CHAP. II. repréſente à lui-même, il ne voit qu'un certain ſpectre ſemblable à l'image qu'il a vû de lui même dans l'eau : & le regardant comme adroit à tirer de l'arc, & à pêcher ; comme maître d'une certaine cabane ; comme ayant tué tels & tels de ſes ennemis ; comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ces idées & des objets extérieurs qui les renouvellent, & paſſe ainſi toute ſa vie ſans faire reflexion ſur cette partie de ſon être qui penſe & qui raiſonne ſans ſonger ce qu'elle eſt, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra, ni ce qui peut faire ſon bonheur & ſon malheur.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reſte des hommes agiſſe d'une autre ſorte que celui de ces miſerables peuples. Ils ornent ſeulement un peu mieux cette image qui eſt l'objet de leur amour. Un Capitaine en ſe regardant ſoi, même voit un phantôme à cheval qui commande à des ſoldats. Un Prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec reſpect, & qui ſe fait obéir par quantité de gens. Un Magiſtrat voit un hom-

me revêtu des ornemens de ſa dignité, qui eſt reveré des autres hommes, parce qu'il eſt en état de les ſervir ou de leur nuire. Une femme vaine ſe repreſente une idole qui charme par ſa beauté ceux qui la voyent. Un avare ſe voit au milieu de ſes tréſors. Un ambitieux ſe repréſente entouré de gens qui s'abaiſſent ſous ſa grandeur. Et ainſi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour propre eſt le principe, que d'attacher toûjours à l'idée qu'il a de lui-même de nouveaux ornemens & de nouveaux titres. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Idée confuſe du Moi, *principal objet de l'amour des hommes, & ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis.*

IL y a une idée plus ſpirituelle de ſoi-même, qui fait des effets tout ſemblables à ceux que j'ai décrits. C'eſt lorſqu'en ne concevant diſtinctement aucunes qualitez, ni bonnes ni mauvaiſes, on conçoit ſeulement ce qu'on exprime par le mot de *moi*: & CHAP. III.

CHAP. III. ce *moi* conçû en cette maniere nous cache de même tous nos défauts, & ſuffit pour attirer nôtre amour. La vûë ſecrette que nous en avons ſe gliſſe par-tout. On y raporte tout. C'eſt le principe de la plûpart des plaiſirs que l'on reſſent. Et quoique ſi on venoit à développer ce que renferme ce *moi*, on y trouvât rien d'aimable, & qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant ſous cette idée confuſe de *moi*, & l'on en évite la vûë diſtincte & particuliere qui nous le feroit haïr.

D'où penſez vous que vient cet ennui qui accable ceux qui ont été dans les grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maiſon? Ce n'eſt pas ſeulement de ce qu'ils s'y voyent trop, & que la vûë de leurs miſeres & de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'eſt une des cauſes de leur chagrin, mais ce n'eſt pas la ſeule. C'eſt auſſi parcequ'ils ne ſe voyent pas aſſez, & qu'il y a moins de choſes qui renouvelent l'idée de leur *moi*. Cette idée faiſoit leur plaiſirs pendant leur fortune; & l'abſence

de ce plaiſir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent diſgrace. CHAP. III.

On a beau s'occuper de ſoi même dans la ſolitude, les images que l'on s'en forme ſont infiniment plus ſombres que celles qui ſont aidées par les objets extérieurs. Les gens qui ſont dans les grands emplois ſont avertis par tous ceux qui s'adreſſent à eux, qu'ils ſont puiſſans, qu'ils peuvent nuire ou ſervir. Mille choſes excitent vivement en eux l'idée de leur *moi*, & la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agréable de *grand*, de *puiſſant*, de *reſpecté*. Le commerce de la civilité du monde fait le même effet à l'égard de ceux qui vivent. Car comme il eſt tout rempli de témoignages d'eſtime & d'affection, d'égards, d'applications, il leur donne lieu de ſe repréſenter à eux-mêmes comme aimez & eſtimez; & par conſequent comme aimables & eſtimable. Et par une raiſon contraire les deſerts & les lieux ſolitaires chagrinent & ennuyent les hommes vains & ambitieux; parce-qu'ils ne leur parlent point d'eux-mêmes, & qu'ils voudroient qu'on ne parlât d'autre choſe.

CHAP. III.

C'eſt ce que l'amour propre avouë franchement quand il ne ſe déguiſe point, & qu'il découvre naïvement ce qui lui plaît dans les occupations penibles dont il charge les hommes. Il n'y en a guéres, par exemple, de plus laborieuſes que celles de ceux qui parlent en public, cõme les Avocats. Ils ſont obligez de ſe charger la tête de mille affaires déſagréables; de s'appliquer à chercher des penſées & des expreſſions pour remplir leurs diſcours; d'épuiſer les forces de leur corps & de leur eſprit ſur des matieres qu'ils ſeront bien-aiſes d'oublier ſi-tôt qu'ils ſe ſeront acquitez de leur miniſtere. Cependant parce qu'il y a bien des choſes dans cette profeſſion qui renouvellent l'idée de ſoi-même, ceux qui l'exercent avec honneur croyent être les plus heureux des hõmes: & il n'y a qu'à entendre ſur ce ſujet un de ces anciens Orateurs, pour ſ[illegible]r de ce qui ſoûtient les autres. Q[illegible]-t-il de plus doux, dit-il, à un [illegible]omme, né pour les plaiſirs honnêtes, que de voir ſa maiſon toûjours [illegible]ens, & de ſçavoir qu'ils ne [illegible]ent pas ces devoirs

à cauſes de ſes richeſſes, ni par l'eſpé- « CH.
rance d'être ſes héritiers, ni à cauſe de « III.
quelque charge qu'il exerce; mais à «
cauſe de lui-même; que ceux-même «
à qui l'on fait la cour pour être leurs «
heritiers, ceux qui ſont les plus puiſ- «
ſans en biens & en credit le viennent «
trouver, quoiqu'il ſoit ſouvent & jeu- «
ne & pauvre, afin de lui recommander «
leurs propres affaires, ou celles «
de leurs amis? Y a-t-il rien dans les «
richeſſes & dans la grandeur qui puiſ- «
ſe donner un plaiſir égal à celui qu'il «
reſſent, quand il voit des perſonnes «
conſiderables par leur âge, & dont «
le credit s'étend par toute la terre, «
confeſſer dans l'abondance des richeſ- «
ſes dont ils joüiſſent, qu'ils n'ont pas «
le premier & le plus grand de tous les «
avantages du monde, qui eſt celui «
que poſſede un Orateur? Que dirai- «
je de cette foule de gens qui ſe pré- «
ſentent pour l'accompagner, ou qui «
vont au-devant de lui; de l'éclat avec «
lequel il paroît en public; du reſpect «
qu'on lui rend dans les jugemens; de «
la joye qu'il reſſente, lorſque s'é- «
tant levé pour parler ſeul au milieu «
d'une foule de gens qui l'écoutent en «

CHAP. III. silence, il voit les yeux de tous les auditeurs tournez vers lui, que le „ peuple se presse pour l'entendre, & „ qu'il grave dans tous les esprits les „ mêmes impressions qu'il lui plaît de „ faire paroître en soi.

Voila ce qui faisoit supporter à ce Romain les fatigues & les dégoûts de cette profession. Et si tous ceux qui sont dans les autres emplois penibles ou dangereux parloient aussi simplement que lui, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaît se réduit à cette idée de leur *moi* honoré & respecté par les autres.

CHAPITRE. IV.

Adresses des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la vûë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-mêmes, & ne leur fassent connoître leurs défauts.

CHAP. IV. ON voit assez par ces exemples de quelle sorte l'amour propre se sert des objets exterieurs pour con-

renter ces deux inclinations naturelles à l'homme de se connoître & de ne se connoître pas, en ne permettant pas d'une part qu'il se voye autrement que par une idée confuse, qui ne lui représente aucun défaut, & en y joignant de l'autre tout ce qu'il peut des choses extérieures, qui lui donnent moyen d'y attacher une image fantastique de grandeur. Mais cela ne suffit pas néanmoins à l'homme pour se procurer le repos & le plaisir qu'il cherche, ni pour éviter la connoissance de ses défauts dont il a tant d'horreur. Il a besoin de bien d'autres adresses pour en éviter la vûë. En vain se répandroit-il au dehors, ne laisseroit pas de s'y trouver, & mille choses lui pourroient mettre ses défauts & ses miseres devant les yeux. Il en verroit l'image dans tous les défauts & dans toutes les miseres des autres qu'il ne sçauroit s'empêcher de voir, & qu'il regarde même souvent avec trop de curiosité. Ainsi comme il ne trouveroit pas mieux son compte hors de lui même que dans lui même, il y a bien de l'apparence que si la crainte de se voir tel qu'il est, l'avoit fait sor-

CHAP. IV.

CHAP. IV. tir hors de soi, l'image de lui-même, qui lui seroit representée par tous les objets exterieurs, l'y feroit rentrer malgré qu'il en eût.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle sorte l'homme pourroit être forcé de se voir lui-même par les objets qui sont hors de lui, & ce qu'il fait pour s'en garentir; il faut considerer qu'il ne se regarde pas moins selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres, que selon ce qu'il est effectivement; & qu'il ne forme pas seulement son portrait sur ce qu'il connoit de soi par lui-même, mais aussi sur la veuë des portraits qu'il en découvre dans l'esprit des autres. Car nous sommes tous à l'égard les uns des autres comme cet homme qui sert de modele aux éleves dans les academies des Peintres. Chacun de ceux qui nous environnent se forme un portrait de nous; & les differentes manieres dont on regarde nos actions donnent lieu d'en former une diversité presqu'infinie.

La principale distiction des Grands & des Petits, de ceux qui ont de la réputation, & de ceux qui n'en ont

pas, c'eſt qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens font le portrait d'un Prince ! Tout ſon Royaume, tous les païs étrangers ſont pour lui une academie de Peintres, dont il eſt le modéle. Ceux qui en ſont plus éloignez, ne le repreſentent que par des traits plus groſſiers Ceux qui en ſont plus prés, en font des portraits plus vifs & plus reſſemblans. Un homme du commun au contraire qui vit dans ſa famille, n'eſt peint que par le petit nombre de ceux qui le connoiſſent; & les portraits qu'on fait de lui, ne ſortent gueres hors l'enceinte de ſa ville. CHAP. IV.

Mais ce qu'il y a de plus conſiderable en ceci, c'eſt que les hommes ne font pas ſeulement le portrait des autres, mais qu'ils peuvent voir auſſi ceux que l'on fait d'eux; & s'ils les vouloient regarder de bonne-foi, rien ne ſeroit plus capable de remedier à leur orgueil, & ne pourroit plus ſervir à les détromper, que la vûë même de ces portraits.

Que l'on choiſiſſe le plus grand & le plus glorieux homme du monde, &

CHAP. IV.

qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois toute cette varieté de jugemens qu'on fait de lui ; & pour joüir pleinement de tout le spectacle des pensées & des mouvemens qu'il excite dans les autres il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette vûë. Pour un petit nombre de jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. il verroit que les défauts qu'il se dissimule ou qu'il ne connoît point sautent aux yeux de la plûpart des gens ; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & qu'on ne le regarde que par cet endroit. Il verroit que le monde est trés-peu touché de toutes ces belles qualitez dont il se flate ; que les uns ne les voyent seulement pas : les autres les regardent avec froideur ; les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux : les autres les obscurcissent & les defigurent, en y joignant des défauts qu'ils connoissent en lui ; & que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Il n'y auroit donc pour apprendre à

s'humilier qu'à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu'on forme de nous, & la raiſon ſçauroit bien les découvrir ſi nous déſirions ſincerement de les connoître. Mais parceque la vanité eſt un mal dont on ne veut pas guerir, & qu'on met ſon bonheur à n'en guerir pas, pour ſe garantir de cette vûë, on ſe ſert d'une adreſſe, qui toute groſſiere qu'elle eſt, ne laiſſe pas de faire ſon effet. C'eſt qu'encore que la raiſon ſoit convaincuë en general, qu'on forme de nous bien des jugemens peu favorables, & que l'exemple de ceux que nous entendons à toute heure faire des autres, & que nous en faiſons nous-mêmes nous le puiſſe aprendre; nous faiſons en-ſorte néanmoins de ne pas voir ceux qui ſont à notre deſavantage, & de nous appliquer uniquemet à ceux qui nous ſont avantageux. ainſi en éloignant de notre eſprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant qu'à ceux qui nous plaiſent, en nous trompant volontairement, & en fuyant d'être détrompez, la vanité demeure à demi ſatisfaite, & ſe procure ce vain plaiſir dans lequel les

CHAP. IV.

CHAP. IV. hommes vains mettent leur fauſſe felicité.

Il eſt encore plus aiſé que les Grands, & generalement tous ceux à qui on a un interêt de plaire, s'entretiennent dans cette illuſion; parce-qu'au-lieu qu'on ne ſe forme qu'un portrait des autres hommes, on s'en forme en quelque ſorte deux de ceux-ci; l'un interieur, qui eſt le veritable; l'autre extérieur, où l'on ne fait entrer que ce qu'on juge leur pouvoir plaire. Et l'on a grand ſoin enſuite de ne leur mettre devant les yeux que ce faux portrait, & de tâcher de faire qu'ils le prennent pour le veritable. Il eſt vrai qu'il leur ſeroit aiſé de s'empêcher d'y être trompez, & de ſe convaincre eux-mêmes, qu'il n'y a rien de ſi faux & de ſi vain que tous ces témoignages d'eſtime, d'affection & d'attachement qu'on leur rend. Ils ſçavent ce qu'ils penſent ſouvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de ſemblables; & ils n'ont pas ſujet de juger les autres plus ſinceres qu'eux. Mais ils ſont bien-aiſes de n'approfondir pas les choſes ſi avant. Ils ſe contentent donc de cette ſurface

trompeuſe ; il laiſſent-là ces portraits intérieurs qu'ils craignent de découvrir, & ils s'arrêtent uniquement à ces portraits flatez, qui ſont faits exprés pour tirer d'eux ce qu'on en prétend. CHAP. IV.

On uſe de la même adreſſe pour empêcher que les défauts & les miſeres des autres, & les jugemens qu'on voit faire d'eux, & que l'on en fait ſoi même, ne nous rappellent à nous, & nous découvrent nôtre propre illuſion. Leſprit aidé de l'amour propre, retranche toutes les reflexions qu'il pourroit faire, ou s'y applique ſi peu, qu'elles ne font preſque point d'impreſſion. On entend parler à toute-heure avec mépris de gens qui ſe trompent eux-mêmes. On voit qu'ils ſont l'objet ordinaire de la moquerie des hommes. Car il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme trompé par ſa propre volonté. Cependãt on ne penſe point qu'on eſt ſoi-même cet homme trompé & ridicule ; qu'on dit peut-étre de nous en nôtre abſence ce qu'on dit des autres devant nous ; que nous y donnons autant de ſujet qu'eux ; & qu'il n'y a pas d'apparen-

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

CHAP. IV. ce qu'on ait plus d'égards pour nous, que pour tous les autres.

Quelques frequens & quelques certains que soient ces objets, ils n'en ont pas plus de force pour obliger l'esprit de rentrer en soi, & d'y voir les memes défauts & les mémes misere qu'il voit dans les autres. Pense-t-on davantage à la mort pour apprendre, ou pour voir tous les jours la mort de ceux avec qui on a vêcu ? On fuit ce spectacle si l'on peut. Si on ne peut l éviter on fuit les réflexions qu'il devroit produire. Si on ne les peut étouffer absolument, on s'en détourne le plutôt qu'on peut. Ce que j'ay dit de la mort se peut dire de toutes les autres miseres, & de tous les défaut des hommes qui pourroient nous representer les nôtres. Ces images frapent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons aussi à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons si nous le pouvons : & si nous ne le pouvons pas tout-à-fait, nous en détournons au-moins nos pensées.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans

un miroir, & ſi regardent ſans ceſſe ne s'y reconnoîtroit jamais, & ne diroit jamais, me voilà ? Ne l'accuſeroit-on pas d'une ſtupidité peu differente da la folie ? C'eſt néanmois ce que font tous les hommes ; & c'eſt même l'unique ſecret qu'ils ont trouvé pour ſe tendre heureux. Ils voyent à tous momens l'image de leurs propres défauts dans ceux de tous les autres, & ils ne les y veulent jamais reconnoître. Etre plein de miſeres & ne les point voir ; ignorer ſes défauts lorſque perſonne ne les ignore ; être l'objet de railleries d'une infinité de gens; & n'en vouloir rien ſçavoir; ſe repaître de vaines imaginations, ſans vouloir connoître qu'elle ſont vaines, c'eſt un état qui ne ſemble pas fort ſouhaitable : & c'eſt néanmoins ce qui fait la felicité des gens-du monde, & principalement des Grands.

CHAPITRE. V.

Par quel moyen nous faisons en sorte, ou qu'on ne nous dit point la verité, ou qu'on nous la dit inutilement.

CHAP. V. C'EST par les moyens que nous avons marquez qu'on s'empêche de voir la verité lorsqu'il faudroit quelque soin & quelque application pour la trouver. Mais ils y a des rencontres où elle nous vient trouver elles même, & dans lesquelles on seroit forcé de la voir si on n'usoit de bien des adresses pour l'éviter. Car il se trouve quelquefois des gens assez charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous-mêmes. L'amour propre fait donc son possible pour éloigner cet inconvenient; & il ne manque pas encore de voyes pour y réüssir. Car il témoigne tant de chagrin & de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office; il trouve tant de prétextes

tes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts ; il eſt ſi ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire paſſer pour malignité les jugemens qu'ils font à nôtre deſavantage, qu'il n'y a preſque perſonne qui ſe veuille hazarder à nous les dire. CHAP. V.

Le principe general de l'amour propre, c'eſt qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de juſtice. Ainſi dés-lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prevention, de jalouſie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme perſonne n'aime à ſe faire regarder ainſi, il ſe forme parmi les hommes une eſpece de conſpiration à ſe diſſimuler les ſentimés qu'ils ont les uns des autres; & il n'y a point d'accord qui ſoit mieux gardé que celui-là, parce qu'il eſt fondé ſur un ſentiment d'amour propre, dont il y a peu de perſonnes qui ſoient exemts.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'on ne prene ce ſoin de cacher la verité qu'à l'égard de ceux de qui l'on craint, ou de qui l'on eſpere quelque choſe.

CHAP. V. On en uſe preſque de même à l'égard de tout le monde.

On s'applique plus à tromper les Grands, mais on ne s'applique pas davantage à détromper les petits. C'eſt toute la difference que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime à être haï de perſonne. Ainſi on n'aime à dire la verité à perſonne. On ſçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adouciſſemens, de temperamens & de tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour de perſonnes que l'on conſidere peu. Ainſi on ne dit pas la verité aux Grands, parce qu'on a interêt de la leur cacher: & on ne la dit pas non plus aux petits, parce qu'on n'a pas aſſez d'interêt de la leur dire.

Cette reſerve que les hommes gardent entre eux, en évitant de ſe communiquer les penſées qu'ils ont au deſavantage les uns des autres, n'eſt pas moins ſans bornes; & il y a quelquefois des raiſons qui les portent à s'en diſpenſer. Il ne faut même ſouvent qu'une legere émotion pour faire éclater tout d'un coup ce qu'on

avoit tenu fort long-temps caché: & de plus on n'eſt reſervé de cette ſorte, qu'en parlant aux perſonnes mêmes dont on connoît les defauts. Mais ce que l'on diſſimule en leur preſence, ſe dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur abſence, qu'on a eu plus de peine à ſe retenir. Il eſt vrai qu'on ſe ménage un peu plus à l'égard de ceux qui pourroient nuire, & qu'on apporte plus de précaution à découvrir ce qu'on penſe d'eux. Mais comme c'eſt une contrainte penible que de cacher toûjours ſes ſentimens, le deſir qu'on a de s'en délivrer, fait qu'on prend aſſez facilement confiance en ceux à qui l'on parle, & qu'il faut peu de raiſons pour porter à ſe répandre avec liberté. CHAP. V.

Ainſi au lieu que la charité oblige à avertir les perſonnes mêmes de leurs défauts, pour leur donner moyen de s'en corriger, & à les cacher aux autres, pour ne pas bleſſer leur reputation, on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde, à l'exception de ceux-là ſeulement qu'il ſeroit utile d'en avertir.

CHAP. V.

Or quoique ces effuſions de malignité qui entrent ſi ſouvent dans les entretiens des hommes, ſoient en elles mêmes un trés grand mal; il arriveroit neanmoins de là quelque bien ſi nous avions ſoin d'en profiter. Car ces diſcours particuliers ſe répandant peu-à-peu, & formant un bruit public, il en revient ſouvent quelque choſe aux oreilles des intereſſez; parce qu'il ſe trouve aſſez de gens qui n'ayant pas aſſez de charité ou de force pour nous dire eux-mêmes ce qu'ils penſent de nous, ſont bien-aiſes de s'en décharger en l'attribuant à d'autres. Ce ſeroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre de ſortir de l'illuſion où ils vivent. Mais on a le cœur ſi corrompu & ſi plein d'averſion pour la verité, qu'on abuſe encore le plus ſouvent de ce moyen, & qu'on ſe le rend inutile. Car au-lieu de juger comme on devroit, que ces diſcours & ces jugemens dont on eſt bleſſé, ſont répandus parmi une infinité de gens; & qu'ainſi on n'a pas droit de s'en prendre à perſonne en particulier, l'inclination qu'on a à ſe tromper ſoi-même, fait que l'on tour-

ne tout ſon chagrin contre celui qui s'en trouve chargé; qu'on ſe perſuade qu'il eſt ſeul de ſon ſentiment, & qu'il n'y eſt entré que par haine ou par interêt. On lui attribuë même d'ordinaire quelque imprudence ou quelque excés pour avoir plus de droit de rejetter ſes ſentimens ; & par le moyen de cette illuſion volontaire, on étouffe l'impreſſion que ces diſcours pouvoient faire, on ſe conſerve dans l'eſtime de ſoi-même; & l'on en évite en quelque ſorte de voir en ſoi ce que le mõde y deſaprouve; parce que c'eſt un ſpectacle que la vanité ne peut ſoufrir. CHAP. V.

J'ai dit que l'on l'évite en quelque ſorte, parce qu'on ne l'évite pas tout-à fait. La verité ſe fait toûjours un peu de jour au travers de tous ces nuages dont on s'efforce de l'obſcurcir. Il en paſſe toûjours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de ſe procurer. Ces opinions qui ne ſont fondées que ſur une erreur volõtaire, ne ſont jamais fermes & aſſurées. Elles ſont toûjours mêlées de défiance; & par conſequent de chagrin, d'ennui & d'inquietude. Ainſi au lieu

CHAP. V.

de cette joie pure, & de cette satisfaction pleine & entiere, à laquelle l'amour propre aspiroit, tout ce qu'il peut faire avec tous ses déguisemens, est de suspendre un peu ses sentimens de tristesse qui se nourrissent au fond du cœur, & qui sont toûjours prêts de s'en emparer.

Ce sont-là les sentimens naturels de l'amour propre, & les adresses ordinaires dont il use pour nous cacher nos fautes, & pour empêcher qu'on ne nous les fasse connoître. Et il est remarquable que comme c'est en soi-même un trés-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, il ne veut pas reconnoître en soi cette mauvaise disposition non plus que les autres. Il n'use donc pas de moins d'artifices pour la déguiser aux autres & à nous-mêmes. Et c'est pourquoi on ne voit gueres de gens qui ne se fassent honneur d'aimer la verité, & qui avoüent franchement qu'ils ne sont pas bien-aises qu'on la leur découvre. On s'offense de ce reproche autant que d'aucun autre; & en un mot on voudroit avoir la gloire d'aimer la verité & la satisfaction de ne l'entendre jamais.

Mais comme ces deux passions sont en quelque sorte incompatibles, on tâche de les accorder en dónant quelque chose à l'une & à l'autre. Il est vrai que comme c'est l'amour propre qui fait ce partage, il le fait fort inegal. Car il met ordre qu'on ne noüs dise jamais ces défauts essentiels, auſquels nous sommes attachez par une passion vive & agissante ; qu'on nous dissimule ceux qui nous atirent le mépris des hommes, & qui nous donneroient lieu de nous mépriser nous mêmes, & de croire que c'est avec raison que les autres nous mépriſent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres sur ce sujet, est de nous faire remarquer quelque petits défauts qui ne défigurent pas l'image que nous avons de nous mêmes, & qui en laissent subsister toute la beauté. CHAP. V.

Velut si
Egregio impressos reprehendas corpore navos.

Ainsi nous souffrons qu'on dise ses sentimens d'un discours ou d'un écrit que nous aurons fait, qu'on y reprenne quelques expressions moins justes, quelque mauvaise cadence, quelque

CHAP. V.

endroit negligé ; à condition neanmoins qu'on en ait eſtimé le deſſein, les penſées, l'œconomie, & les autres parties plus eſſentielles. Nous pardonnons de même à ceux qui nous avertiſſent de quelque manque d'égards, de ménagemens, & d'autres bagatelles de cette nature, pourvû qu'ils ne touchent point à nos principales paſſions; & que tout ce qu'ils remarquent en nous, puiſſe ſubſiſter avec l'eſtime & l'approbation commune. C'eſt à ces conditions & à ce prix qu'on ſe reſout quelquefois d'acheter la gloire, d'aimer la verité, & qu'on lui donne quelque entrée. Encore faut-il que l'amour propre la lui ouvre, & qu'elle ſoit accompagnée de témoignages d'eſtime & d'affection pour n'être pas rejettée.

CHAPITRE VI.

En quoi consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait.

CE que l'on vient de dire suffit pour faire voir que l'on étend un peu trop ces maximes communes, que les hommes aiment naturellement la verité ; qu'ils ont une haine naturelle du mensonge ; & qu'y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n'y en a point qui veuillent être trompez ; puisqu'il paroît au contraire que le monde n'est presque composé que d'aveugles volontaires, qui haïssent & fuyent la lumiere, & qui ne travaillent à rien davantage qu'à se tromper eux-mêmes, & s'entretenir dans l'illusion. Où est donc cet amour de la verité dont on nous flate, & quelle haine du mensonge peut-on trouver dans les hommes qui ne cherchent que le mensonge, selon l'Ecriture ? CHAP. VI.

On pourroit dire neanmoins que

CHAP. VI.

ces maximes ont lieu dans les choſes indiferentes dans leſquelles les hommes ne prenant point d'interêt, n'aiment point en effet à être trompez, & preferent la verité au menſonge : ce qui marque quelque amour naturel pour la verité. mais il eſt aſſez rare que cette Inclination naturelle ſoit en liberté d'agir, & que l'eſprit ne ſoit prévenu d'aucune paſſion qui la faſſe pancher d'un côté plus que de l'autre. Il ne faut preſque rien à l'amour propre pour prendre parti. Il ſe fait des interêts ſecrets dans les choſes même où il ne paroît point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagemés, les moindres vûës de plaire ou déplaire ſuffiſent pour ôter l'équilibre, & pour porter l'eſprit à ne chercher des raiſons que d'un côté. Combien y en a-t-il, par exemple, qui n'ont point d'autres raiſons de demeurer dans un ſentiment, ſinon qu'il faudroit quelque peine à examiner les raiſons contraires? Ils fuyent le travail de s'inſtruire, parce qu'il eſt penible : ils veulent juger & décider, parcequ'ils veulent paroître ſçavans, & pour ſatisfaire tout enſemble ces deux incli-

nations, ils ſupoſent ſans autre examen, que ce qu'ils ont appris autrefois eſt vrai. *Tædio novæ ouræ ſemel placita pro æternis ſervant.* CHAP. VI.

Mais la principal uſage que nous faiſons de cet amour de la verité, eſt de nous perſuader que ce que nous aimons eſt vrai. Car ſi nous voulõs nous faire juſtice, nous reconnoîtrons que nous n'aimons pas les choſes, parce-qu'elles ſont vrayes; mais que nous les croyons vraïes, parce que nous les aimons. Nôtre volonté s'attache aux objets indépendãment de leur verité, & par le ſeul raport avec ſes inclinatiõs. Mais parce qu'elle n'en pourroit jouir ſi elle les regardoit cõme faux, elle fait enſorte d'y ajoûter l'idée de la verité pour s'y attacher plus ſûrement: *Quicunque aliud amant, hoc quod amant, volunt eſſe veritatem.* *Auguſt. Confeſſ. l. 10. c. 13.*

Ainſi l'on peut dire que nous aimons la verité en general comme le bien en general. Car comme nous ne ſçaurions rien aimer qu'en le croyant bien, nous ne ſçaurions de même rien aimer qu'en le croyant vrai. Mais l'amour propre ſçait bien allier ces inclinatiõs generales avec ſes paſſiõs par-

CHAP. VI. ticulieres ; comme il nous fait croire que ce que nous aimons eſt un bien, il nous faut croire de méme que ce que nous aimions eſt vrai, c'eſt-à-dire, que ne pouvant aimer le menſonge ſous ſon viſage naturel, & aimant en effet pluſieurs objets faux & trompeurs, il trouve moyen de les revêtir de l'image de la verité.

CHAPITRE. VII.

que le precepte, connois-toi toi-méme, *vient plûtôt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres, que d'un deſir ſincere de ſe connoître eux-mêmes.*

CHAP. VII. CETTE averſion ſi conſtante & ſi uniforme qui ſe trouve parmi les hommes pour les veritez qui les découvrent à eux-mêmes, & cette inclination ſi generale à éviter la vûë de leurs défauts comme leur plus grand malheur, donnent auſſi ſujet de croire que cette maxime commune qui les rappelle à eux-mêmes, & qui leur ordonne de ſe connoître: *Noſce te-ipſum*,

n'eſt pas formée ſur une lumiere commune, qui leur perſuade, que cette connoiſſance eſt un bien pour eux, & qui la leur faſſe deſirer ; mais qu'elle pourroit bien avoir ſa ſource dans la malignité du cœur de chacun en particulier, qui ſe ſentant incommdé de la vanité & de l'injuſtice qu'il remarque dans les autres, leur ordonne de deſirer & de rechercher pour eux cette connoiſſance qu'il ne cherche & ne deſire pas pour ſoi. CHAP. VII.

Cette penſée eſt d'autant plus vraiſemblable, que rien ne nous choque tant que les défauts que nous remarquons dans les autres, que l'aveuglement ou l'on voit qu'ils ſont à l'égard d'eux-mêmes. Qu'y a-t-il de plus incommodé qu'un homme vain qui n'eſt occupé que de lui, & qui voudroit qu'on ne s'appliquât qu'à lui ; qui s'admire continuellement, & qui s'imagine que les autres en font de même, ou qu'ils ont grand tort de ne le pas faire ? Et qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas tenté de dire à des gens ainſi faits, qu'ils feroient bien de travailler à ſe connoître eux-mêmes, pour ſe détromper de l'illuſion où ils ſont ; *Noſce teipſum.*

CHAP. VII.

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, qui ne leur pardonnent rien; & qui étant ſujets aux mêmes, ou à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre reflexion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de la vanité des autres. Les plus trompez ſe rient de ceux qu'ils croyent trompez. Les plus injuſtes reprochent aux autres leur injuſtice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prévenus parlent avec force contre les préventions. Les plus opiniâtres ſont les premiers à accuſer les autres d'opiniâtreté. Il eſt bien difficile qu'on n'ait par envie d'avertir ces ſortes de gens qu'ils ſeroient bien de ſe dire à eux-mêmes ce qu'ils diſent des autres, & de ſe reconnoître dans les portraits qu'ils en font. *Noſce te Ipſum.*

Quand on voit de même ces ambitieux qui entaſſent entrepriſes ſur entrepriſes, qui forment des deſſeins auſquels pluſieurs vies ne ſuffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres & le leur propre,

qui songent jamais à leur mort qui les menace à tout moment qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui devorent avec une avidité insatiable les biens des autres ; qui est ce qui ne se sent pas porté à les rapeller à la connoissance de leur condition fragile, mortelle, & à les faire souvenir qu'ils sont hommes ? CHAP. VII.

On sent les mêmes mouvemens dans un infinité d'autres rencontres, comme quand on voit des gens qui faute de se connoître, entreprennent des choses infiniment audessus d'eux, & dans lesquelles ils ne sçauroient reussir, qui veulent tout faire, parcequ'ils se jugent capables de tout, & qui gâtent tout par leur peu d'habileté ; qui font gloire de ne prendre conseil de personne ; qui se prennent aux autres du mauvais sucees qu'ils ont attiré par leur imprudence. Enfin comme l'ignorance de soi-même se trouve presque dans tous les vices, & que c'est même ce qui nous y choque le plus, on seroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illusion, en leur apprenant à se connoître, si

CHAP. VII. ce mouvement n'étoit retenu par des mouvemens plus puiſſans.

On a droit de conclure, ce me ſemble, de ce que je viens de dire, que ce precepte, *Connois-toi toi-même*, dans la bouche de ceux qui n'ont agi que par l'amour propre, étoit plûtôt l'effet d'un mouvement d'impatience & de chagrin excité par les défauts qu'ils voyoient dans les autres, que d'une vûë claire de la neceſſité de cette connoiſſance pour chaque homme en particulier & pour ſon propre bien. Nous voudrions que les autres ſe connuſſent eux-mêmes, afin qu'ils agiſſent d'une maniere moins choquante à nôtre égard: nous ne voulons pas nous connoître pour ne pas voir en nous ce qui nous y choqueroit, & pour ne nous pas ſentir obligez de travailler à corriger des défauts dans leſquels nous ſommes bien-aiſes de demeurer. Nous trouvons moyens de nous conſoler dans nôtre propre illuſion, en n'attachant nôtre penſée qu'à certains objets, & en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l'illuſion des autres ridicule, parce que nous voyons en eux ce qu'ils n'y veu-

lent pas voir, & que nous jouissons de tout le spectacle des jugemens que l'on fait d'eux ; dont ils ne voyent qu'une partie. On ne laisse pas pourtant d'envier souvent la condition de ces personnes trompées, & de souhaiter leur place ; mais c'est en s'imaginant que si on y étoit, on éviteroit les défauts qu'on voit en eux, & qu'on se procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne sçais si on la voudroit, à condition de vivre dans la même illusion où l'on les voit. Car les hommes ont encore assez de lumiere pour ne pas croire les autres heureux par la possession d'un faux bien ; & ils ne sont capables d'y mettre leur bonheur, qu'en éloignant d'eux la pensée qu'il soit faux, & en le prenant pour veritable.

CHAP. VIII.

CHAPITRE. VIII.

Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien preſſans de deſirer de nous connoître; mais que la foi nous en fournit de tres-grands & de tres-ſolides.

CHAP. VIII. NOTRE eſprit n'eſt pas ſi aveugle, qu'aprés avoir rappellé les autres par chagrin à la connoiſſance d'eux-mêmes, il n'en puiſſe conclure en general, qu'il ſeroit utile que chacun s'apliquât ce précepte en le donnant aux autres. On eſt même bien-aiſe de s'honorer en faiſant ſemblant de ſe comprendre dans les avis qu'on donne aux autres. Mais ces applications froides & ſpeculatives ſont encore bien éloignées d'un deſir effectif de travailler à acquerir cette connoiſſance. Et aprés tout, les raiſons humaines qui nous y peuvent porter, ne ſont gueres capables de nous faire ſurmonter l'éloignement naturel que nous en avons. Quiconque ne ſe regarde que par rapport à la vie pré-

ſente eſt malheureux, ſoit qu'il ſe con- CHAP.
noiſſe, ou qu'il ne ſe connoiſſe pas. VIII.
Il l'eſt plus réellement en ne ſe connoiſſant pas, mais il ſent plus ſon malheur en ſe connoiſſant ; & le ſenſible l'emporte d'ordinaire ſur le réel, parce qu'il fait impreſſion ſur les ſens ; au lieu que les réalitez inſenſibles n'agiſſent que ſur la raiſon. Or la raiſon, lorſqu'elle combat les inclinations de l'amour propre, n'eſt pas d'un grand uſage dans la conduite de la vie: & aprés tout, la mort qui met fin à toute l'imprudence & à toute la ſageſſe des hommes, rend l'avantage de l'une au deſſus de l'autre ſi peu conſiderable, qu'elle ôte l'envie de le rechercher avec ardeur: Ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce ſentiment humain, qu'il a dit en lui-même: *Si je dois mourir, que me ſervira de m'être appliqué à la ſageſſe?* Tout avantage qui ne regarde que la vie preſente, ne vaut preſque pas la peine qu'on travaille à l'acquerir; parce que cette vie n'eſt qu'un inſtant qui ne merite pas qu'on en délibere.

Nous ne trouverons donc point dans nôtre propre nature ni d'incli-

CHAP. VIII. nation qui la porte à s'appliquer à la connoissance de soi-même, ni de motifs bien puissans qui la lui fassent desirer. Mais si nous y joignons les lumieres de la foi, la necessité de ce devoir nous paroitra si pressante, qu'on aura peine à comprendre qu'il y ait des Chrêtiens qui veuillent bien vivre dans l'ignorance d'eux-mêmes & de leur état. Car cette foi nous apprend, que c'est en vain que nous fuyons de nous connoître, que cette vûë nous est inévitable; puisque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour se voir tels qu'ils sont; mais avec cette horrible difference, que ceux qui n'auront pas voulu se connoître dans ce monde ici, se verront malgré eux dans toute l'éternité d'une vûë qui les comblera de rage & de desespoir, au lieu que ceux qui n'auront pas évité de se voir en cette vie, & qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplaît à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cause de la joye, ou plûtôt ils s'oublieront heureusement pour toute l'éternité; parce qu'ils ne verront plus que Dieu en

eux & dans toutes les créatures. Nous n'avons qu'à choiſir, ou de travailler à nous connoître en ce monde, ou d'être à jamais nôtre propre ſupplice, en éprouvant l'effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans : *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam : Je te reprendrai, & je te mettrai devant tes yeux.* CHAP. VIII.

Qui peut concevoir quel ſera le deſeſpoir d'une ame malheureuſe, qui aprés avoir fui toute ſa vie de ſe voir & de ſe connoître, ſera tout-d'un-coup attachée & colée à cet objet pour toute l'éternité, ſans eſperance de s'en pouvoir jamais détourner un ſeul moment; qui aura continuellemét devant les yeux tous ſes crimes, ſans pouvoir ni les détruire, ni s'empêcher de les voir? C'eſt la punition inévitable de cet oubli volontaire de ſoi-même. Il faut ou travailler ſincerement à ſe connoître durant cette vie, ou ſe connoître éternellement en l'autre de cette horrible maniere. Il n'y a point de mil eu. La raiſon ni la foi n'ont ſans doute pas de peine à prendre parti ; mais comme nous ſommes portez à cet oubli par un poids trés-

CHAP. VIII. violent & qui entraîne presque tout le monde, il est utile de fortifier sa foi, & de soûtenir sa raison par toutes les considerations qui nous découvrent les avantages de cette connoissance, comme sont celles que nous marquerons ici.

CHAPITRE IX.

De quelle sorte la connoissance de soi-même produit toutes les vertus.

CHAP. IX. COMME l'ignorance de soi-même est la source de tous les vices, on peut dire que la connoissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que considerer la nature de chaque vertu pour en être persuadé. Quel moyen, par exemple, d'être veritablement humble sans se connoître soi-même; ou plûtôt qu'est-ce que l'humilité qu'une connoissance de ses pechez, de ses miseres & de son neant, qui fait que l'on est vil à ses propres yeux, & que l'on se juge digne de toutes sortes d'abaissemens? C'est la définition qu'en

donne saint Bernard : *Humilitas virtus est quâ homo verissimâ sui cognitione sibi ipse vilescit.* Et saint Augustin de même reduit cette vertu à se connoître soi-même : *Tota humilitas tua est ut cognoscas te.* La veuë de nos défaut est donc le fondement de l'humilité, & c'est en même-temps ce qui la conserve. On la perd bien-tôt quand on ne regarde que ses vertus, soit veritables, soit fausses. Etrange état de l'ame de l'homme à qui les maladies mêmes sont necessaires pour ne point mourir! Elle est presque vuide de tout bien, & elle ne sçauroit voir le peu qui lui en reste, sans être en danger de le perdre.

CHAP. IX.

In Ioan. tr. 25.

Mais la connoissance de nous-mêmes ne nous humilie pas simplement à l'égard de Dieu ; elle nous empêche aussi de nous élever au dessus du prochain, n'y ayant que l'oubli de nous-mêmes qui nous le puisse faire mépriser. Un malade n'insulte jamais à un autre malade qu'en oubliant sa maladie propre; & comme on est toûjours plein de douceurs envers soi-même, on ne traite les autres qu'avec aigreur, qu'en se distinguant d'eux. Et c'est ce

CHAP. IX. que la connoissance de nous-mêmes ne nous permet pas de faire, puisqu'elle nous découvre toûjours en nous, ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, & qu'elle nous fait sentir le poids qui nous y porteroit, si la grace de Dieu ne les retenoit C'est pourquoi l'Apôtre en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui pêchent, *in spiritu lenitatis*, nous rappelle à la connoissance de nôtre fragilité, & du danger où nous sommes à tout moment de tomber, *ne & tu tenteris*. Voilà la source de la douceur & de l'humilité envers le prochain.

L'homme est si foible & si vain, qu'il est également porté à l'orgueil par la vûë des vertus qu'il croit avoir, & par celle des défauts qu'il remarque dans les autres. Par l'une il s'éleve au dessus d'eux : par l'autre il les rabaisse au dessous de soi. Mais la connoissance de soi-même le préserve de l'un & de l'autre ; & en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part la complaisance qu'il pouvoit avoir dans ses vertus, & elle rend de l'autre plus indul-

indulgent aux défauts d'autrui. Ainſi elle le tient au-moins au niveau des autres hommes : elle lui apprend à les ſupporter comme il veut être ſupporté d'eux, & elle fait ainſi en quelque maniere un bon uſage de l'amour propre. CHAP. IX.

Il eſt auſſi facile de comprendre que l'oubli de ſoi-même produit la dureté, & que par un effet contraire la connoiſſance de ſoi-même doit produire la pieté. Car il y a dans les ſentimens de compaſſion que nous avons pour les autres, quelque reflexion ſecrete ſur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant ſouffert les mêmes maux, ou comme les pouvant ſouffrir.

Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

Et c'eſt ce qui fait que ces gens qui ſe croyent au-deſſus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres ſont affligez ne ſçauroient venir juſqu'à eux, ſont d'ordinaire impitoyables, parcequ'ils ne font pas ſur eux-mêmes ces ſortes de reflexions qui attendriſſent le cœur à la vûë des maux d'autrui.

CHAP. IX. Il eſt de même de la plûpart des injuſtices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne ſe donne jamais le tort, & que ſe croyant exemt de tous défauts, on rejette la faute de tout ſur les autres. Ainſi rien ne contribuë tant à nous rendre juſtes & équitables envers les autres, que la connoiſſance de nous-mêmes. C'eſt ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impreſſion de la loi naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fiſſent. C'eſt ce qui diſſipe tous les nuages dont l'amour propre obſcurcit cette regle dans les rencontres où il eſt intereſſé. C'eſt ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens deſavantageux que l'on forme de nous, & des injuſtices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons ſouvent de même les autres ſans y prendre garde. Enfin c'eſt ce qui reprime l'inſolence & la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miſeres devant les yeux; & qui détruit ainſi la

cauſe la plus ordinaire des injuſtices qu'ils font aux autres. CHAP. IX.

La vûë de nos défauts ne reprime pas ſeulement nôtre orgüeil, elle reprime auſſi toutes les ſuites de l'orgueil & toutes les paſſions où il ſe mêle ; & comme il y en a peu dont il ne ſoit la ſource, il y en a peu auſſi dont cette vûë ne ſoit le remede. Un homme qui ſe connoît bien n'eſt gueres jaloux, parcequ'il eſt convaincu qu'il ne merite rien ; & qu'ainſi il ne croit pas que l'honneur que l'on rend aux autres lui ſoit dû.

Il n'eſt ni aigre ni vindicatif, parceque le peu d'eſtime qu'il a de lui-même lui fait compter pour peu les offenſes qu'on lui fait.

Il ne ſçauroit haïr perſonne, parcequ'il ne peut ſe haïr ſoi-même, & qu'il ne voit rien neanmoins dans les autres qu'il ne reconnoiſſe en ſoi en quelque degré.

Il eſt peu ambitieux, il ne ſçauroit former de deſſein pour s'élever dans le monde ; parceque ces deſſeins ne naiſſent que de ce qu'on croit meriter le rang où l'on aſpire, & que l'on s'imagine avoir plus d'adreſſe &

CHAP. IX. d'induſtrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui ſe connoît bien, ne ſe flatte pas de ces penſées.

Il ne conçoit point d'ailleurs cette élevation comme un fort grand bien. Il ſent que ſes paſſions le peuvent rendre trés-malheureux en quelque état qu'il ſoit. Que ſa cupidité ſe déborderoit davantage ſi elle avoit plus de moyens de ſe ſatisfaire ; & dans l'incertitude où il eſt ſi ce ſeroit un bien ou un mal pour lui, il conclut aiſément à ſe tenir dans la place où il ſe trouve.

Cette pauvreté dont Jeſus-Chriſt a fait la premiere des beatitudes, & qui eſt loüée en tant d'endroits de l'Ecriture, n'eſt même autre choſe qu'une humble connoiſſance de ſoi-même. Car pour être pauvre en cette maniere, il faut connoître qu'on l'eſt, & pouvoir dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam* ; c'eſt-à-dire, que nous devons connoître en nous ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu : ce qui

renferme une entiere connoiſſance de nous-mêmes. CHAP. IX.

Il eſt aiſé de comprendre comment cette connoiſſance contribuë à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui ſont purement d'opinion ; comme les jugemens peu favorables qu'on fait de nous, les calomnies & les médiſances. Car il eſt clair qu'elle en doit diminuer le ſentiment par la vûë qu'elle nous donne de nôtre miſere effective, qui eſt encore beaucoup plus grande que tout ce que les hommes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoi peut ſervir de connoître ſes miſeres & ſes défauts pour être plus patient dans les maux exterieurs, dans les pertes, dans les diſgraces, dans les maladies, dans les douleurs. Lon pourroit croire même que ce ſeroit un nouveau poids qui ne ſeroit propre qu'à accabler l'ame par la triſteſſe & le deſeſpoir. Cela n'eſt pas neanmoins ; ſi cette vûë de nos défauts eſt un poids, c'eſt un poids qui ſoulage celui de toutes les autres afflictions ; parce qu'il nous découvre qu'elles ſont juſtes, qu'elles ſont proportionnées à nos maux inte-

CHAP. IX.

rieurs, & qu'elles y peuvent ſervir de remede : elle nous convainc que la proſperité ne nous auroit pas été moins dangereuſe que l'adverſité; & en nous donnant lieu de faire reflexion ſur tout ce qui nous eſt arrivé dans nôtre vie de bien & de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abuſé des biens que des maux; & que nous en ſommes ainſi plus chargez aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoiſſance de ſoi-même, qu'on ne fait gueres de fautes d'imprudence, que parcequ'on ne ſe connoît pas aſſez. Car la plûpart des entrepriſes mal concertées & des des deſſeins temeraires, viennent de la préſomption de ceux qui les forment; & cette préſomption vient de l'aveuglement où ils ſont à l'egard d'eux-mêmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, & elles naiſſent toutes, pour l'ordinaire, de la principale action de la vie, qui eſt le choix de l'état & de l'emploi ou chacun la doit paſſer. Car c'eſt en quoi l'ignorance de nous-mêmes nous fait faire de plus grandes fautes,

Il n'y a point de perſonne ſi diſgra- CHAP. ciée de la nature, qui ne pût trouver IX. dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de ſon eſprit & de ſon corps ; mais le peu de connoiſſance que l'on a de ſoi-même eſt cauſe que la plûpart des gens font un mauvais choix. Qu'on faſſe reflexion ſur ceux qui rempliſſent les charges & les emplois du monde, & ſur le lieu qu'ils occupent, & l'on trouvera que preſque perſonne n'eſt bien placé. Combien y a-t-il de gens qui n'ayant que des bras & point de tête, choiſiſſent des emplois qui auroient beſoin de tête & non de bras ? Combien y en a-t-il qui n'étant nez que pour obéïr, & non pour conduire, occupent des places où il eſt beſoin de conduire & non d'obéïr ? Combien y en a-t-il qui s'engagent dans des miniſterés qui ſont au-deſſus de leur lumiere, de leur force & de leur vertu? Et combien peu s'en retirent par la connoiſſance de leur incapacité? Chacun ſe croit capable de tout, & ne borne ſes prétentions que par l'impuiſſance où il ſe trouve de s'élever plus haut. C'eſt la ſource la plus com-

CHAP. IX.

mune des desordres du monde, & des maux de l'Eglise & des Etats, & même de chaque particulier. Car il est impossible qu'une personne mal placée, & qui n'a pas les qualitez necessaires pour s'acquitter d'un emploi où elle s'est engagée, n'y fasse une infinité de fautes; & ces fautes qui sont des suites de sa temerité & de sa présomption, la rendent pour l'ordinaire ridicule dans ce monde, & malheureuse pour jamais en l'autre.

Ainsi l'on peut dire avec verité que la connoissance de soi-même peut suppléer au défaut de tous les talens, & que le seul défaut de cette connoissance rend au-contraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celui qui les a. Ce n'est pas un grand mal de n'avoir ni memoire ni intelligence, ni conduite ni science, ni industrie, ni habilité, pourvû qu'on le connoisse; que l'on emprunte d'autrui ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualitez que l'on n'a pas reçûës de Dieu. Un homme qui auroit tous ces défauts, en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est proportionné, ne laisseroit

pas d'être estimable, puisqu'il pourroit devenir Saint, & qu'il seroit souvent plus agréable à Dieu que ceux qui auroient toutes les qualitez dont il manqueroit. Il n'en seroit privé même que pour un moment, c'est-à-dire, pour la vie présente ; & il auroit autant de droit que personne d'espérer d'en être bien partagé dans l'autre vie. Mais que l'on suppose en un homme tant de talens & tant de lumiere qu'on voudra, s'il ne se connoît avec cela dans ses défauts & dans ses foiblesses, toutes ses qualitez ne lui seront qu'une occasion de chute & de ruïne, souvent même dés ce monde. Il ne sçaura pas mesurer ses entrepriſes à ses forces ; il entrera dans les engagemens temeraires, & la présomption qui n'a point de bornes, quand elle n'est point retenuë par le frein de la connoissance de soi-même, l'emportera à des excés dangereux. CHAP. IX.

Chapitre X.

Raiſons generales qui nous doivent faire deſirer la connoiſſance de nous-mêmes. Mort du péché toûjours accompagnée de l'ignorance de nôtre état. Adreſſe des hommes à ſe déguiſer en corrompant les regles de la morale.

Chap. X.

ON peut ajoûter à ces raiſons particulieres qui nous doivent faire deſirer de nous connoître, cette raiſon generale, qui doit faire encore plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit, & lui donner plus d'horreur de cet aveuglement, que comme la punition commune des reprouvez dans l'autre vie ſera de ſe voir eux-mêmes; le caractere general des reprouvez en celle-ci eſt de ne ſe voir point: de ſorte qu'il eſt également vrai que l'on n'entre dans le Ciel qu'en ſe connoiſſant, & dans l'enfer qu'en ne ſe connoiſſant pas.

La mort du peché qui eſt la cauſe de la mort éternelle, eſt toûjours ac-

compagnée d'un ſommeil malheureux, qui nous prive de la connoiſſance de nôtre état. Et c'eſt pourquoi le Prophete demandoit à Dieu avec inſtance, *qu'il éclairât ſes yeux, afin, qu'il ne s'endormît pas dans la mort.*? parce qu'il ſçavoit bien que cette mort étoit inſeparable de ce ſommeil, & que pourvû qu'il ne dormît pas, il ne mourroit point. *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam. in morte.* L'état où le péché reduit l'homme eſt ſi horrible, qu'il ne le pourroit ſouffrir s'il le voyoit, & ainſi les hommes que le plaiſir y attire, trouvent moyen de ſe le déguiſer à eux-mêmes par mille adreſſes qu'ils ſont malheureuſement ingenieux à trouver.

L'une des plus criminelles & neanmoins des plus communes, eſt celle par laquelle les hommes étouffent en eux-mêmes la lumiere qui condamne leurs déreglemens, en les juſtifiant à leurs propres yeux par de fauſſes regles qui les autoriſent. C'eſt la ſource de tant d'erreurs dans la morale, & de tant de maximes corrompuës que l'on a toûjours tâché d'introduire dans l'Egliſe, & principalement en

CHAP. X. ces derniers temps. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu, ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au-lieu de redreſſer leur inclinations corrompuës, ſelon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle même pour l'ajuſter avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas ſeulement ſuivre leurs interêts & leurs paſſions, mais ils veulent auſſi être aprouvez en ſuivant leurs interêts & leurs paſſions; & ils ne peuvent ſouffrir que leur conſcience leur reproche d'être injuſtes. Ainſi ne trouvant pas leur compte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a données pour nôtre conduite, s'ils les laiſſoient dans leur pureté, ils ont tâché de les alterer pour y trouver cette approbation qu'ils cherchent, & appaiſer par-là le trouble de leur conſcience qui les inquiete. C'eſt ainſi qu'à la faveur de ces fauſſes lumieres, qu'ils ſont bienaiſes de prendre pour veritables, ils s'établiſſent dans cette paix & ce repos malheureux, qui eſt proprement le ſommeil dont le Prophete deman-

doit à Dieu d'être préservé par les rayons de la veritable lumiere. CHAP. X.

Que s'ils ne peuvent réüssir à se cacher entierement cette lumiere qui les condamne, ils ont recours à d'autres moyens pour en affoiblir l'effet & pour arrêter l'impression qu'elle seroit capable de faire sur eux. Quelquefois en laissant subsister la loi, ils se contentent de n'y penser pas, en n'y comparant jamais leurs actions, & en ne les regardant que par d'autres faces qui ne leur représentent point ce qu'elles ont de défectueux. S'ils ne peuvent étouffer entierement la vûë de cette opposition qu'elles ont aux loix de Dieu, ils en affoiblissent & en diminuent l'idée en se joignant avec une infinité de gens qu'elles condamnent aussi-bien qu'eux, comme si cette foule de criminels étoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin s'ils ne se déguisent par les loix de Dieu, ils se déguisent eux-mêmes à eux-mêmes. Ils s'attribuent des motifs & des intentions qu'ils n'ont pas, & ne veulent pas voir celles qu'ils ont. Ainsi en portant un faux jugement de leurs actions, ils se justifient à eux-mêmes

CHAP. X.

durant toute leur vie par le moyen de cette illusion volontare. Voilà le sommeil dont il faut demander d'être préservé, & que tout homme de bien doit se resoudre à combattre toute sa vie en tâchant de se connoître soi-même, & en embrassant tous les moyens qui y peuvent aider, & que nous allons voir dans la seconde Partie de ce Traité.

DE LA CONNOISSANCE de soi-même.

SECONDE PARTIE,

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAPITRE I.

L'inclination que le péché donne à ne se pas connoître, n'est pas détruite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.

ON n'a prétendu dans la premiere Partie de ce Traité, que d'inspirer le desir de se connoître soi-même. On suppose dans celle-ci ce desir tout formé, & joint à une resolution sincere de travailler à acquerir cette connoissance. Il ne s'agit donc plus que de mettre ceux qui CHAP. I.

CHAP. I. ſont bien diſpoſez dans la voye qui y conduit, & de leur ouvrir les moyens les plus propres pour y parvenir; & ce que l'on leur peut dire d'abord, c'eſt que ce deſir en eſt un des principaux, & qu'il ſuffiroit même pour produire cet effet, s'il étoit plein & entier. Car il y a cela de different entre la connoiſſance de ſoi-même & celle des objets qui ſont hors de nous, qu'on peut ignorer ces objets, quelque deſir qu'on ait de les connoître; mais ce qui fait qu'on ne ſe connoît pas, c'eſt qu'on ne le deſire pas pleinement, & qu'on nourrit dans le fond de ſon cœur un éloignement ſecret de la verité. C'eſt ce qui s'oppoſe en nous à la lumiere de Dieu, & l'empêche de penetrer nos eſprits. Sans cela elle nous feroit voir clair dans tous les replis de nôtre cœur; elle nous avertiroit de toutes nos chutes, & nous n'aurions beſoin pour nous connoître parfaitement, que de nous expoſer à ſes rayons.

On a déja fait voir que cette malheureuſe inclination étoit devenuë naturelle à l'homme depuis le péché;

& il faut ajoûter ici que la grace ne la détruit jamais entierement, & que quelque deſir qu'elle nous inſpire de ne nous pas aveugler nous-mêmes, il reſte toûjours, pour le dire ainſi, dans le fond du vieil homme une pente vers cet aveuglement volontaire, qui eſt marquée par ces paroles de Jeſus-Chriſt: *Que tout homme qui fait mal, hait la lumiere, & ne vient point à la lumiere, de peur que ſes œuvres ne ſoient connuës*: OMNIS *qui malè agit, odit lucem, & non venit ad lucem, ut non manifeſtentur opera ejus.* Car comme il n'y a perſonne qui n'ait du penchant au mal, il n'y a perſonne qui n'ait quelque averſion pour la lumiere qui lui découvre ce mal qu'il aime. CHAP. I.

Mais auſſi comme l'inclination au mal que le péché a imprimée dans nos ames, n'empêche pas que Dieu n'y imprime par ſa grace une inclination contraire, qui nous porte au bien & à la juſtice; cet éloignement naturel que nous avons de la verité n'empêche pas auſſi l'eſprit de Dieu de nous inſpirer une pente contraire, qui nous fait aimer & chercher la verité. Nous

CHAP. I. sommes seulement obligez de reconnoître que nôtre cœur est partagé, que nous n'aimons pas pleinement la verité, qu'il y a en nous deux poids & deux pentes opposées : de sorte que si nous avons sujet de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous a donné quelque amour de sa verité, nous avons aussi sujet de nous humilier en nous regardant, selon cette autre inclination, comme ennemis de cette même verité.

Il n'y a rien qui fasse mieux comprendre la grandeur du déreglement de l'homme, que la vûë de cette pente malheureuse que nous sentons en nous. Car Dieu étant la verité, la lumiere, la justice; haïr la lumiere, la verité, la justice, c'est haïr Dieu même. Cependant l'homme les hait. Il voudroit que cette verité ne fût point, que cette lumiere fût éteinte, que cette justice fût abolie; c'est-à-dire, qu'il voudroit que Dieu ne fût point. Il en souhaite l'aneantissement, & ne pouvant réüssir à le détruire dans son être propre, il le détruit, autant qu'il peut, pour soi-même, en fermant les yeux à la lumiere de sa verité-

Miſerables hommes, dit ſaint Auguſtin, vous voulez être méchans; & voyant que la verité vous condamne, vous voudriez qu'elle ne fût pas ce qu'elle eſt, au-lieu de ceſſer de vouloir être ce que vous êtes, & de faire auſſi en ſorte qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans vous condamner! *O miſeros homines, qui cùm eſſe voluni mali, nolunt eſſe veritatem quâ damnatur mali! Nolunt enim eam eſſe quod eſt, cùm ſeipſos debeant nolle eſſe quod ſunt, ut ipſâ manente nec ipſâ judicante damneniur.* CHAP. I. *In Joan. tr. 90.*

CHAPITRE II.

Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité eſt encore foible, en le comparant aux autres paſſions.

VOILA l'état dans lequel non-ſeulement nous ſommes nez, mais où nous ſommes encore engagez en partie, & dont nous devons tâcher de ſortir en diminuant, autant qu'il nous ſera poſſible, cette averſion na- CHAP. I.

CHAP. II. turelle que nous avons pour la verité, & en travaillant à faire croître en nous ce que Dieu nous a donné d'amour pour elle. Et il eſt bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-mêmes de la foibleſſe de cet amour. Nous le pouvons facilement en conſiderant combien un amour plein & ſincere pour quelque objet, comme celui qu'un avare a pour l'argent, eſt different de l'amour que nous avons, ou que nous nous flatons d'avoir pour la verité.

Le cœur d'un avare, par exemple, ſent un penchant continuel du côté du gain : les moyens qu'on lui en donne y entrent toûjours ſans reſiſtance, ils y ſont toûjours reçûs avec une joye ſincere, ſans oppoſition, & ſans partage ; il ne faut point de ménagemens ni de temperamens étudiez pour les faire agréer. Toute perſonne eſt bien venuë à les propoſer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inferieurs, égaux, ſuperieurs : & bien-loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui lui font quelque ouverture pour augmenter ſon bien, ce ſeroit un moyen

certain de l'adoucir s'il étoit aigri con- CHAP.
tr'eux. Il ne s'amuſe point à chercher II.
des raiſons pour rejetter cet avis, il n'en prend jamais ſujet d'examiner les défauts de ceux qui les donnent. Il ne pointille point ſur les manieres, ſur l'air, ſur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la verité de ce qu'on lui dit; & l'examinant de bonne-foi, il ne craint rien que de s'y tromper.

Voilà la maniere dont nous devrions aimer la verité, & le modelle que le Sage nous en propoſe, en nous ordonnant *de la chercher comme l'argent*; & nous y pouvons voir que nous l'aimons ſi peu, & que nous la cherchons ſi imparfaitement, qu'on peut dire de nous tout le contraire de ce que nous avons dit de cet avare.

Car nôtre cœur n'eſt preſque jamais ouvert du côté que la verité ſe préſente. Elle y trouve toûjours de la reſiſtance, & n'y entre jamais ſans violence & ſans effort: & ſi quelquefois on la reçoit agreablement en apparence, c'eſt toûjours avec quelque chagrin interieur, de quelque joye ſuperficielle qu'on le déguiſe. Perſonne

CHAP. II. n'eſt propre à nous la faire connoître, & l'amour propre ne manque preſque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l'entreprennent, La Rhetorique n'a point aſſez d'adreſſes ni de délicateſſe pour nous l'inſinuer ſans nous bleſſer. Nous trouvons toûjours de l'excés dans les choſes, des défauts dans l'air, dans les manieres, dans le temps. Et au-lieu d'appliquer ſincerement nôtre eſprit à l'examen de ce qu'on nous propoſe, nous ne l'appliquons qu'à une recherche inutile & maligne des défauts de ceux qui nous donnent ces avis. C'eſt le portrait de l'eſprit & de la conduite de la plûpart des hommes. Les traits en ſont plus marquez dans les uns que dans les autres, mais il y en a peu en qui il n'en paroiſſe quelques traces.

Ne nous flatons donc pas au-moins d'une vertu que nous n'avons pas, & gardons-nous bien de dire comme font tant de gens, que nous ne deſirons rien tant que de nous connoître nous-mêmes; & qu'on ne ſçauroit nous faire plus de plaiſir que de nous y aider. Reconnoiſſons au-contraire

que ce ſeroit nous donner une loüange qui ſurpaſſe l'homme. Et ainſi que le premier pas que nous ferons pour en ſortir, ſoit d'avouer ſincerement l'oppoſition que nous ſentons en nous à la connoiſſance de nous-mêmes, & d'en gemir devant Dieu comme d'un de nos plus grands maux. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puiſſe faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclut point l'application à acquerir cette connoiſſance. Deux connoiſſances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laiſſent pas de nous être propres. Deſcription de l'état de l'homme aprés le péché.

LE ſecond pas qui n'eſt pas moins eſſentiel, eſt de reconnoître l'impuiſſance où nous ſommes de réüſſir dans cette recherche, ſans le ſecours de la lumiere de Dieu. Car il n'y a que cette lumiere qui puiſſe diſſiper les CHAP. III.

CHAP. III. nuages dont nôtre cœur eſt couvert, & ce n'eſt que par elle que nous pouvons juger ſainement de ce que nous y découvrons; nos mouvemens étant bons ou mauvais, ſelon qu'ils ſont conformes ou contraires à la verité qui en eſt la regle. Enfin il n'y a que Dieu qui nous puiſſe donner une connoiſſance de nous-mêmes qui ſoit temperée dans la juſte proportion dont nôtre infirmité a beſoin; celle que nous pouvons acquerir par des efforts purement humains étant quelquefois auſſi dangereuſe que l'ignorance même de nôtre état; parce-qu'elle eſt capable de porter l'ame au découragement, & à une eſpece de deſeſpoir: au-lieu que celle que Dieu lui donne la ſoûtient en même-temps qu'elle la rabaiſſe, & ne l'abat jamais par la vûë de ſes miſeres, qu'elle ne la releve par la confiance en la miſericorde de Dieu.

Mais cette perſuaſion forme qu'on ne doit attendre cette connoiſſance ſi neceſſaire que de la pure grace de Dieu, n'exclut nullement les reflexions qu'il faut faire pour l'acquerir. Car la grace ſe cache ſouvent ſous ces

ces reflexions, & elle s'en ſert pour faire entrer ſes lumieres dans nôtre eſprit. Il faut donc agir à l'égard de ce point ſi important de la vie chrétienne, comme à l'égard de tous les autres. C'eſt-à-dire qu'il faut demander à Dieu la connoiſſance de ſoi-même comme ne dépendant que de lui ſeul, & qu'il faut travailler à l'acquerir, comme ſi elle ne dépendoit que de nôtre ſoin : & c'eſt dans cette vûë que nous donnerons ici quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche. CHAP. III.

Il y a deux ſortes de connoiſſances de l'homme, l'une generale, & l'autre particuliere. La premiere découvre ce qui convient à tous les hommes dans l'état du péché où ils ſont nez; l'autre nous apprend ce que nous avons ajoûté à cette corruption commune. Car quoiqu'elle ſoit la même dans tous par ſa racine, elle prend neanmoins une infinité de diverſes formes, ſelon que l'ame s'y abandonne plus ou moins, & que la concupiſcence étant déterminée & excitée par les occaſions & par les objets, ſe répand plus d'un côté que d'un au-

CHAP. III.

tre : de ſorte que par ce different mélange de déreglemens particuliers, il ſe forme autant de diverſes maladies & de divers étars qu'il y a d'ames differentes.

C'eſt ſans doute à cette connoiſſance particuliere de nôtre étar que nous devons tendre. Car il nous ſerviroit peu de contempler le portrait general de la corruption de l'homme, ſi nous ne nous en ſervions pour tracer le nôtre, puiſqu'il s'agit de nous guerir en particulier, & non les hommes en general. Mais la connoiſſance de l'état commun des hommes ne laiſſe pas d'être trés-utile, & elle comprend même la plus grande partie de cette connoiſſance particuliere que nous cherchons. Car ces défauts & ces vices pour être communs, ne laiſſent pas d'être les vices & les défauts de chacun de nous. Ils ne ſubſiſtent point en l'air, ni dans quelque être ſéparé de nous ; ils ſont en nous, & ils nous rendent chacun auſſi miſerables que ſi nul autre ne les avoit.

Cherchons donc une partie de ce que nous ſommes dans la connoiſſance generale de l'homme corrompu ;

& pour nous la repréſenter par quelque image, ſervons-nous de celle que l'Ecriture employe pour exprimer celui de Jeruſalem, en diſant, que depuis la tête juſques aux pieds, il n'y avoit point en elle de partie ſaine : *A planta pedis uſque ad verticem, non eſt in ea ſanitas.* Qu'on s'imagine donc une playe univerſelle, ou plûtôt un amas de playes, de peſtes, de charbons, dont le corps d'un homme ſoit tout couvert ; qu'entre ces playes il y en ait qui paroiſſent plus envenimées & plus enflammées, d'autres qui ſemblent comme amorties, & ſans ardeur ; mais qu'elles ayent neanmoins cela de commun, qu'elles puiſſent toutes devenir mortelles, celles mêmes qui paroiſſent approcher de la gueriſon, ſe pouvant aigrir & enflammer de nouveau par diverſes cauſes interieures & exterieures capables de produire cet effet, ſans que cet homme ait aucun moyen ni aucune force pour l'empécher. Voilà l'image de l'état où nous ſommes nez, & de ce que nous ſommes par la nature. L'amour de nous-mêmes qui eſt le centre & la ſource de toutes nos ma-

CHAP. III.

ladies, nous donne une inclination violente pour les plaiſirs, pour l'élevation, & pour tout ce qui nourrit nôtre curioſité ; afin de remplir par-là le vuide effroyable que la perte de nôtre bonheur veritable a cauſé dans nôtre cœur. Et cette inclination nous diſpoſe à nous procurer ces trois objets de nos deſirs par toutes ſortes de voyes, quelques injuſtes & quelques criminelles qu'elles ſoient.

Mais comme ces objets ſe diverſifiant en mille manieres, agiſſent plus ou moins ſur nôtre imagination & ſur nos ſens, les mouvemens par leſquels nôtre ame s'y porte ſont auſſi fort differens. Et c'eſt ce qui fait la diverſité de nos paſſions, dont le divers aſſemblage & les divers degrez font la difference des humeurs & des diſpoſitions particulieres des hommes. Les unes ſont plus criminelles, les autres plus innocentes ſelon leurs objets. Les unes plus vives, les autres plus languiſſantes, ſelon la maniere dont elles s'y portent. Il y en a même qui paroiſſent tout-à-fait éteintes, parceque le cœur eſt dominé par une paſſion contraire. Et ce ſont-là

ces playes ſans feu & preſque gueries dont nous parlions tout-à-l'heure. Mais il ne faut pas s'y fier abſolument. Car jamais elles ne ſe referment ſi bien qu'elles ne puiſſent s'envenimer de nouveau. Quelque éloignement que nous ayons de certains vices, il reſte pourtant toûjours en nous aſſez de penchant pour nous y faire tomber, ſi Dieu permettoit que les penſées qui nous en peuvent détourner s'éloignaſſent de nôtre eſprit, que les objets qui nous y peuvent porter agiſſent vivement ſur nous; & enfin qu'il ſe fît un amas de circonſtances exterieures capables d'irriter nôtre concupiſcence, & de la tourner de ce côté-là: Ce qui a donné lui à ſaint Auguſtin d'établir cette belle regle: *Que de tous les péchez que les hommes commettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne commît, s'il n'étoit aidé par celui qui a fait l'homme: NULLUM peccatum facit homo, quod non faciat alius homo, ſi non adjuvet rector à quo factus eſt homo.*

CHAP. III.

Ainſi ne nous flatons jamais d'une entiere exemption d'aucun vice, ni d'un amortiſſement total d'aucune

CHAP. III. passion, & reconnoissons en nous cette malheureuse capacité de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes. Que cette vûë ne nous permette jamais de nous élever au-dessus de qui que ce soit : qu'elle nous rabaisse & nous humilie par tous les desordres & par tous les défauts que nous remarquerons dans les autres ; puisqu'ils sont nôtres en quelque façon par la pente que nous y avons, & par l'impuissance où nous sommes de nous en garantir, si Dieu ne nous en préserve. Ainsi l'histoire des hommes, qui ne comprend presque que celle de leurs passions, de leurs foiblesses & de leurs desordres, deviendra en quelque sorte nôtre propre histoire ; & au-lieu qu'elle n'est pour la plûpart des gens qu'un divertissement assez vain, elle sera pour nous, si nous la considerons dans cet esprit, une instruction trés-solide qui nous remettra sans cesse nos défauts devant les yeux, & qui nous fera reconnoître ou ce que nous sommes en effet, ou ce que nous pouvons devenir, si Dieu nous abandonne à nous-mêmes.

C'est par ces reflexions que nous

devons faire ſans ceſſe ſur tout ce que l'on voit & que l'on apprend des déreglemens des hommes, qu'il faut tâcher de concevoir plus diſtinctement la corruption de nôtre nature. Car il ne ſuffit pas d'en avoir ſeulement une idée confuſe & generale, comme celle que nous venons de tracer : il faut en conſiderer en détail les diverſes parties & les effets qui en dépendent, & s'efforcer de connoître à fond l'injuſtice, la vanité, & la foibleſſe de l'homme, le progrés & les effets de ſes paſſions, en s'appliquant toûjours ces connoiſſances communes ; & ſans ſe contenter de reconnoître ſimplement que nous avons la racine & la ſource de ces défauts, tâcher de plus de découvrir ce que ces racines ont produit en nous, & juſqu'à quel point elles y ſont vivantes. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Que pour ſe connoître ſoi-même il faut s'inſtruire des regles de la Morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées, que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour propre élude les unes & les autres.

CHAP. VI. MAIS comme le deſordre & l'injuſtice de l'homme ne ſont que des privations de l'ordre où il devroit être, & de la juſtice à laquelle il doit demeurer attaché, il eſt clair qu'on ne les ſçauroit connoître comme il faut, ſans connoître cet ordre & cette juſtice; c'eſt-à-dire les loix divines & éternelles, qui reglent les devoirs des hommes, & dont ils ne ſçauroient s'éloigner ſans tomber dans le déreglement & dans l'injuſtice. Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu d'en traiter à fond, & que c'eſt plûtôt la matiere d'une Morale toute entiere, que d'un petit écrit comme celui-ci, l'on ſe contentera d'y propoſer en general quelques avis pour

éviter dans l'étude qu'il en faut faire toute ſa vie, les égaremens volontaires & les illuſions ſubtiles où l'averſion pour la verité nous engage ſans que nous nous en appercevions, ou plûtôt ſans que nôtre eſprit veuille avouer qu'il s'en apperçoit. CHAP. IV.

Entre les regles qui preſcrivent les devoirs des hommes, & ſur leſquelles ils ſeront jugez, il y en a de generalement reconnuës; comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l'adultere, la fornication, le faux témoignage ſont des actions criminelles; & d'autres au contraire, ſur leſquelles il y a quelque partage entre ceux qui ſe mêlent de décider ces ſortes de queſtions.

Je ne prétens point par cette diviſion ôter la certitude & l'évidence à ces regles conteſtées. Car je ſçais qu'il y en a quelques-unes qui ne ſont pas moins claires ni moins certaines que les principes les plus generalement reçus de tous les hommes, & deſquelles on ne peut douter que par un défaut d'application, ou par un aveuglement de paſſion & de malice. Je veux ſeulement marquer le fait, &

CHAP. IV. distinguer les veritez de Morale en ces deux classes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la disposition effective des hommes, qui ont reçû les unes unanimement, & qui se sont partagez à l'égard des autres.

Je mets même au rang de ces regles contestées, celles qui quoique peu attaquées par des écrits & des discours, le sont neanmoins par la pratique; & que bien des gens qui veulent passer pour mener une vie chrétienne, ne laissent pas de violer par leur conduite, sans cesser pour cela de trouver des Confesseurs qui les tolerent, ou qui les approuvent, & sans perdre l'estime de personnes reglées & chrétiennes. Il y a par exemple, assez peu de Confesseurs qui voulussent autoriser par une décision formelle, le Bal, la Comedie, les Romans, la maniere si peu modeste dont les femmes s'habillent présentement, l'usage que l'on fait communément des biens de l'Eglise, la recherche des dignitez Ecclesiastiques. Cependant puisqu'on voit tant de gens qui ont quelque conscience, qui ne font nul scrupule de toutes ces choses, il faut

qu'il y ait des Confeſſeurs qui n'y trouvent rien à redire, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé de les quitter. CHAP. IV.

Quiconque deſire de ſe connoître doit donc s'inſtruire & s'éclaircir de ces deux genres de veritez, puiſque c'eſt par-là qu'il doit juger de ſoi-même & de ſon état. Et il eſt bien facile de le faire à l'égard des premieres; car il n'eſt beſoin que de le vouloir ſerieuſement. Elles ſont expoſées à tous ceux qui deſirent de s'en informer. On les trouve par-tout. Mais s'il eſt aiſé de les apprendre d'une maniere ſpeculative, il ne l'eſt pas de s'en ſervir comme d'une lumiere pour découvrir le fond de ſon cœur, & pour juger de ſes actions. Car l'amour propre qui ne peut pas toûjours empêcher qu'elles n'entrent dans nôtre memoire, fait en ſorte d'ordinaire qu'elles y demeurent ſteriles; c'eſt-à-dire, qu'elles ne nous ſervent jamais de regles: que nous n'y comparions jamais nos actions: que nous n'en tirions jamais les conſequences les plus naturelles & les plus certaines: qu'elles ne nous viennent dans l'eſprit que quand

CHAP. IV.

il s'agit d'en discourir ; & enfin que nous les regardions à-peu-prés, comme ces opinions des anciens Philosophes, que nous sommes bien-aises de garder en dépôt dans nôtre memoire, comme des points de science & d'érudition ; mais par lesquels nous ne pensons point à regler nôtre conduire.

Il faut considerer cette disposition de nôtre cœur comme un de nos plus grands maux, puisqu'elle fait que la verité qui en devroit être le remede, ne sert qu'à les augmenter par le mauvais usage que nous faisons de sa lumiere. Car ne nous étant donnée que pour nous conduire, nous en devenons injustes possesseurs dés-lors que nous ne nous en servons pas pour cette fin. Nous devons donc faire toutes sortes d'efforts pour remedier à ce mal ; & ainsi quelque éloignement que nous sentions pour la verité, il faut que nous nous forcions nous-mêmes d'en approcher, & de nous en servir comme d'un flambeau pour chercher dans les plus profonds replis de nôtre ame tout ce qui peut y être contraire.

Mais ſi l'amour propre a aſſez d'adreſſe pour arrêter dans la plûpart du monde l'effet des veritez les plus conſtantes, & dont on eſt le plus convaincu, il élude encore bien plus facilement celles qui ſont combattuës, ou par des opinions contraires formellement ſoûtenuës, ou par une pratique oppoſée. Car il fait, ou que les gens demeurant dans l'incertitude & dans le doute, ne laiſſent pas d'agir comme s'ils étoient le plus aſſurez de ce qu'il faut croire dans ce partage de ſentimens; ou qu'ils ſe déterminent au parti qui favoriſe leurs inclinations, par des raiſons ſi frivoles, qu'ils auroient honte de les dire ſi on les y obligeoit; ou qu'ils ſuivent aveuglément l'exemple des autres, ſans qu'ils ayent jamais examiné ſi cet exemple les mettoit en ſûreté, & s'ils ne ſeroient quittes devant Dieu, en lui alleguant qu'ils ont ſuivi le train commun; & enfin il ſçait ſi bien arrêter ſur ce point leur curioſité, qu'ils n'apprehendent rien tant que d'y voir trop clair. CHAP. IV.

Ce n'eſt point mon deſſein de décider ici aucun des points que j'ai ap-

CHAP. IV.

pellé conteſtez, parcequ'il ſe trouve des gens dans l'Egliſe qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leurs pratiques. Je dis ſeulement que ce repos où vivent ceux qui ſuivent des ſentimens relâchez, ſans les avoir jamais examinez ſerieuſement, eſt viſiblement déraiſonnable, & qu'il ne peut venir que de la corruption de leur cœur, du deſir ſecret qu'ils ont de n'être pas troublez dans la jouiſſance des objets de leurs paſſions par les remors de leur conſcience; & enfin de la crainte d'être obligez de ſe condamner à l'égard du paſſé, & de changer de conduite à l'avenir. C'eſt-là ce qui étouffe leur crainte, & les empêche d'avoir, à l'égard de leur ſalut, les mêmes ſentimens qu'ils éprouvent à l'égard de toutes les autres choſes. Car ſi des Medecins habiles leur diſoient qu'une certaine viande eſt empoiſonnée, ils ſe garderoient bien d'en manger avant que de s'être aſſûrez que ces Medecins ſe trompent. Si on leur donnoit avis qu'il y eût une entrepriſe formée contre leur vie; que le feu eſt à leur logis, ils ne ſe fieroient nullement aux diſcours de ceux

qui leur diroient le contraire ſans leur en apporter aucune preuve ; ils ne manqueroient point d'approfondir ces avis, & ils ne ſe tiendroient point en repos qu'ils ne ſe fuſſent parfaitement éclaircis de la verité. D'où vient donc que quand ils entendent dire que des perſonnes éclairées ſont convaincuës que des choſes qu'ils pratiquent ne ſont nullement permiſes, qu'elles ſont capables de les perdre, qu'elles ſont condamnées par la loi de Dieu comme des crimes, ils en ſont pourtant ſi peu émus, que tout eſt capable de les raſſurer ? D'où vient qu'ils ne prennent jamais la peine d'examiner à fond les raiſons du ſentiment qui ne leur eſt pas favorable, ni d'entretenir aucun de ceux qui en ſont perſuadez ; mais qu'ils s'arrêtent à de certaines raiſons ſuperficielles, & que pourvû qu'ils ſe voyent autoriſez par une troupe de gens, dont ils eſtiment d'ailleurs trés-peu la lumiere & la pieté, ils s'imaginent n'avoir rien à craindre ? Qui ne voit que c'eſt leur paſſion qui ſuſpend leur raiſon, & qui lui cache les plus communes regles du bon ſens, qu'elle

CHAP. IV.

ne ſe pourroit empêcher de voir ſi elle n'étoit comme liée par le cœur qui apprehende d'être troublé dans ſes inclinations ?

Ce que nous devons donc faire pour éviter un déreglement ſi viſible & ſi propre à nous jetter & à nous entretenir dans l'aveuglement, eſt d'établir par un principe inviolable de notre conduite, de ne ſuivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature, & qui ſont condamnées par des gens-de-bien, à moins que d'être pleinement aſſûrez que ces gens-de-bien ſe trompent, & ſont dans un excés de ſeverité. Autrement nous ne ſçaurions nous exemter de temerité; & l'imprudence que nous commettons en ſuivant une conduite ſi déraiſonnable, nous devroit être un préjugé que nous nous trompons même dans le fond, & que c'eſt l'averſion que nous avons pour la verité qui nous empêche de le reconnoître.

Ce ne ſeroit pas avoir peu avancé dans la connoiſſance de ſoi-même, que de s'être inſtruit des principales veritez ſur leſquelles on doit juger

de ſes actions & de ſon état. Mais il faut ajoûter à la connoiſſance des loix de Dieu, celle de ſa grandeur, de ſa bonté, des obligations infinies que nous lui avons, des droits qu'il a ſur les hommes en qualité de Createur & de Redemdteur. Il y faut ajoûter les ſuites neceſſaires du péché, & ſe regarder en qualité de pécheurs comme reduits au dernier degré de la baſſeſſe & du neant : *Vide, Domine, & conſidera quoniam ſum vilis :* comme ayant merité que toutes les créatures s'elevent contre nous : comme étant indignes de tous le ſoulagemns, de toutes les conſolations, de toutes les aſſiſtances que nous en recevons ; & enfin comme n'ayant aucun droit de nous plaindre d'aucun mauvais traitement, parcequ'il n'y en a point que nous ne meritions. Que ſi nous comparons enſuite ces ſentimens que nôtre état exige de nous, avec ceux que nous avons effectivement, avec cette inclination violente, à l'élevation, avec cette délicateſſe & cette ſenſibilité dans les les plus petits maux & les plus legeres injures, avec cette pente tyrannique à nous aſſujettir tous

CHAP. IV. les hommes, & à rapporter tout à nous, il eſt impoſſible que nous ne ſoyons étonnez d'une diſpoſition ſi monſtrueuſe, & ſi oppoſée à la raiſon & à la juſtice.

CHAPITRE V.

Que pour ſe connoître il faut étudier ſes inclinations bonnes & mauvaiſes.

CHAP. V. QUOIQUE ces conſiderations ſoient utiles à tout le monde, elles ſont neanmoins particulierement propres à ceux qui reviennent à Dieu après de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de ſoy-même beaucoup plus longue & plus difficile, & qui fait l'exercice des juſtes, même durant toute leur vie. Elle conſiſte à tâcher de connoître ſes paſſions, ſes humeurs, ſes foibleſſes, ſes défauts; les déguiſemens dont l'amour propre ſe ſert pour les couvrir & aux autres & à nous-mêmes, & les injuſtices ſecretes où il nous engage. C'eſt à quoi chacun eſt obligé de s'appliquer

avec soin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la pieté, même de s'y maintenir. Car toutes les fautes des justes, & legeres & importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne se connoissent pas assez, qu'ils ne se font point assez justice, & qu'ils se dissimulent à eux-mêmes une grande partie de leurs défauts. CHAP. V.

Il ne faut qu'être bien persuadé de l'importance de ce devoir, & s'appliquer à le pratiquer, pour découvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il est certain que ce qui fait ordinairement que la plûpart de nos fautes nous demeurent inconnuës, c'est que si-tôt que nous en appercevons quelqu'une, nous en détournons la vuë comme d'un objet qui nous incommode; & qu'ainsi elles font peu d'impression sur nôtre esprit. Nous ne les regardons même que séparément, comme si nous n'avions que le défaut que nous sommes forcez de voir en ce moment-là. Tous ceux que nous avons remarquez par le passé demeurent comme aneantis à nôtre égard. Nous ne comptons

CHAP. V.

pour rien les habitudes & les inclinations qui en reſtent ; & ne nous arrêtant ainſi qu'aux ſimples actions, & encore le plus legerement qu'il nous eſt poſſible, nous n'avons jamais lieu de former de nous une idée qui ſoit fort humiliante.

On ne ſçauroit faire aucun progrés dans l'étude de ſoi-même, qu'en corrigeant ce défaut, & en prenant une voye toute contraire, qui eſt de forcer ſon eſprit à conſiderer ſes fautes & ſes imperfections avec une application ſerieuſe, de les ajoûter les unes aux autres à meſure qu'on les découvre, de tâcher d'en penetter la ſource, d'examiner les effets de ſes paſſions, de ne s'imaginer pas facilement qu'elles ſoient détruites pour avoir été quelque temps ſans action, & de ſe ſervir de cette image pour s'en humilier devant Dieu & devant les hommes.

En un mot il faut agir à-peu prés dans cette étude, comme ſi on avoit entrepris de travailler toute ſa vie à faire ſon portrait ; c'eſt-à-dire, qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, ſans effacer ce qui en

est déja tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, & tantôt une autre. On découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour propre, & une autre demain. Et par-là nous formerons peu-à-peu un portrait si ressemblant, que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes; de sorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes; Voilà ce que je suis; voilà ce que j'ai tant aimé, & dont je voudrois que tout le monde fît l'objet de son estime & de son affection. CHAP. V.

On ne doit pas oublier dans cet amas de nos défaus ceux qui n'étant qu'exterieurs & involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu: Car ce sont ceux qui nous rabaissent souvent le plus à nos propres yeux; parceque nous sommes si vains, que nous jugeons ordinairement de nous-mêmes plûtôt par rapport aux hommes, qu'à la verité. Et de plus ces défauts nous rendant incapables de certaines actions & de certaines emplois, doivent avoir place dans les déliberations que nous faisons pour entrer, ou ne pas

CHAP. V. entrer dans les divers engagemens qu'on nous peut proposer.

Enfin comme ils font d'ordinaire beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, nous sommes obligez d'y avoir beaucoup d'égard ; puisque nous devons regler en partie nôtre conduite sur cette impression, qui nous ouvre ou qui nous ferme l'entrée de leur cœur, & qui les dispose à se choquer, ou à ne se choquer pas de nos actions.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut considerer ses défauts dans leur grandeur & dans leurs suites, & ses vertus avec les imperfections qui y sont jointes, & le mauvais usage que nous en avons fait.

CHAP. VI. LES défauts & les vertus doivent, comme nous avons dit, être également l'objet de l'examen de nous-mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l'étenduë & la grandeur de ses défauts, les bornes & les imperfections de ses vertus. L'un & l'autre

sont necessaires pour se former la vraye idée de soi-même. Car l'on se trompe également dans l'un & dans l'autre, par la pente que l'amour propre nous donne à cacher ou à diminuer ce que nous avons de mauvais, & à mettre en vûë ou à augmenter ce que nous avons de bon. CHAP. VI.

Pour éviter ces illusions, il faut remarquer qu'à l'égard des défauts, on ne doit pas simplement juger de leur grandeur & de leur étenduë par rapport aux effets qu'ils ont eus, mais aussi par rapport aux effets qu'ils pouvoient avoir, si Dieu ne les eût arrêtez. Car il n'y a point de passion qui ne puisse être la cause de notre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaisance déreglée, un manquement de circonspection peuvent quelquefois avoir des suites qui changent tout l'état de notre vie. C'est ce que nous connoîtrons clairement dans l'autre monde, où Dieu nous fera voir qu'il nous a fait éviter une infinité de précipices, dans lesquels le poids de notre concupiscence nous auroit entraînez s'il n'en avoit détourné le cours.

CHAP. VI. Et nous en pouvons même connoître une partie dés cette vie, si nous faisons reflexion sur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commises, & sur les excés où nos passions nous auroient pu porter, si elles eussent été violemment excitées par les objets, & favorisées par les occasions, & qu'elles n'eussent point été arrêtées par les obstacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes. Ce qui nous oblige de reconnoître que ce n'est point par nôtre moderation & par nôtre sagesse que nous avons évité ces grands inconveniens, mais par la seule misericorde de Dieu.

On doit retrancher dans l'examen des vertus que nous croyons avoir, ce qu'il y a de purement naturel, & où la grace n'a point de part. Car Dieu qui doit être la regle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l'habitude, qui n'est encore qu'une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naît du desir de plaire aux hommes, & des autres vûës secretes d'interêt & de passion,

passion, parceque tout cela est mau- CHAP. VI.
vais & corrompu. Il en faut séparer ce que nous avons détruit par nôtre ingratitude & par nos péchez, parceque cela ne subsistant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas subsister aux nôtres. Il faut considerer combien ces vertus, quelles qu'elles soient, ont peu d'étenduë, de force & de fermeté; avec combien peu d'amour & de zele nous nous y portons; & après tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-mêmes ce qui nous en reste.

Non-seulement les bonnes qualitez & les vertus ne sont rien aux yeux de Dieu, quand elles sont détruites par des crimes; mais sans que nous en ayons commis, elles nous deviennent souvent inutiles, & nous rendent même coupables par le peu d'usage que nous en faisons. Car les dons de Dieu enferment toûjours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous lui devons l'usure de ses faveurs & de ses graces; & si nous manquons à le lui rendre, il vaudroit mieux que nous ne les eussions point reçûës.

CAP. VI. S'il nous a donné un naturel favorable; s'il nous a preſervez des tentations qui emportent la plûpart des autres; ſi nous avons eu peu à combatre dans nous-mêmes; s'il nous a donné quelques bonnes qualitez d'eſprit, quelque pente & quelque inclination à la vertu; enfin s'il nous a donné les vertus mêmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n'avons reçûs de Dieu qu'à condition de les faire profiter: de ſorte que ſi nous connoiſſons que nous ne l'ayons pas fait, il n'y a rien qui nous doive donner plus de confuſion & plus de crainte.

Nous devons ſur-tout conſiderer le mauvais uſage que nous avons fait de toutes les veritez de Dieu, ſoit en nous en élevant interieurement ou exterieurement, ſoit en les profanant par des entretiens indiſcrets, ſoit en nous en ſervant, non pour nous mépriſer nous-mêmes, mais pour mépriſer les autres. Car c'eſt-là l'uſage ou plûtôt l'abus le plus ordinaire que l'on en fait. Il eſt impoſſible que ceux qui connoiſſent un peu les veritez de l'Evangile, ne voyent en même-temps

qu'elles ſont peu obſervées par un grand nombre de perſonnes qui font d'ailleurs profeſſion de pieté. On voit qu'ils manquent de lumiere en pluſieurs points, & qu'ils tombent en des fautes conſiderables. Et la malignité ſe mettant de la partie, prend plaiſir à s'occuper de ces défauts. Elle les exagere, elle s'en remplit, & détourne par-là nôtre eſprit de tout ce qui pourroit l'édifier dans ceux en qui nous les remarquons. Tout bleſſe & tout choque ces gens ſi éclairez, mais peu charitables. Si un monaſtere ne ſuit pas avec exactitude les regles de deſintereſſement preſcrites par les Canons de l'Egliſe, ils n'y voyent plus rien de bon, ils ne s'occupent que de cela, & comptent pour rien tout ce qu'il a d'ailleurs de vertu. Ils ont raiſon en ce qu'ils condamnent, mais ils n'en ont pas de le condamner avec ſi peu de douceur, d'humilité & de charité : de ſorte que ſouvent la maniere dont ils blâment les défauts des autres, eſt plus blâmable que ces défauts mêmes. CHAP. VI.

Chapitre VII.

Qu'il faut tâcher de connoître ſes défauts cachez: qu'ils peuvent être trés-grands, quoique nous ne les connoiſſions pas.

IL n'eſt pas ſi dificile d'arriver à ce degré de connoiſſance de ſoi-même dont nous avons parlé juſqu'ici, puiſqu'il ne renferme encore que des défauts viſibles. Il eſt bien plus dificile de découvrir en ſoi ceux qui nous ſont cachez par nôtre peu de lumiere, ou par les adreſſes de l'amour propre; nous avons tout lieu de craindre que nous n'en ayons beaucoup de ce genre-là. Car comme nous ne voyons preſque perſonne en qui nous ne croiyons reconnoître des défauts qui leur ſont inconnus; pourquoi ſuppoſerons-nous que nous ſommes plus exemts que d'autres de cette illuſion ſi commune?

On n'a pas même lieu de s'aſſûrer que ces défauts cachez ne puiſſent être fort conſiderables, & ne ſoient

jamais capables de nuire au ſalut. L'aveuglement où nous ſommes nous en peut cacher de fort importans: Combien voit-on de gens, par exemple, qui faute de connoître le peu d'etenduë de leur eſprit, entrent dans des engagemens où ils commettent de très-grandes fautes? On choiſit mal ſes occupations & ſes emplois, on mépriſe ceux auſquels on ſeroit propre, & on s'applique à d'autres dont on eſt fort incapable. On s'engage en des conteſtations qui ont de fâcheuſes ſuites. On ſe perſuade fortement d'avoir raiſon quand on a tort: & ſur ce fondement, on traite les autres avec hauteur & avec dureté. on excite des murmures contre ſoi. On détruit toute l'édification qu'on auroit pû donner par ſes autres actions. Il y a des gens, qui faute de connoître ce qu'ils ont de choquant dans leur humeur & dans leur conduite, portent la froideur & le dégoût dans le cœur des autres; qui deſunifſent par-là des ſocietez entieres, qui détournent des perſonnes de leur voye, & étouffent en elles les ſemences que Dieu y avoit miſes. Il y en a qui ſervent d'obſta-

CHAP. VII.

CHAP. VII. cles, ſans y penſer, à beaucoup de choſes utiles & neceſſaires; parce-qu'on ne ſçait comment ſe prendre à traiter avec eux.

Il y en a que de petites attaches, ou des préventions opiniâtres qu'ils ne connoiſſent point, empêchent de ſatisfaire à des devoirs importans, dont l'omiſſion ſcandaliſe ceux qui les voyent agir, & cauſe de grands inconveniens. Enfin, il arrive rarement que les chutes viſibles n'ayent pas leur ſource dans ces défauts que l'on ne veut pas voir.

Cela doit ſuffire pour nous obliger de joindre à l'examen que nous devons faire de nous-mêmes, tous les ſecours que nous pouvons tirer des autres ponr nous mieux connoître. Il y a divers moyens de ſe les procurer; mais je n'en marquerai ici que deux principaux qui en comprenent pluſieurs. L'un eſt d'aller en quelque ſorte au devant de la verité, en la cherchant dans l'exemple & dans les inſtructions des autres. L'autre de la laiſſer aprocher de nous, en lui donnant un accés libre, & en otant tous les obſtacles qui l'en éloignent.

CHAPITRE VIII.

Comment on doit aller au-devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus, & de s'inſtruire par leurs défauts.

ON cherche la verité dans l'exemple des autres, par les reflexions que l'on a faites ſur les actions des hommes, ce qui s'étend à leurs vertus & à leurs défauts. Leurs vertus nous inſtruiſent de celles qui nous manquent elles nous convainquent de nôtre foibleſſe & de nôtre lâcheté, & elles nous humilient par cette comparaiſon. Il ſuffit même ſouvent qu'il y ait quelque difference de lumiere & de conduite entre les autres & nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l'amour propre nous perſuade d'abord que c'eſt nous qui avons la raiſon de nôtre côté; ſi nous remarquons neanmoins que la conduite des autres ait ordinairement de bons ſuccés, & que CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

la nôtre au contraire en ait toûjours de mauvais, il faudroit que nous fuſſions bien opiniâtres pour ne pas croire que c'eſt nous qui avons tort.

C'eſt preſque là le ſeul moyen de reconnoître en ſoi ce qu'on appelle fauſſeté d'eſprit, qui eſt un défaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartez, & en de mauvais raiſonnemens. Car encore que ce même défaut d'eſprit qui produit ces faux jugemens, ſoit un obſtacle à les reconnoître directement; s'il arrive neanmoins qu'un homme ait lieu de remarquer qu'il ſe trouve ordinairement ſeul de ſon ſentiment, & que ſes penſées ſont preſque toûjours oppoſées à celles de tous les autres, il faudroit qu'il eût une extrême attache à ſon propre ſens, pour n'en pas conclure qu'il y a bien de l'apparence que le défaut eſt de ſon côté. Et ainſi le moins qu'il puiſſe faire, c'eſt de ſe défier de ſes lumieres & de la qualité de ſon eſprit, & de conſulter ſincerement ſur les points dans leſquels il aura des avis particuliers, les perſonnes les plus habiles & les plus deſintereſſées qu'il

pourra, en tâchant de bonne-foi d'entrer dans leurs raisons. CHAP. VIII.

Il est d'autant plus important de tâcher à s'édifier des vertus & des bonnes qualitez des autres, que nous devons reconnoître en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Nôtre malignité nous en cache une partie, & elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu'elle ne peut nous cacher. Ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons presque point ceux qui les ont par ces endroits-là. Au contraire leurs défauts font des traces profondes dans nôtre esprit. Nous en conservons des images vives, qui se présentent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de les chercher, & nous renouvellons sans cesse ces images & ces traces par de nouvelles reflexions, comme pour les empêcher de perdre rien de leur force. Cependant on devroit faire tout le contraire, puisqu'au lieu qu'il y a peu de gens qui soient chargez de remedier aux défauts des autres, il n'y a personne au contraire que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propose à tous ceux

CHAP. VIII.

qui les voyent comme une instruction vivante & animée, dont il leur demandera compte un jour, comme de toutes les autres graces qu'il leur aura faites.

Mais comme il n'est pas défendu neanmoins de remarquer dans les autres certains défauts visibles; & qu'il est même impossible de ne pas voir ce qui frape nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connoître; & afin d'en tirer cet avantage, il faut d'abord que nous appercevrons quelques-uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mêmes : *Nunquid ego unquam imprudens facio simile huic* ? Ne tombai-je point moi-même dans les défauts que je remarque en cette personne ? Les occasions de faire de ces sortes de reflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour propre qui a mille adresses pour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autrui. Et au-lieu que sa délicatesse ne nous permet gueres d'arrêter la vûë sur les nôtres, il nous rend au-contraire clairvoyans à l'égard de ceux des autres. Nous les

voyons tels qu'ils ſont : nous les con- CHAP.
ſiderons tant que nous voulons : nous VIII.
ne nous mettons gueres en peine de
les amoindrir par des excuſes favora-
bles. Cet effet vient ſans doute d'une
aſſez mauvaiſe cauſe : mais en le rete-
nant dans de juſtes bornes, on en
peut tirer quelque utilité, & s'en ſer-
vir pour tromper en quelque ſorte l'a-
mour propre. Car en conſiderant ainſi
les défauts des autres ſans cette mul-
titude de vûës & d'excuſes artificieu-
ſes qui nous trompent dans les nô-
tre, on découvre aiſément quelle eſt
la fauſſe lumiere qui les éblouit, com-
ment ils ſe ſont engagez dans cette
illuſion, ce qu'ils devroient faire pour
s'en délivrer. Et enſuite en tournant
toutes ces conſiderations contre ſoi
même, on trouve facilement à ſe les
appliquer, ſi l'on a tant ſoit peu de
ſincerité & de deſir de ſe connoî-
tre.

A moins qu'on ne ſe ſerve de cette
adreſſe pour profiter des fautes d'au-
trui que l'on ne ſçauroit s'empêcher
de voir, elles ne ſont que nous aveu-
gler encore davantage au-lieu de nous
aider à nous connoître. Car ou l'on-

CHAP. VIII.

en prend ſujet de mépriſer ceux qui y tombent, en s'élevant au deſſus d'eux comme ſi on en étoit exempt ; ou ſi l'on s'en reconnoît coupable auſſi-bien qu'eux, on ſe conſole de n'être pas ſeul ſujet à ces foibleſſes. Nous ſommes bien aiſes qu'ils n'ayent pas cet avantage au deſſus de nous. Nous diminuons l'idée que nous avons de nos propres fautes en les regardant comme communes à pluſieurs, & comme étant plûtôt des ſuites de l'infirmité de la nature que de notre déreglement ; & nous nous mettons ainſi en quelque ſorte à couvert des reproches de nôtre conſcience, en nous cachant dans la foule des coupables.

CHAPITRE. IX.

Qu'il se faut instruire par les jugemens qu'on entend faire des autres.

MAIS outre les instructions que l'on peut tirer des défauts des autres que l'on apperçoit par soi-même, on en peut tirer aussi de fort importantes des jugemens qu'on entend faire à ceux qui s'en entretiennent. Car on en peut apprendre que c'est en vain que l'on se dissimule ses défauts, & que l'on s'offense de ceux qui en parlent ; que l'on ne fait par-là qu'y appliquer les gens un peu davantage : parcequ'au lieu qu'ils sont d'ordinaire fort indulgens aux imperfections de ceux qui les reconnoissent de bonne-foi, ils ne souffrent au-contraire qu'avec impatience celles qu'on prétend cacher, & dont on ne leur permet pas de parler avec liberté. Que s'ils gardent quelque retenuë en parlant avec ceux dont ils ont quelque sujet de se défier, ils trouvent

CHAP. IX.

CHAP. IX.

toûjours quelqu'un à qui ils ſe déchargent; & par ce moyen ces jugemens ſe répandent en ſecret de l'un à l'autre, à-peu-prés comme ſi l'on en parloit publiquement. De ſorte qu'il faut faire état que le ſeul moyen d'empêcher qu'on ne parle de nos défauts, c'eſt de s'en corriger, ou de témoigner qu'on le deſire ſerieuſement, & qu'on eſt bien-aiſe d'en être averti.

On peut encore apprendre par les jugemens qu'on entend faire des autres, que preſque perſonne ne ſçait ce qu'on penſe de lui, ni quelle impreſſion ſes actions font ſur l'eſprit du monde; d'où il arrive qu'en ſe formant de fauſſes idées de la diſpoſition des autres envers ſoi, on prend enſuite de fauſſes meſures. On ne fait pas le bien qu'on pourroit faire, & on ne prévient pas le mal qu'on auroit pû prévenir. On choque les autres en mille manieres ſans le ſçavoir, & l'on rompt ainſi peu-à-peu tous les liens qui formoient l'union qu'on avoit avec eux.

On s'apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais

cela ne fait qu'augmenter l'illuſion où l'on eſt. Car faute de connoître ce qu'il y a effectivement de choquant en nôtre conduite, on rejette tout le tort ſur les autres ; on leur attribuë des mouvemens, des intentions & des deſſeins auſquels ils n'ont jamais penſé ; & ſur cela on ſe forme d'eux des idées peu avantageuſes, qui paroiſſant au dehors par quelques marques exterieures, augmentent encore l'éloignement qu'ils ont de nous. CHAP. IX.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas regler abſolument ſa conduite ſur les opinions & ſur les impreſſions des autres. Mais quand ces opinions & ces impreſſions ſont uniformes, elles nous donnent ſouvent lieu de reconnoître qu'elle n'eſt pas reglée ſelon les loix de Dieu ; les autres étant d'ordinaire plus ſubtils que nous-mêmes à découvrir ce qui vient en nous de paſſion & d'amour propre. Souvent même lorſque ces impreſſions ſont injuſtes, elles ne laiſſent pas d'avoir quelque cauſe en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin, quelque déraiſonnables qu'elles ſoient,

CHAP. IX. comme elles peuvent être ou aigries ou adoucies par nôtre conduite, qu'elles ſervent d'obſtacles à certaines entrepriſes, & qu'elles en facilitent d'autres, & qu'on peut quelquefois prendre des biais pour les éviter, il eſt toûjours bon de les ſçavoir, pourvû qu'on ait la force de les ſouffrir.

CHAPITRE X.

Qu'on ſe ſert ſouvent des Confeſſeurs pour s'autoriſer dans ſes paſſions.

CHAP. X. ON éviteroit une partie des inconveniens où l'on tombe faute de ſçavoir ce que les autres penſent de nous, ſi l'on pratiquoit de bonne-foi ce qui eſt remarqué dans la vie de ſaint Thomas de Cantorbie, qu'un de ſes amis l'avertiſſoit par ſon ordre de tout ce qu'il trouvoit à redire à ſa conduite. Et c'eſt ce qu'ont eu en vûë ceux qui ont établi en certaines maiſons Religieuſes, qu'il y auroit une perſonne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la con-

duite du Superieur pour lui en faire le rapport ſans en nommer les auteurs. Mais comme tout le monde ne peut pas jouir de ce bien, on devroit tâcher d'y ſuppléer en ſe procurant un ami fidelle & intelligent à qui on donnât une entiere liberté de nous avertir de ce qu'on diroit de nous dans le monde, & de quelle maniere nos actions y ſeroient priſes. CHAP. X.

Il ſemble d'abord que la plûpart du monde ſuive cet avis, & qu'au-moins il ſoit pratiqué par toutes les perſonnes qui font profeſſion de pieté. Car il n'y en a point qui n'ait un Confeſſeur; & ce Confeſſeur devroit être cet ami fidelle qui nous avertît de nos défauts, & des ſcandales que nous cauſons; puiſque nous lui en donnons droit en nous adreſſant à lui. Il les peut connoître d'autant mieux, qu'il joint à la connoiſſance qu'on lui en donne de ſoi même, celle qu'il peut quelquefois tirer d'ailleurs, & qu'il voit ainſi les bornes de nôtre lumiere; c'eſt-à-dire, ce que nous connoiſſons de nous, & ce que nous n'en connoiſſons pas. Et comme la pratique de cet office de charité fait

CHAP. X.

une des principales parties de ſon miniſtere, il n'y a gueres de perſonne qui ne ſe flate que c'eſt ce qu'il recherche en ſe ſoumettant à la conduite d'un Directeur, & qui ne croye lui donner ſur ce point toute la liberté qu'il peut deſirer.

Mais quiconque voudra bien développer les ſecrets replis de ſon propre cœur, trouvera ſouvent que quoiqu'il s'imagine qu'il ne s'adreſſe à un Confeſſeur qu'afin d'en tirer du ſecours pour ſe mieux connoître, il a au fond du cœur une fin toute contraire, & un deſſein ſecret de s'en ſervir pour ſe juſtifier dans ſes défauts, & ſe diſpenſer ainſi de les avouer. C'eſt ce qu'on n'a garde de s'avouer à ſoi-même, puiſqu'au contraire on l'ignore, & que l'on a même ſur la ſurface de l'eſprit une penſée toute diferente. Mais l'amour propre qui reſide dans le fond de l'ame ſçait bien y réüſſir, ſans que nous faſſions ſur cela des reflexions expreſſes. Et voici l'artifice dont il ſe ſert. Nous avons de deux ſortes de défauts; les uns qui ſont l'objet de nôtre attache, & que nous ne voulons pas reconnoître pour

défauts, de-peur d'être obligez de nous en defaire ; les autres que nous condamnons de bonne-foi, auſquels nous avons peu d'attache, & dont nous voudrions bien être delivrez. On choiſit donc d'abord pour Confeſſeur celui dont on croit qu'il jugera à-peu-près de nous comme nous deſirons qu'il en juge. Enſuite l'on fait comme une eſpece de convention & de partage avec lui. On lui abandonne les défauts que l'on n'aime point, on trouve bon qu'il les reprenne comme on les reprend ſoi-même : mais pour les objets des principales paſſions, on ne les ſoumet gueres à la cenſure d'un Confeſſeur, & on ne le choiſit même que dans la penſée qu'il n'y touchera point. CHAP. X.

On juſtifie ainſi premierement ſes paſſions à ſoi-même, & l'on cherche enſuite quelque Confeſſeur qui ſoit diſpoſé à les juſtifier. En un mot nous voulons en eux une lumiere qui n'aille pas plus loin que la nôtre, & qui s'y conforme en tout. C'eſt à-dire, que nous voulons qu'ils approuvent & qu'ils condamnent ce que nous approuvons & ce que nous

CHAP. X. condamnons nous-mêmes.

C'eſt ce qui fait qu'y ayant dans le monde permi ceux même qui font profeſſion de pieté, tant de conduites bizares & irregulieres; il n'y a preſque perſonne neanmoins qui manque de Directeur s'il en veut avoir: & ce Directeur ne ſert à ceux qui le choiſiſſent dans cet eſprit, qu'à étouffer leur remors, & à faire qu'ils demeurent plus tranquillement dans l'état dont ils ne veulent pas ſortir.

Ainſi l'on peut définir un Directeur à l'égard de la plûpart du monde, un cenſeur charitable des petits défauts & des attaches legeres, & un approbateur des paſſions auſquelles on ne veut pas renoncer. On ne voudroit point d'un Directeur qui ne reprît rien, & l'on n'en veut point non-plus qui touche à ces paſſions cheries. Ces deux conditions ſont auſſi eſſentielles l'une que l'autre. Car comme il ſeroit incommode s'il prétendoit nous contredire dans ce que nous voulons abſolument faire, il ſerviroit mal auſſi nôtre amour propre s'il ne nous contrediſoit en rien, nôtre intention ſecrete étant de nous ſervir de ſon zele

contre certins défauts, pour nous autoriſer dans ceux que nous ne voulons point reconnoitre pour défauts. CHAP. X.

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir un Directeur ni même d'en avoir un éclairé. Il faut de plus s'abandonner à lui ſans déguiſement & ſans artifice, & avoir deſſein de ſe conformer au jugement qu'il fait de nous, & non pas le porter à ſuivre la nôtre. Enfin il faut être prêt d'apprendre de lui à nous mieux connoître, & être bien-aiſes qu'il nous y aide, ſans lui preſcrire de bornes. C'eſt la diſpoſition où tout le monde doit être; mais il n'eſt pas neceſſaire qu'elle ſoit parfaite, ou plûtôt il eſt impoſſible qu'elle le ſoit. Car il n'y a point d'homme ſur la terre qui ait aſſez d'humilité & de force pour ſurporter ſans découragement & ſans effroi la vûë du moindre péché dans ſa grandeur naturelle; & il eſt vrai de dire de tous nos péchez connus dans toute leur étenduë, ce que l'Ecriture dit de Dieu: *Non videbit me homo, & vivet.* Ainſi prendre une conduite proportionnée, & au beſoin que nous avons tous de la verité, & à la foibleſſe

CHAP. X. qui nous rend incapables de la soutenir dans toute sa force, il faut souhaiter ardemment de la connoître. Il faut recevoir avec docilité ce qu'on nous en découvre. Il faut croire qu'on nous épargne toûjours beaucoup, & travailler cependant à devenir plus forts, afin qu'on soit moins obligé de nous épargner.

CHAPITRE XI.

Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs sentimens. En quoi consiste l'opiniâtreté.

XI. CHAP. ON feroit sans doute de grands progrés dans la connoissance de soi-même, si l'on avoit sincerement cette disposition dans le cœur, en traitant avec le Confesseur qu'on auroit choisi. Mais il ne faut pas neamoins borner à ce seul Confesseur le droit de nous découvrir nos défauts, & les mauvais effets de nos actions. Il seroit à desirer au-contraire qu'on l'étendît le plus qu'on pourroit, & qu'on

le donnât même en quelque ſorte à tout le monde, puiſqu'il n'y a perſone à qui nous ne ſoyons redevables, & que nous ne puiſſions bleſſer & ſcandaliſer. Quelque éclairé que ſoit un Confeſſeur, il ne nous voit pas toûjours agir, il n'entend pas tout ce que nous diſons, il ne connoît pas toûjours auſſi l'impreſſion que nos paroles & nos actions font ſur les autres; & ce n'eſt gueres que de ceux qui la ſentent qu'on la peut bien apprendre. Il faudroit donc s'accoûtumer à n'être pas ſi délicats ſur ce point, & à donner à tout le monde une honnête liberté. Peut-être recevrions-nous ſouvent des avertiſſemens peu ſenſez. Mais ſi nous ne voulons recevoir que ceux qui nous paroîtront tout-à-fait raiſonnables, nous n'en recevrons point du tout. Car les hommes ne ſe chargeront jamais d'une exactitude ſi penible, & ils prendront bien plûtôt e parti de ne nous rien dire du-tout, que de s'expoſer à nous bleſſer, ſi ce qu'ils nous diroient ne nous paroiſſoit pas tout-à-fait juſte. CHAP. XI.

Il faut ſuppoſer que chacun étant prévenu d'une part, qu'on n'aime

CHAP. XI.

point à être averti de ſes défauts ; & n'étant pas bien-aiſes de l'autre de s'attirer nôtre averſion, eſt diſpoſé par-là à s'exemter de nous rendre cet office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il penſe de nous, & de ce qu'il ſçait que les autres en penſent. Ainſi à moins que de lever cet obſtacle & d'aller comme au-devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d'une maniere non ſuſpecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniere qu'ils le faſſent ; & en diſſipant ainſi la crainte qu'ils ont de ſe rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenuë trompeuſe qui nous entretient dans l'ignorance de pluſieurs choſes qu'il nous ſeroit très-important de ſçavoir.

Il ne ſuffit pas pour cela de recevoir ſans émotion les avis qu'on nous donne, ni même d'en remercier ceux qui prenent la liberté de nous les donner. Car tout le monde ſçait aſſez, que comme il eſt honteux de témoigner de s'en offenſer, on tâche de ſe faire honneur d'être civil en ces occaſions. Mais il faut perſuader aux gens

gens que ces civilitez sont sinceres ; & c'est ce qui ne se peut, à moins que d'éviter quantité de choses que le monde prend pour des marques d'un secret mécontentement & d'un dépit que nous n'osons découvrir. CHAP. XI.

Il ne faut pas prétendre, par exemple, que l'on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, si l'on voit que nous n'ayons d'union & de liaison qu'avec ceux qui entrent absolument dans tous nos sentimens, & que nous ne témoignons à tous les autres que de la sécheresse & de la froideur.

Si l'on voit que sitôt que quelqu'un se sera hazardé de nous donner quelque avis, nous entrions dans un esprit de reserve à son égard ; que nous nous trouvions embarrassez toutes les fois que nous sommes avec lui, que nous n'agissions plus d'une maniere libre & naturelle. Si l'on voit que pour avoir plus de droit de rejetter cet avis, nous y donnions un mauvais tour, & que nous le proposions d'une maniere odieuse pour le faire condamner par ceux à qui nous en parlons. Si nous cherchons dans la personne de celui qui l'a donné, dequoi décrier son

CHAP. XI. sentiment. Si dans les occasions qui s'en presentent, nous parlons de lui d'une maniere plus aigre & plus séche qu'à l'ordinaire. Enfin, si l'on s'apperçoit que cela nous ait fait une playe dans le cœur, que nous nous en souvenions, & que nous mêlions à dessein dans nos discours certaines apologies affectées par rapport aux défauts dont on nous avertit. Si nous n'évitons, dis-je, toutes ces choses qui font voir que nous sommes interieurement piquez, il ne faut pas esperer que l'on s'arrête à des paroles de civilité, qui sont détruites par tant de marques réelles d'un mécontentement secret.

C'est le sentiment d'un sage Payen, que celui que l'on avertit de quelque défaut, ne doit pas faire le même sur le champ à l'égard de celui dont il reçoit avec avertissement, & qu'il doit attendre un autre temps à lui rendre cet office. Mais il faut étendre cet avis beaucoup plus loin. Car non-seulement il ne faut pas reprendre sur le champ ceux qui nous reprennent, mais il faut même éviter de les reprendre lorsqu'il y auroit lieu de soupçonner que quelque dépit secret nous

auroit ouvert les yeux sur leurs dé- CHAP.
fauts, & nous auroit appliquez à les XI.
remarquer. On doit supposer qu'ils sont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnez, & qu'ils s'appercevront des moindres signes que nous donnerons de les trouver mauvais, qu'ils rapporteront à cette cause tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur & de chagrin pour eux, ce qui leur rendroit nos avis inutiles, & leur donneroit lieu de faire de nous un jugement temeraire. Et c'est ce qui nous oblige d'être en garde de ce côte-là, & de leur témoigner même plus d'ouverture & de confiance que nous n'aurions fait en un autre temps.

Il est d'autant plus important de garder cette conduite envers ceux qui se hazardent de nous donner des avis, qu'en agissant autrement on ne ferme pas seulement la bouche à une, ou à deux personnes, mais qu'on la ferme presque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature pour s'attirer de la reputation de délicatesse, & pour passer dans l'esprit de ceux qui nous connoissent, pour gens qui n'aiment pas qu'on leur

CHAP. XI.

parle librement. Or dés que cette impreſſion eſt formée, c'eſt une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des prétextes pour s'exemter de la dire à ces gens ſi délicats. On craint toûjours de les choquer & de les aigrir. Ainſi dans le doute on prend ordinairement le parti de s'en taire, & de ne leur rien dire de deſagréable.

C'eſt avec raiſon que l'on plaint les Grands & les Princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n'oſe approcher d'eux, & qu'ils paſſent ainſi toute leur vie dans l'illuſion. Mais certainement on n'a gueres moins de ſujet de plaindre ſur ce point la plûpart de ceux qui ſont en quelque conſideration dans le monde. Car s'ils ne ſont Princes par naiſſance, ils ſe font Princes par humeur, en répandant parmi tous ceux qui les approchent certaines erreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que ſouvent ils ne ſont pas informez de ce qui ſert d'entretien à tout le monde; qu'ils s'imaginent d'être approuvez dans ce qui eſt preſque univerſellement condamné, & enfin, qu'ils pren-

nent preſque en toutes choſes de fauſ- CHAP.
ſes meſures. XI.

Il eſt ſi dangereux de donner cette impreſſion de ſoi, que quand elle eſt une fois formée, nos amis mêmes ſe croyent obligez par charité de diſſimuler leurs ſentimens, & de nous abandonner à nos penſées. Saint Auguſtin ſe plaint comme d'une des principales difficultez qui ſe rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n'approuve pas quelque choſe dans les paroles ou dans les écrits de quelqu'un, & qu'on lui découvre ce ſentiment dans la creance que la liberté chrétienne nous oblige d'en uſer ainſi, il arrive ſouvent que cet avis paſſe pour un effet de jalouſie plûtôt que d'amitié. Il repreſente ces mauvais ſoupçons comme une faute conſiderable, & en même-temps fort ordinaire; & il dit qu'ils cauſent ſouvent des diviſions & des inimitiez entre des perſonnes très-unies. Cependant il ne ſçait point lui-même d'autre remede à ce mal, que de ſupprimer ſes ſentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *Si je ne puis*, dit-il à ſaint Jerôme, *vous ex-*

Auguſt. epiſt. 150.

Epiſt. 15.

CHAP. XI. *poſer avec liberté ce qui paroît defectueux dans vos écrits, & que vous n'en puiſſiez faire de même à l'égard des miens, ſans que nous nous rendions ſuſpects l'un à l'autre de jalouſie & de manque d'amitié, laiſſons plûtôt tout cela, & ne mettons pas nôtre vie & nôtre ſalut en danger. Qu'il manque plûtôt quelque choſe à la ſcience qui enfle, pourvû que nous ne bleſſions point la charité qui édifie.* Et dans une autre de ſes lettres : *Il me ſemble*, dit-il, *que nous devrions uſer envers nous non-ſeulement de la charité, mais auſſi de la liberté de l'amitié, & qu'ainſi nous ne devrions pas nous diſſimuler l'un à l'autre ce qui nous peut déplaire dans nos écrits, pourvû que nous le fiſſions avec un eſprit que Dieu approuve dans la charité fraternelle. Mais ſi vous ne croyez pas que nous puiſſions uſer entre nous de cette conduite ſans bleſſer dangereuſement la charité, nous ferons mieux de nous en abſtenir. Car encore que cette ſorte de charité que je deſirerois que nous pratiquaſſions enſemble ſoit bien plus relevée, il vaut mieux neanmoins avoir cette autre à laquelle vous*

Epiſt. 29.

me réduiſez, que de n'en avoir point du tout. ILLA *enim caritas quam tecum habere vellem, profectò major eſt, ſed melior hæc minor quàm nulla eſt.* Si un Saint ſe trouvoit donc obligé d'en uſer ainſi envers un autre Saint, on voit aiſément qu'on peut bien en être réduit là envers d'autres ; & qu'ainſi la charité même demande quelquefois qu'on vive dans cette reſerve avec ſes amis, lorſqu'ils ne donnent pas plus d'ouverture à leur découvrir ſes ſentimens. CHAP. XI.

Outre la reputation de delicateſſe, il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis même de nous parler avec liberté, c'eſt celle d'être attachez à nôtre ſens, & fortement prévenus de nos penſées. Car lorſque nous avons donné cette idée de nous, perſonne preſque ne ſe hazarde de nous contredire, principalement ſi nous avons quelque conſideration qui porte les gens à ſe ménager avec nous. Ainſi chacun ſe tient dans la reſerve, & nous laiſſe croire ce que nous voulons, en s'en moquant ſouvent dans ſon cœur. Il eſt vrai qu'il ne ſeroit pas juſte de prétendre qu'afin

CHAP. XI.

de ne pas paſſer pour opiniâtres à l'égard de ceux qui voudroient être crus de tout ce qu'ils propoſent, ont fût obligé de témoigner qu'on approuve des ſentimens qu'on n'approuve pas en effet, & de ſe rendre à tous les avis que le premier venu s'aviſera de nous donner; mais il eſt aiſé d'éviter la reputation d'être attaché à ſon ſens, ſans paſſer à cette extrémité. Il n'y a pour cela qu'à diſtinguer la fermeté raiſonnable qui eſt une vertu, de l'opiniâtreté qui eſt un vice, ce qui n'eſt pas difficile, ſi l'on conſidere le droit que la raiſon nous donne ſur l'eſprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec juſtice de qui que ce ſoit, qu'il ſe rende à nos ſentimens quand il n'en eſt pas convaincu; ni l'accuſer pour cela d'opiniâtreté. Car ſi c'eſt par lumiere qu'il n'en eſt pas perſuadé, il eſt loüable de ne ſe pas rendre à la fauſſeté; ſi c'eſt manque d'intelligence & de lumiere, on peut l'accuſer de ces défauts, mais non de celui d'opiniâtreté. Mais le monde auſſi ne commet pas cette injuſtice, quand on lui rend d'ailleurs ce qu'il a droit d'exiger de

nous : & voici en quoi cela conſiſte. CHAP. XI.
Encore que les hommes ne ſoient pas dans cette vie abſolument incapables de connoître aucune verité avec certitude ; il y a neanmoins tant de choſes qu'ils ne voyent qu'obſcurément, & ils ſe trompent même ſi ſouvent en prenant pour certain ce qui ne l'eſt pas, en ne conſiderant les objets que confuſément, & en n'y voyant pas tout ce qui eſt neceſſaire pour en juger, que le moins qu'ils doivent faire, c'eſt d'avoir une défiance generale de leurs ſentimens & de leurs penſées, lorſqu'elles ne ſont pas expreſſément confirmées par la foi & par l'aurorité de l'Egliſe. Cette défiance ne fait pas qu'ils ſoient indéterminez, & qu'ils ne prennent aucun parti ; mais elle les empêche de propoſer leurs penſées d'un air déciſif, & de ſe choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter & examiner de bonne foi les raiſons qu'on allegue contre leur ſentiment. Enfin, elle leur fait rejetter les opinions qu'ils n'approuvent pas, avec tant de modeſtie, qu'on demeure perſuadé qu'ils auroient été diſpoſez à les embraſſer, s'ils avoient

CHAP. XI.

eu assez de lumiere pour en penetrer les raisons. Voilà la disposition que le monde exige de nous, & qu'il en exige avec raison, parceque nous y devons être en effet. Et le contraire de cette disposition, c'est-à-dire, cette assûrance qui exclut même la défiance generale; cet air décisif, cette maniere de rejetter les opinions des autres sans prendre presque la peine de les examiner, comme s'ils étoient incapables de trouver la verité, ou que l'on fût incapable de se tromper, est proprement ce qu'on appelle opiniâtreté.

C'est-là ce qui rebute le monde, & qui l'éloigne de nous parler librement, parcequ'on suppose toûjours que ce seroit en vain qu'on le feroit; que lorsque nous avons pris parti, nous ne revenons jamais qu'aprés avoir bien contesté, il faudroit toûjours qu'il se trouvât que nous avons raison & que les autres ont tort. Ainsi chacun aime mieux laisser tout là, & nous abandonner à nos lumieres sans nous proposer les siennes.

On produit à-peu-prés le même mauvais effet, si sans entrer en con-

testation & sans témoigner d'opiniâtreté & de chagrin, on demeure neanmoins dans une certaine froideur, sans faire paroître ni qu'on approuve, ni qu'on desaprouve la liberté que nos amis prennent de nous dire leurs sentimens. Car comme ils sont portez naturellement à croire que cette liberté ne nous est pas agreable, & qu'ils sont en défiance sur ce point, quiconque ne détruit pas cette impression par son air & par sa maniere de répondre, donne lieu de croire qu'il veut bien qu'elle subsiste, & son silence étant pris avec beaucoup d'apparence pour une marque de mécontentement, le monde se tient quitte de faire à l'avenir de pareilles tentatives. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Regles pour entendre le langage des avertiſſemens, de la flaterie & du ſilence.

CHAP. XII. SI nous avions ſoin d'éviter ces défauts & les autres ſemblables, nous engagerions nos veritables amis à nous dire quelquefois ce qu'ils penſent de nos actions, & à nous rapporter de quelle ſorte elles ſont priſes dans le monde. Mais pour juger bien de ce qu'ils nous diſent, il faut avoir dans l'eſprit cette regle, que comme la complaiſance naturelle, la crainte de choquer, & l'honnêteté même obligent ceux qui nous parlent de nos défauts de ſe moderer beaucoup dans les expreſſions, ſi nous voulons connoître leur ſentiment au juſte, il faut que nous ajoûtons de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, & ne pas ſuppoſer que ces penſées leur naiſſent dans l'eſprit avec tous ces temperamens, & ces adouciſſemens dont ils uſent en nous les propoſant. Faiſons

donc état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on penſe de nous, & qu'il faut multiplier en quelque ſorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vrai. Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque choſe que nous avons faite, cela ſignifie qu'on y trouve beaucoup à redire. Si l'on dit que l'on fait quelque difficulté ſur quelque raiſonnement, cela veut dire, qu'on le croit faux & ridicule. Si l'on nous dit que l'on a peine à entrer dans quelqu'une de nos penſées, cela veut dire, qu'on la deſapprouve & qu'on la condamne. Si l'on nous avertit qu'il y a des gens qui ſe bleſſent de certaines actions, c'eſt-à-dire, qu'il y a grand nombre de perſonnes qui s'en ſcandaliſent. Enfin il faut ſuppoſer que la langue des avertiſſemens eſt une langue particuliere; qu'on ne s'y exprime qu'à demi; que ce ne ſont que reticences perpetuelles, & qu'à moins que d'y ſuppléer & d'entendre à demi-mot, on eſt trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous détromper. CHAP. XII.

Si l'on avoit autant de ſubtilité &

CHAP. XII. de fineſſe pour ce qui regarde ſon veritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ſes interêts, on ne découvriroit pas ſeulement la verité au-travers des petits nuages, dont l'honnêteté & la prudence ſe ſervent pour l'adoucir & la temperer, mais on ſçauroit même la diſcerner dans l'obſcurité du menſonge & du ſilence. On l'altere par le menſonge des flateries. On la cache par le ſilence. Mais il ne tient le plus ſouvent qu'à nous de la diſtinguer dans l'un & dans l'autre. Car il y a toûjours quelque choſe de vrai dans la flaterie même le ſilence a auſſi ſon langage; ce qui a donné lieu à ſaint Jerôme d'appeller le ſilence de ſainte Aſelle, *ſilentium loquens*.

Hier. ep. 12. Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vrai dans la flaterie, il n'y a qu'à diſtinguer le ſens précis des expreſſions d'avec les penſées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'eſprit de ceux qui s'en ſervent. Il n'y a point de verité dans le ſens précis des expreſſions des flateurs, puiſque nous prenons ici le terme de flaterie pour une fauſſe loüange. Mais elles donnent lieu de connoître pluſieurs de

leurs penſées, & de nous inſtruire par ces penſées de pluſieurs veritez qui nous regardent. CHAP. XII.

La premiere eſt que lorſqu'ils donnent ces loüanges, ils croyent tout le contraire de ce qu'ils diſent, & mépriſent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors de l'eſtime pour eux.

La ſeconde ſe tire de la nature des loüanges qu'ils choiſiſſent. Car ils emprennent d'ordinaire la matiere de choſes vraiment loüables, qu'ils attribuent fauſſement à ceux qu'ils veulent flater. Ainſi ceux à qui l'on donce ces loüanges n'en doivent conclure, ni qu'ils ayent effectivement ces qualitez qu'on leur attribuë, ni qu'il y ait des gens qui le croyent; mais ſeulement que ces qualitez ſont loüables en elles-mêmes, & qu'il ſerpit à ſouhaiter qu'ils les euſſent: c'eſt à-dire qu'ils peuvent apprendre par-là non ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils devroient être. C'eſt la reflexion que ſaint Auguſtin fait ſur la loüange que Ciceron donne à Ceſar, de n'oublier rien que les injures: *Nihil obliviſci niſi injurias. Dicebat hoc*, dit-il, *tam* *Auguſt. epiſt. 5.*

CHAP. XII.

magnus laudator, aut tam magnus adulator. Sed si laudator, talem Cæsarem noverat: si autem adulator, talem esse debere ostendebat. Principem civitatis, qualem illum fallaciter prædicabat. Ce que Ciceron disoit à Cesar, dit ce Pere, *étoit, ou une grande loüange, ou une grande flaterie: si c'étoit une loüange, il falloit qu'il crût que Cesar étoit tel en effet; & si c'étoit une flaterie, il faisoit toûjours voir par-là que celui qui commande à un Etat doit avoir les qualitez qu'il attribuoit faussement à Cesar.*

La troisiéme chose que la flaterie nous apprend est de la même espece que la premiere. C'est que non-seulement le flateur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il suppose de plus que celui qu'il flate est assez dupe pour se laisser tromper par ces flateries, & pour les prendre pour des loüanges sinceres. Et comme on ne sçauroit approuver de fausses louanges qu'en se flattant soi-même, tout flateur condamne dans soi-même d'illusion & de vanité celui qu'il flate. C'est-là le jugement qu'il en porte. Enfin,

comme c'eſt par interêt, & non par inclination que l'on ſe porte à la flaterie, & que l'on s'en ſert ſeulement comme d'un moyen pour obtenir des Grands ce qu'on prétend d'eux, il faut que les flateurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fauſſes loüanges, ſont aſſez amoureux d'eux-mêmes pour ſe laiſſer gagner par cette tromperie groſſiere. De ſorte que ſi tout ce qui eſt dans l'eſprit d'un flateur étoit dévelopé & exprimé, on le pourroit reduire à cet étrange compliment: Ne vous imaginez pas, Monſieur, que je croye rien de ces loüanges que je vous donne. J'ai pour vous tout le juſte mépris que vous meritez; mais comme je ſçais que vous êtes aſſez vain pour croire qu'on ait dans le cœur les ſentimens d'eſtime que je vous témoigne, & que l'amour exceſſif que vous avez pour vous-même vous pourra diſpoſer par-là à me faire les graces que je ſouhaite, j'ai cru pour les obtenir devoir employer un moyen qui devoit attirer tout le contraire. Voilà ce que les Grands pourroient voir dans l'eſprit de la plûpart des gens qui les loüent, s'ils ſçavoient

CHAP. XII.

joindre aux expreſſions de ces flateurs ce qu'ils pourroient connoître de leurs penſées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'être pas ſi penetrans, & s'arrêter à l'écorce des paroles. Et c'eſt par la connoiſſance qu'on a de cette diſpoſition, que l'on ſe hazarde d'employer ce mauvais moyen.

Le langage du ſilence conſiſte dans les penſées, le ſilence même fait voir dans l'eſprit de ceux qui ſe taiſent par certaines vûës. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les Grands, cela marque qu'on les y croit ſujets, & qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit. De même quand en leur préſence on ne louë point de certaines gens, cela veut dire qu'on s'imagine qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils ſont prévenus contr'eux. Ainſi ils n'ont qu'à remarquer les diſcours qu'on évite devant eux ; pour ſçavoir quelles préventions & quels défauts on leur attribuë ; & comme on ne parle de rien tant en l'abſence des gens, que des choſes dont on n'oſe parler en leur préſence, ils peuvent auſſi juger par

ces diſcours qu'on ne fait jamais devant eux,& quels ſont ceux qui entrent ſouvent dans l'entretien quand on eſt éloigné d'eux. CHAP. XII.

CHAPITRE XIII.

Qu'il y a toûjours bien des choſes que nous ne connoîtrons jamais en nous-mêmes dans leſquelles il ſe faut renfermer en s'étudiant ſoi-même.

LA pratique de ces moyens n'eſt pas ſeulement utile à nous faire connoître quantité de défauts que nous ne connoiſſons pas, mais elle eſt trés-propre auſſi à obtenir de Dieu qu'il nous aſſiſte de ſes lumieres dans cette étude de nous-mêmes à quoi nous nous appliquons. Il ne faut pas neanmoins prétendre, quelque progrés qu'on y faſſe, de pouvoir jamais arriver à ſe connoître parfaitement. Il y a toûjours dans le cœur de l'homme, tant qu'il eſt en cette vie, des abîmes impenetrables à toutes ſes recherches. Et c'eſt même une partie de la connoiſſance qu'on peut avoir CHAP. XIII.

CHAP. XIII.

de ſoi-même, que de bien comprendre que l'on ne ſe connoît pas avec aſſûrance dans ce qui paroît même de plus eſſentiel & de plus important.

Car on ne connoît jamais avec certitude ce qu'on appelle le fond du cœur, ou cette premiere pente de l'ame qui fait qu'elle eſt ou à Dieu ou à la creature. Je veux dire qu'on ne connoît jamais certainement que l'on ſoit à Dieu, quoique l'on puiſſe connoître quelquefois avec certitude que l'on n'y eſt pas.

On ne connoît point non plus avec une aſſûrance entiere l'habitation de Dieu dans l'ame comme dans ſon temple; parceque c'eſt une ſuite de cette premiere pente du cœur.

On ne connoît point avec certitude dans les actions particulieres ſi l'amour de Dieu en eſt le principe, ou ſi la nature & la coûtume n'empruntent point la forme de l'amour de Dieu.

Nul ne connoît avec certitude ſi ſes péchez ſont remis. On ne connoît point le degré précis de ſa foibleſſe & de ſa force. On ne connoît point ce que Dieu nous impute,

ou ne nous impute pas des productions continuelles de nôtre concupiſcence. CHAP. XIII.

Enfin, on ne connoît avec évidence ni les approches de Dieu ni ſon éloignement. Car ſouvent on croit avoir la grace, lorſque l'eſprit n'eſt occupé que de penſées & de mouvemens tout naturels, & ſouvent auſſi on prend pour des mouvemens de la nature de veritables operations de la grace.

On doit donc ſuppoſer qu'avec toute nôtre étude & toutes nos recherches, nous demeurerons toûjours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance neceſſaire eſt dans l'ordre de Dieu, il la faut ſouffrir humblement, & croire même qu'il nous eſt utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parce-qu'elle eſt contraire à cet ordre.

En un mot, nous ne devons deſirer de nous connoître qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connoiſſions qu'autant qu'il nous eſt neceſſaire pour nous humilier, & pour nous conduire. Ainſi

CHAP. XIII. toute applicaion à percer dans le fond de nôtre cœur, qui n'eſt pas renfermée dans ces bornes, n'eſt point agreable à Dieu & ne nous ſçauroit être utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ſes défauts, que ſous prétexte d'éviter la préſomption, on tombe dans le découragement & dans le trouble. C'eſt pouquoi, quoi qu'on ait dit de ce portrait qu'il faut eſſayer de faire de ſoi-même, s'il arrivoit neanmoins qu'on fût tellement effrayé de ces objets qne l'ame en pût être en quelque ſorte renverſée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner pour ne l'occuper que de la miſericorde de Dieu.

CHAPITRE XIV.

Qu'il ſe faut faire juſtice dans l'examen de ſoi-même, & temperer cette connoiſſance par la vûë de la miſericorde de Dieu.

CHAP. XIV. ON doit encore avoir ſoin dans tout cet examen de ſes actions & de ſes mouvemens interieurs, de ſe

faire la même juſtice qu'on ſe croi- CHAP.
roit obligé de faire aux autres, c'eſt- XIV.
à-dire de ne ſe pas condamner ſans évidence.

Il eſt vrai que nous ignorons ſi nos meilleures actions ſont bonnes & agreables à Dieu, mais nous ſçavons encore moins qu'elles lui ſoient deſagreables.

Il s'y mêle quantité de vûës humaines & corrompuës, mais nous ne ſçavons point ſi ces vûës ſont volontaires; ni quelle part nous y avons, ſi ce ne ſont point de purs mouvemens de la concupiſcence que Dieu ne nous impute point, ou des tentations de l'ennemi qui nous rendent encore moins coupables.

Nous reconnoiſſons en nous un fond infini de corruption, mais ce fond, quel qu'il ſoit, ne nous rend point coupables, lorſqu'il y a un autre fond d'amour de Dieu & de la juſtice qui poſſede nôtre cœur.

Nous avons commis, & nous commettons à toute heure une infinité de fautes, mais Dieu nous pardonne auſſi à toute heure cette infinité de fautes, lorſque nous revenons à lui avec une

CHAP. XIV.

veritable humilité. Et ainſi nous ne ſçavons ſi ces fautes ſubſiſtent devant ſes yeux.

Que faut-il donc faire dans cette ignorance ? Il faut s'humilier ſous la main de Dieu, mais non pas ſe condamner ; car ce ſeroit s'attribuer une connoiſſance que nous n'avons pas.

Enfin la principale précaution qu'on doit apporter dans l'étude de ſoi-même, c'eſt de ne s'y appliquer pas ſi uniquement qu'on ne la joigne toûjours avec la conſideration de la miſericorde infinie de Dieu, qui ſurpaſſe tellement toutes nos miſeres, qu'elles ne ſont qu'une goute en comparaiſon de cet ocean infini. C'eſt donc dans cette mer immenſe qu'il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles ſont grandes étant conſiderées en elles-mêmes ; mais elles ne ſont rien étant comparées à la grandeur infinie de l'amour de Dieu pour nous, & du prix qu'il a donné pour nous délivrer. Elles doivent nous abaiſſer ſans nous abattre, comme la vûë de la miſericorde de Dieu nous doit conſoler ſans nous élever. Dieu nous a voulu donner

donner ces deux grands objets, de nôtre miſere & de ſa miſericorde, pour tenir nôtre ame dans un juſte équlibre. Il y a toûjours du danger à conſiderer l'un ſans l'autre ; mais l'union de ces deux vûës établit l'ame dans le veritable état où elle doit être durant cette vie, qui eſt celui d'une crainte ſalutaire fondée ſur la vûë de nos miſeres, & d'une humble confiance appuyée ſur la miſericorde de Dieu.

CHAP. XIII.

SECOND TRAITÉ.

DE LA CHARITÉ, & de l'amour propre.

CHAPITRE I.

Charité & amour propre, ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour propre des autres qui l'oblige à ſe déguiſer.

CHAP. I. QUOIQU'IL n'y ait rien de ſi oppoſé à la charité qui rapporte tout à Dieu, que l'amour propre qui rapporte tout à ſoi, il n'y a rien neanmoins de ſi ſemblable aux effets de la charité, que ceux de l'amour propre. Car il marche tellement par les mêmes voyes, qu'on ne ſçauroit preſque mieux marquer celles où la charité nous doit porter, qu'en découvrant

celles que prend un amour propre éclairé, qui ſçait connoître ſes vrais interêts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe. CHAP. I.

Cette conformité d'effets en des principes ſi differens ne paroîtra point étrange à ceux qui auront bien compris la nature de l'amour propre. Mais pour la connoître, il faut d'abord conſiderer l'amour propre dans ſon fond & dans ſes premieres pentes, afin de voir enſuite de quelle ſorte il ſe déguiſe pour ſe dérober à la vûë du monde.

Le nom d'amour propre ne ſuffit pas pour nous faire connoître ſa nature, puiſqu'on ſe peut aimer en bien des manieres. Il faut y joindre d'autres qualitez pour s'en former une veritable idée. Ces qualitez ſont, que l'homme corrompu non-ſeulement s'aime ſoi-même, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſure; qu'il n'aime que ſoi; qu'il rapporte tout à ſoi. Il ſe deſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en deſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout: il voudroit dominer

CHAP. I.

ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le loüer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flateurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot, elle renferme les ſemences de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes, depuis les plus legers, juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons dans nôtre ſein. Il vit & il regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire en verſant un autre amour dans nôtre cœur. Il eſt le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompuë : & bien loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à ſes inclinations.

Mais ſi nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous

paroît alors au-contraire ſous ſa for- CHAP.
me naturelle, & nous le haïſſons mê- V.
me d'autant plus que nous nous aimons ; parceque l'amour propre des autres hommes s'oppoſe à tous les deſirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimaſſent, nous admiraſſent, pliaſſent ſous nous, qu'ils ne fuſſent occupez que du ſoin de nous ſatisfaire. Et non-ſeulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le pretendre ; & ils ſont prêts de tout faire, non-ſeulement pour nous empêcher de réüſſir dans nos deſirs, mais pour nous aſſujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choſes de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres ; & ſi celui qui a dit qu'ils naiſſent dans un état de guerre, & que chaque homme eſt naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu ſeulement repréſenter par ces paroles la diſpoſition du cœur des hommes les uns envers les autres, ſans prétendre la faire paſſer pour legitime & pour juſte, il auroit dit une choſe auſſi conforme à la verité & à l'experience, que celle

qu'il ſoûtient eſt contraire à la raiſon & à la juſtice.

Chapitre. II.

Comment l'amour propre a pû unir les hommes dans une même ſocieté. Deſcription de ces ſocietez formées par l'amour propre.

Chap. 1. ON ne comprend pas d'abord comment il s'eſt pû former des ſocietez, des republiques & des royaumes de cette multitude de gens pleins de paſſions ſi contraires à l'union, & qui ne tendent qu'à ſe détruire les uns les autres; mais l'amour propre qui eſt la cauſe de cette guerre ſçaura bien le moyen de les faire vivre en paix. Il aime la domination, il aime à s'aſſujettir tout le monde; mais il aime encore plus la vie & les commoditez, & les aiſes de la vie, que la domination; & il voit clairement que les autres ne ſont nullement diſpoſez à ſe laiſſer dominer, & ſont plûtôt prêts de lui ôter les biens qu'il aime le mieux. Chacun

ſe voit donc dans l'impuiſſance de CHAP. réüſſir par la force dans les deſſeins II. que ſon ambition lui ſuggere, & apprehende même juſtemeut de perdre par la violence des autres les biens eſſentiels qu'il poſſede. C'eſt ce qui oblige d'abord à ſe réduire au ſoin de ſa propre conſervation, & l'on ne trouve point d'autre moyen pour cela que de s'unir avec d'autres hommes pour repouſſer par la force ceux qui entreprendroient de nous ravir la vie ou les biens. Et pour affermir cette union on fait des loix, & on ordonne des châtimens contre ceux qui les violent. Ainſi par le moyen des roues & des gibets qu'on établit en commun, on reprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour propre de chaque particulier.

La crainte de la mort eſt donc le premier lien de la ſocieté civile, & le premier frein de l'amour propre. C'eſt ce qui réduit les hommes, malgré qu'ils en ayent, à obéïr aux loix, & qui leur fait tellement oublier ces vaſtes penſées de domination, qu'elles ne s'élevent preſque plus dans la plûpart d'eux, tant ils voyent d'impoſſibilité à y réüſſir.

CHAP. II.

Ainſi ſe voyant exclus de la violence ouverte, ils ſont réduits à chercher d'autres voyes, & à ſubſtituer l'artifice à la force; & ils n'en trouvent point d'autre que de tâcher de contenter l'amour propre de ceux dont ils ont beſoin, au lieu de le tyranniſer.

Les uns tâchent de ſe rendre utiles à ſes interêts, les autres employent la flaterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C'eſt la ſource & le fondement de tout le commerce qui ſe pratique entre les hommes, & qui ſe diverſifie en mille manieres. Car on ne fait pas ſeulement trafic de marchandiſes qu'on donne pour d'autres marchandiſes, ou pour de l'argent; mais on fait auſſi trafic de travaux, de ſervices, d'aſſiduitez, de civilitez: & on échange tout cela, ou contre des choſes de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand par de vaines complaiſances on obtient des commoditez effectives.

C'eſt ainſi que par le moyen de ce commerce tous les beſoins de la vie ſont en quelque ſorte remplis, ſans

que la charité s'en mêle. De ſorte CHAP. II.
que dans les états où elle n'a point d'entrée, parceque la vraye Religion en eſt bannie, on ne laiſſe pas de vivre avec autant de paix, de ſûreté, & de commodité, que ſi l'on étoit dans une republique de Saints.

Ce n'eſt pas que cette inclination tyrannique qui porte à vouloir dominer par la force ſur les autres, ne ſoit toûjours vivante dans le cœur des hommes mais comme ils ſe voyent dans l'impuiſſance d'y réuſſir, ils ſont contraints de la diſſimuler, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient fortifiez, en gagnant d'autres hommes par des voyes de douceur, pour avoir enſuite le moyen d'en aſſûjettir d'autres par la force. Chacun ſonge donc d'abord à occuper les premieres places de la ſocieté où il eſt; & ſi l'on s'en voit exclus, on penſe à celles qui ſuivent. En un mot on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne ſe rabaiſſe que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tâche toûjours de s'acquerir quelque ſorte de prééminence, d'autorité, d'intendance, de conſideration de juriſdiction, &

CHAP. II. d'étendre ſon pouvoir autant que l'on peut. Les Princes font la guerre à leurs voiſins pour étendre les limites de leurs Etats. Les Officiers de divers Corps d'un même Etat entreprennent les uns ſur les autres. On tâche de ſe ſupplanter & de ſe rabaiſſer l'un l'autre dans tous les emplois & dans tous les miniſteres ; & ſi les guerres que l'on s'y fait ne ſont pas ſi ſanglantes que celles que ſe font les Princes, ce n'eſt pas que les paſſions n'y ſoient auſſi vives & auſſi aigres ; mais c'eſt pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens.

Rien n'eſt plus propre pour repréſenter ce monde ſpirituel formé par la concupiſcence, que le monde materiel formé par la nature ; c'eſt-à-dire, cet aſſemblage de corps qui compoſent l'univers. Car l'on y voit de même que chaque partie de la matiere tend naturellement à ſe mouvoir, à s'étendre, & à ſortir de ſa place ; mais qu'étant preſſée par les autres corps, elle eſt reduite à une eſpece de priſon, dont elle s'échape ſi-tôt qu'el-

le ſe trouve avoir plus de force que la matiere qui l'environne. C'eſt l'image de la contrainte où l'amour propre de chaque particulier eſt réduit par celui des autres, qui ne lui permet pas de ſe mettre au large autant qu'il voudroit. Et l'on va voir tous ſes autres mouvemens repréſentez dans la ſuite de cette comparaiſon. Car comme ces petits corps empriſonnez venant à unir leurs forces & leurs mouvemens, forment de grands amas de matiere que l'on appelle des tourbillons, qui ſont comme les états & les royaumes : & que ces tourbillons étant eux-mêmes preſſez & empriſonnez par d'autres tourbillons, comme par des royaumes voiſins, il ſe forme de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui ſuivent le mouvement general du grand corps qui les entraîne, ne laiſſent pas d'avoir un mouvement particulier, & de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux : de même les Grands d'un Etat ſuivent tellement le mouvement, qu'ils ont leurs interêts particuliers, & ſont comme le centre de quantité de gens qui s'ar-

CHAP. II.

CHAP. II. tachent à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraînez par les tourbillons tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre; de même les Petits qui ſuivent la fortune des Grands & celle de l'état, ne laiſſent pas dans tous les devoirs & les ſervices qu'ils rendent aux autres, de ſe regarder eux-mêmes, & d'avoir toûjours en vûë leur propre interêt.

CHAPITRE III.

Que la plus generale inclination qui naiſſe de l'amour propre eſt le deſir d'être aimé.

CHAP. III. CE que l'amour propre recherche particulierement dans la domination, c'eſt que nous ſoyons regardez des autres comme grands & puiſſans, & que nous excitions dans leur cœur des mouvemens de reſpect & d'abaiſſemens conformes à ces idées. Mais quoique ce ſoient-là les impreſſions qui lui ſont les plus agreables, ce ne ſont pas neanmoins les

CHAP. III.

ſeules dont il ſe nourrit. Il aime generalement tous les mouvemens qui lui ſont favorables ; comme l'admiration, la confiance, & principalement l'amour. Il y a bien des gens qui ne ſont gueres ce qu'il faut pour ſe faire aimer ; mais il n'y en a point qui ne ſoient bien-aiſes d'être aimez, & qui ne regardent avec plaiſir dans les autres cette pente du cœur tourné vers eux, qui eſt ce que l'on appelle amour. Que s'il ne paroît pas qu'on travaille fort à s'attirer cet amour, c'eſt qu'on aime encore mieux imprimer des ſentimens de crainte & d'abaiſſement ſous ſa grandeur ; ou que deſirant avec trop de paſſion de plaire à certaines gens, on ſe met moins en peine de plaire aux autres.

Mais cela n'empêche pas que lors même qu'étant emporté par des paſſions plus fortes, on ſe conduit d'une maniere peu propre à ſe faire aimer, on ne voulût être aimé, & qu'on ne ſe ſente incommodé lorſqu'on apperçoit dans l'eſprit des autres des mouvemens de haine & d'averſion. Il y a même quantité de gens, en qui l'inclination de ſe faire aimer

CHAP. III. eſt plus forte que celle de dominer ; & qui craignent plus la haine & l'averſion des hommes & les jugemens qui les produiſent, qu'ils n'aiment d'être riches & puiſſans & grands. Enfin au-lieu qu'il y a peu de Grands, & peu même de gens qui puiſſent aſpirer à la grandeur, il n'y a perſonne au-contraire qui ne puiſſe prétendre à ſe faire aimer.

Si le deſir d'être aimé n'eſt donc pas la plus forte paſſion qui naiſſe de l'amour propre, elle eſt au-moins la plus generale. Les vûës d'interêt, d'ambition, de plaiſir en arrêtent ſouvent les effets, mais ils ne l'étouffent jamais entierement. Elle eſt toûjours vivante au fond du cœur, & dés qu'elle ſe trouve en liberté, elle ne manque pas d'agir, & de nous porter à tout ce qui nous peut procurer l'amour des hommes, comme elle nous fait éviter tout ce que nous nous imaginons qui nous peut attirer leur averſion. Il eſt vrai qu'on ſe trompe quelquefois dans le diſcernement que l'on fait de ces choſes qui attirent l'amour ou la haine, & qu'il y en a qui en jugent beaucoup mieux les uns que les

autres. Mais soit que l'on s'y trompe ou que l'on ne s'y trompe pas, c'est toûjours la même passion qui agit, & qui fait ou recherche les mêmes objets. Il y a même un discernement commun à tous les hommes, jusqu'à un certain degré ; c'est-à dire, qu'ils connoissent tous jusqu'à quelque point, que certaines actions excitent la haine, & d'autres l'amour. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Que l'amour propre suit la charité en plusieurs choses, & particulierement en se cachant. En quoi consiste l'honnêteté humaine.

IL n'est pas besoin d'entrer plus avant dans la description particuliere des démarches de l'amour propre, pour faire comprendre combien il imite de prés la charité. Il suffit de dire que l'amour propre nous empêchant par la crainte du châtiment de violer les loix, nous éloigne par-là de l'exterieur de tous les crimes, & nous rend ainsi semblables au-dehors à CHAP. IV.

CHAP. IV. ceux qui les évitent par charité : Que comme la charité ſoulage les neceſſitez des autres dans la vûë de Dieu, qui veut que nous reconnoiſſions ſes bienfaits en ſervant le prochain ; de même l'amour propre les ſoulage dans la vûë de ſon propre interêt : & qu'enfin il n'y a gueres d'actions où nous ſoyons portez par la charité qui veut plaire à Dieu, où l'amour propre ne nous puiſſe engager pour plaire aux hommes.

Mais quoique l'amour propre tende par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avouer que le dernier en approche de plus prés, & qu'il eſt beaucoup plus étendu que les deux autres. Car il y a bien des occaſions, où ni la crainte, ni l'interêt n'ont point de lieu ; & l'on diſtingue ſouvent aſſez aiſément ce que l'on fait, ou par une crainte humaine, ou par un interêt groſſier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité. Mais il n'en eſt pas de même de la recherche de l'amour & de l'eſtime des hommes: Cette inclination eſt ſi fine & ſi ſubtile, & en même temps ſi éten-

duë qu'il n'y a rien où elle ne ſe puiſſe gliſſer, & elle ſçait ſi bien ſe revêtir des apparences de la charité, qu'il eſt preſqu'impoſſible de connoître nettement ce qui l'en diſtingue. Car en marchant par les mêmes voyes, & produiſant les mêmes effets, elle efface avec une adreſſe merveilleuſe toutes les traces & tous les caracteres de l'amour propre dont elle naît; parcequ'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle prétend, s'ils étoient remarquez. La raiſon en eſt, que rien n'attire tant l'averſion que l'amour propre, & qu'il ne ſçauroit ſe montrer ſans l'exciter. Nous l'éprouvons nous-mêmes à l'égard de l'amour propre des autres. Nous ne le ſçaurions ſouffrir ſi-tôt que nous le découvrons; & il nous eſt aiſé de juger par-là qu'ils ne ſont pas plus favorables au nôtre quand ils le découvrent. CHAP. IV.

C'eſt ce qui porte ceux qui ſont ſenſibles à la haine des hommes, & qui n'aiment pas à s'y expoſer, à tâcher de ſouſtraire, autant qu'il leur eſt poſſible, leur amour propre à la vûë des autres, à le déguiſer, à ne le montrer jamais ſous la forme naturelle, & à

CHAP. IV. imiter la conduite de ceux qui en ſeroient entierement exemts ; c'eſt-à-dire des perſonnes animées de l'eſprit de charité, & qui n'agiroient que par charité.

Cette ſuppreſſion de l'amour propre eſt proprement ce qui fait l'honnêteté humaine, & en quoi elle conſiſte ; & c'eſt ce qui a donné lieu à un grand Eſprit de ce ſiecle, de dire que la vertu Chrétienne détruit & aneantit l'amour propre, & que l'honnêteté humaine le cache & le ſupprime.

Ainſi cette honnêteté qui a été l'idole des ſages Payens, n'eſt rien dans le fond qu'un amour propre plus intelligent & plus adroit que celui du commun du monde, qui ſçait éviter ce qui nuit à ſes deſſeins, & qui tend à ſon but qui eſt l'eſtime & l'amour des hommes par une voye plus droite & plus raiſonnable. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de faire voir, en montrant comment l'amour propre imite les principales actions de la charité.

CHAPITRE V.

Comment l'amour propre imite l'humilité.

IL n'eſt pas difficile de comprendre de quelle ſorte la charité nous rend humbles. Car nous faiſant aimer la juſtice qui eſt Dieu même, elle nous fait haïr l'injuſtice qui lui eſt contraire. Or c'eſt une injuſtice toute viſible, qu'étant comme nous ſommes pleins de défauts, & coupables de tant de péchez, nous voulions encore être honorez des hommes, & que nous prétendions meriter leurs loüanges, ou par des qualitez humaines, & par conſequent vaines & frivoles, ou par des dons que nous avons reçûs de Dieu, & qui ne nous appartiennent point. Non-ſeulement il n'eſt pas juſte que le pécheur ſoit honoré, mais il eſt juſte qu'il ſoit abaiſſé & humilié. C'eſt la loi éternelle qui l'ordonne : non-ſeulement la charité conſent à cette loi, mais elle l'aime ; & par l'amour qu'elle lui porte, elle em- CHAP. V.

CHAP. V. braſſe avec joye toutes les humiliations & tous les abaiſſemens. Elle nous fait haïr tout ce qui ſent l'orgueil & la vanité ; & comme elle condamne ces mouvemens, lorſqu'ils s'élevent dans nôtre cœur, elle les empêche auſſi de ſe-produire au-dehors par nos paroles & par nos actions, & elle les réduit ainſi à une exacte modeſtie.

Mais il n'y a rien en cela que l'amour propre n'imite parfaitement. Car voyant le cœur de chaque homme tout tourné vers ſoi-même, & naturellement ennemi de l'élevation d'autrui, il a grand ſoin de ne ſe pas expoſer à ſon chagrin & à ſa malignité.

Quiconque ſe louë & étale ce qu'il croit avoir de bon, prétend par-là appliquer les autres à ſoi ; & c'eſt à-peu-prés la même choſe que s'il les prioit bonnement de lui donner des loüanges, & de le regarder avec eſtime & avec amour. Or il n'y a gueres de priere qui paroiſſe plus incivile & plus incommode à l'amour propre des hommes que celle-là. Il s'en irrite, & n'y répond gueres autrement que

par la moquerie & par le mépris. Ainſi ceux qui ſont aſſez fins pour connoître ſes caprices, évitent de lui faire de ces ſortes de demandes ; c'eſt-à-dire, qu'ils s'éloignent generalement de tout ce qui ſent la vanité, de tout ce qui tend à ſe faire remarquer, & à mettre en vûë ſes avantages; & ils tâchent au-contraire de paroître n'y faire point d'attention, & ne les connoître pas en eux. Et c'eſt-là la modeſtie que l'honnêteté peut procurer. CHAP. V.

Non-ſeulement l'honnêteté fait éviter les vanitez baſſes & groſſieres & les loüanges déclarées que l'on ſe donne à ſoi-même ; mais comme elle ſçait que l'amour propre des autres eſt admirablement fin à découvrir les détours que l'on pourroit prendre pour faire voir en nous ce que nous deſirons d'y montrer, elle renonce à ces petits artifices, & s'étudier à les éviter. Elle nous porteroit même plûtôt à parler de nous directement & à découvert, qu'à ſe ſervir de ces méchantes fineſſes ; parcequ'elle apprehende toûjours d'y être ſurpriſe, & qu'elle ſçait que quand on les apperçoit, on prend encore plus de plai-

CHAP. V. ſir à les tourner en ridicules. Ainſi il n'y a rien de plus ſimple & de plus humble que ſes diſcours. Elle ne ſe produit ni ne ſe montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de ſoi, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifference qu'elle ne feroit des autres.

Ceux qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers Capitaines de ce ſiecle, ont toûjours été ravis de l'honnêteté & de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échapé ſur ce ſujet la moindre parole qu'on pût ſoupçonner de vanité. On les a toûjours vû rendre juſtice à tous les autres, & ne ſe la rendre jamais à eux-mêmes; & l'on auroit ſouvent cru en leur entendant faire le recit des batailles où ils avoient eu le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même préſens, ou qu'ils y étoient demeurez ſans rien faire.

Qu'on liſe le recit qui courut à Paris aprés la bataille de Senef, on y trouvera cette grande action diminuée de moitié. Il ſemble que Mon-

ſieur le Prince en ait été ſimple ſpec- CHAP.
tateur. Il étoit par-tout, & il ne pa- V.
roît preſque nulle part : & jamais rien ne fut plus obſcurci que ce qu'il a contribué au ſuccés de ce combat. Je m'imagine que ſi ſaint Louis envoyoit autrefois des relations de ce qu'il fit en Egypte, elles étoient faites comme celle-là. Tant la ſainteté & l'honnêteté ont de rapport dans leurs actions exterieures, & tendent également à empêcher qu'il n'y paroiſſe rien de vain, n'y ayant que cette ſeule difference entre l'une & l'autre, que la ſainteté eſt frapée de l'injuſtice de la vanité par rapport à Dieu, & l'honnêteté eſt touchée de ſa baſſeſſe par rapport aux hommes.

Mais outre la crainte qu'a l'honnêteté d'exciter contre ſoi l'averſion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d'autrui, elle peut encore avoir dans cette conduite un ſentiment plus fin & plus délicat de cet orgueil qui naît avec l'homme, & qui ne l'abandonne point. Ces gens qu'on voit ſi occupez de quelques occaſions où ils ſe ſont ſignalez, qu'ils en étourdiſſent tout le monde, comme

CHAP. V.

Ciceron faiſoit de ſon Conſulat, font voir par-là que la vertu ne leur eſt gueres naturelle, & qu'il leur a fallu de grands efforts pour guider leurs ames juſqu'à l'état où ils ſont ſi aiſes de ſe faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de reflexion ſur ſes plus grandes actions, en ſorte qu'il ſemble qu'elles nous échapent, & qu'elles naiſſent ſi naturellement de la diſpoſition de nôtre ame, qu'elle ne s'en apperçoit pas. Ce degré de vertu eſt ſans doute bien plus heroïque, & c'eſt celui dont l'honnêteté humaine, quand elle eſt à ſon comble, tâche ſans y penſer expreſſément, de donner l'idée; ou qu'elle imite par adreſſe & par politique, quand elle n'eſt pas parfaite, & qu'elle vient plûtôt de la raiſon, que de la nature.

CHAP.

CHAPITRE VI.

L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affection, & principalement de celle des choſes, qui ne conviennent pas à nôtre état.

QUI n'aimeroit cet honnête homme dont un grand eſprit de ce ſiecle a fait cette belle peinture. *On ne paſſe point dans le monde*, dit-il, *pour ſe connoître en vers, ſi l'on n'a mis l'enſeigne du Poëte; ni pour habile en mathematique, ſi l'on n'a mis celle de Mathematicien. Mais les vrais honnêtes-gens ne veulent point d'enſeignes, & ne mettent gueres de difference entre le mêtier de Poëte & celui de Brodeur. Ils ne ſont point appellez ni Poëtes, ni Geometres; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choſes dont on parloit quand ils ſont entrez. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors la neceſſité de la mettre en uſage; mais alors on s'en ſouvient. Car il eſt également de ce caractere qu'on ne diſe* CHAP. VI.

CHAP. IV.

point d'eux qu'ils parlent bien, lorſqu'il n'eſt pas queſtion de langage; & qu'on diſe d'eux qu'ils parlẽt bien quand il en eſt queſtion. C'eſt donc une fauſſe louange, quand on dit d'un homme lorſqu'il entre, qu'il eſt fort habile en poëſie; & c'eſt une mauvaiſe marque quand on n'a recours à lui que lorſqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme eſt plein de beſoins: il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'eſt un bon Mathematicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathematique. C'eſt un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à perſonne. Il faut donc un honnête-homme qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

Il eſt impoſſible de ne pas aimer un homme de cette ſorte; mais pourquoi l'aime-t-on? C'eſt qu'il ſemble qu'il ſoit fait pour les autres & non pour lui. Il n'incommode point nôtre amour propre par une affectation importune. Il ne prétend point nous forcer à le louer en faiſant voir en lui ce que nous n'y voulons point voir. S'il nous montre ce qu'il y a de bon, ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour nous. L'honnêteté nous rendant donc

ſenſibles à ces jugemens & à ces ſentimens favorables qu'elle découvre dans l'eſprit des autres pour ce procedé, elle s'efforce de les meriter en le ſuivant.

Mais ſi l'honnêteté s'éloigne generalement de toute ſorte d'affectation, elle fuit encore avec plus de ſoin celle qui tend à ſe ſignaler par des qualitez ou des manieres qui ne conviennent point à nôtre état & à nôtre profeſſion ; parcequ'elle ſçait que l'amour propre des autres hommes, qui en eſt toûjours choqué, ne manque jamais de la tourner en ridicule ; & qu'il eſt bien fier lorſqu'ayant la raiſon de ſon côté, il s'en peut ſervir pour reprimer une vanité mal entenduë.

Ainſi ſelon les regles mêmes de l'honnêteté du monde, c'eſt un fort méchant caractere, & que tout homme de bon ſens doit éviter, que celui d'un Eccleſiaſtique qui affecteroit l'air, les mots & les manieres de la Cour ; qui paroîtroit rempli d'eſtime pour les bagatelles & les vanitez du monde qui témoigneroit de l'inclination pour la converſation des Da-

CHAP. VI.

mes ; qui ſe piqueroit de politeſſe, de délicateſſe & de bel eſprit ; qui feroit voir par ſes diſcours ou par ſes écrits, qu'il lit ce qu'il ne devroit point lire, qu'il ſçait ce qu'il ne devroit point ſçavoir, & qu'il aime ce qu'il ne devroit point aimer. Il ne faut pas s'imaginer que le monde qui eſt ſouvent ſi peu équitable à l'égard de ceux qui ne lui donnent point de priſe, ſoit d'humeur à ſouffrir ceux qui prétendent ſe diſtinguer des autres par des voyes qui donnent tant de moyens de les rabaiſſer. Auſſi ne les épargne-t-il pas. Chacun devient ſpirituel à leurs dépens, & il n'y a perſonne qui ne faſſe mille reflexions ſur la diſpoſition de cet eſprit tout profane & tout ſeculier qu'ils font paroître, avec la ſainteté de leur état.

Il n'eſt pas beſoin de prouver que la charité eſt encore plus éloignée de l'affectation de la ſimple honnêteté. Car aimant les autres & ne s'aimant point elle-même, elle n'a qu'à ſuivre ſes mouvemens naturels pour agir avec une honnêteté parfaite. Elle le fait d'autant mieux, qu'elle le fait plus ſincerement, & qu'il n'y a rien qui ſe

démente en elle, au-lieu que cette honnêteté d'amour propre n'eſt pas d'ordinaire ſi uniforme. Si elle le reprime en un endroit, il ſe montre quelquefois par un autre, & laiſſe ainſi quelque petit dégoût de ſoi à ceux qui l'obſervent de bien prés. Mais comme cela n'arrive que contre ſon intention, il en a honte quand il s'en apperçoit, ou plûtôt quand il ſent que les autres s'en apperçoivent. CHAP. VI.

Chapitre. VII.

Que l'amour propre fait les mêmes réponſes que la charité ſur la plûpart des queſtions qu'on lui peut faire.

Chap. VII. L'Amour propre conduit par la raiſon dans la recherche de l'eſtime & de l'affection des hommes, imite ſi parfaitement la charité, qu'en le conſultant ſur les actions exterieures, il nous fait les mêmes réponſes qu'elle, & nous engage dans les mêmes voyes.

Car ſi l'on demande, par exemple, à la charité, en quelle diſpoſition nous devons être ſur le ſujet de nos défauts, elle nous dira que nous devons nous défier extrêmement de nôtre propre lumiere, à l'égard de ceux mêmes que nous ne croyons pas avoir; & que la perſuaſion où nous devons être en general de nôtre aveuglement en ce point, nous doit diſpoſer à en croire plus les autres que nous-mêmes; mais qu'à l'égard des défauts dont nous ſe-

rions convaincus, il n'y auroit rien de plus injuſte que de vouloir démentir & détruire en quelque ſorte la lumiere de Dieu même, en prétendant juſtifier ce qu'elle condamne ; & qu'ainſi le moins que nous puiſſions faire pour éviter cet orgueil ſi criminel, eſt de les avouer ſincerement, & de nous en humilier devant Dieu & devant les hommes. CHAP. VII.

Que l'on faſſe maintenant la même queſtion à l'amour propre, & l'on verra que s'il ne parle pas le même langage au fond du cœur, il donne neanmoins le même conſeil. Quoiqu'il ſoit dur, dit-il, de reconnoître ſes défauts, & qu'on deſirât de les effacer de la memoire des homme auſſi-bien que de la ſienne ; il eſt clair neanmoins qu'il eſt impoſſible de les cacher. Plus on s'efforcera de les déguiſer aux autres, plus ils ſeront ingenieux à les découvrir & malins à les faire remarquer. Ce deſir même de les cacher paſſera dans leur eſprit pour le plus grand des défauts, & l'on ne fera autre choſe en voulant ou les diſſimuler, ou les juſtifier, que s'attirer l'averſion & le mépris. Il faut donc par neceſſité

CHAP. VII. prendre une route toute contraire. Si l'on ne peut avoir la gloire d'être ſans défauts, il faut avoir celle de les connoître, & de n'être pas dupes ſur nous-mêmes : *Bellum eſt ſua vitia noſſe.* Otons donc aux autres le plaiſir de les remarquer, en les remarquant nous-mêmes les premiers, & deſarmons par-là leur malignité.

C'eſt ſur de ſemblables vûës que l'honnêteté forme ſa conduite ; & c'eſt ce qui la porte à faire une profeſſion ouverte de reconnoître de bonne-foi tous ſes défauts, & de ne point trouver mauvais que les autres les remarquent ; & par-là elle s'acquiert la reputation d'une équité aimable, qui fait qu'on juge de ſoi-même ſans aveuglement & ſans paſſion, qui ſçait ſe faire juſtice à ſoi-même, & avec qui on peut être d'accord, ſans être obligé de témoigner exterieurement que l'on approuve ce que l'on n'approuve pas.

Il eſt aiſé de juger par-là, que la charité & l'amour propre doivent être fort conformes dans la maniere de recevoir les reprehenſions & les avertiſſemens, & que des vûës & des motifs trés-differens les doivent unir dans

la même conduite exterieure. On con- CHAP.
noît assez celle où la chrité nous por- VII.
te : car regardant ces avertissemens comme un trés-grand bien, & comme un moyen favorable pour nous délivrer de nos défauts, elle les reçoit non-seulement avec joye, mais avec avidité. L'amertume même qui les accompagne lui est agréable, parcequ'elle nous procure le bien de l'humilité, & qu'elle affoiblit l'amour propre, que la charité regarde comme son principal ennemi. Ainsi bien-loin de témoigner du dégoût & de l'aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n'oublie rien pour leur faire paroître sa reconnoissance ; pour les soulager dans la crainte qu'ils ont de nous avoir blessez ; pour les attirer à nous faire souvent la même faveur, & pour leur ôter toutes les craintes qui pourroient les rendre reservez, & les tenir dans la gêne & dans la contrainte.

A la verité l'amour propre est toûjours interieurement fort éloigné de cette disposition. Il n'aime point que les autres s'appercoivent de nos défauts, & encore moins qu'on nous en avertisse, mais il ne laisse pas d'agir

CHAP. VII.

exterieurement de même que la charité. Car apprenant par ces avertiſſemens qu'on nous donne, la mauvaiſe impreſſion que l'on a de nous, la raiſon lui fait conclure auſſi-tôt qu'il faut tâcher de dominer cette impreſſion; ou du moins de ne la pas augmenter; & conſultant enſuite la diſpoſition de l'eſprit des autres, pour ſçavoir comment il s'y faut prendre, il reconnoît aiſément que rien ne les choque davantage que la fierté de ceux qui ne peuvent ſouffrir qu'on les avertiſſe d'aucun défaut, qui ſe revoltent contre la verité quelque claire qu'elle ſoit, & qui voudroient que tout le monde s'aveuglât ſur leur ſujet, ou ſupprimât tous ſes ſentimens ſi-tôt qu'ils ne leur ſont pas avantageux, qu'au-contraire rien n'adoucit davantage les gens que de ne pas trouver cette reſiſtance, & de voir qu'on défere à leur jugement & à leur lumiere; & qu'ainſi on ſe ſoumet en quelque maniere à leur empire. L'amour propre prend donc ſans heſiter ce dernier parti, & par-là il fait que nous nous inſinuons ſi agréablement dans le cœur de ceux qui nous reprennent; qu'ils ai-

ment mieux ceux qui ſe rabaiſſent de cette ſorte, quelques défauts qu'ils ayent, que ceux qui n'en ayant point, n'ont pas lieu de leur donner ce même plaiſir. Car il faut remarquer que nos défauts ne ſont pas par eux-mêmes contraires à l'amour propre des autres, & que de même les plus belles qualitez ne lui ſont pas auſſi aimables par elles-mêmes. C'eſt le rapport que ces défauts ou ces belles qualitez ont à eux. De ſorte que ſi ces défauts nous rendent plus humbles à leur égard, ou ſi ces belles qualitez nous rendent plus fiers, ils nous aimeront avec ces défauts, & ils nous haïront avec toutes ces belles qualitez. CHAP. VII.

Il eſt clair que cette conduite tend directement à la fin de l'amour propre, qui eſt de gagner l'eſtime & l'amitié des hommes. Et c'eſt pourquoi l'honnêteté humaine ne manque jamais de la ſuivre, & elle le fait même ſouvent plus exactement que la vraye pieté, lorſqu'elle n'eſt pas parfaite. Car comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante que l'amour propre, il arrive ſouvent auſſi que les perſonnes de pieté paroiſſent plus ſenſibles, &

CHAP. VII. plus délicates que les honnêtes gens du monde, lorſqu'on les avertit des défauts qu'on remarque dans leur conduite ou dans leurs ouvrages; parceque n'ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n'ont pas auſſi cet amour propre éclairé qui y ſupplée à l'égand des actions exterieures

CHAPITRE VIII.

Que l'amour propre ſe conduit de la même maniere que la charité à l'égard des ſoupçons injuſtes & des ennemis

CHAP. VIII. LA conduite que la charité fait garder aux gens de bien, lorſque l'on conçoit d'eux des ſoupçons injuſtes & des impreſſions déraiſonnnables, n'eſt pas d'en faire des reproches, & de faire paroître du mécontentement & de l'aigreur; mais de s'en juſtifier modeſtement, en témoignant qu'ils ne ſont point étonnez qu'étant hommes, on les ait ſoupçonnez des fautes des hommes & en un mot c'eſt de ne ſe pas plaindre de ces ſoupçons, mais de travailler à les guerir; parcequ'on les

doit regarder comme un mal dangereux pour ceux qui les ont conçûs, & que le moyen de les en délivrer, n'eſt pas de leur faire des reproches, lorſqu'ils ne ſont pas encore perſuadez qu'ils ayent tort; mais de leur montrer doucement la fauſſeté de leurs ſoupçons, pour les obliger par-là de les condamner eux-mêmes. CHAP. VIII.

A la verité ſi nous ſuivons dans ces occaſions les premiers mouvemens de l'amour propre, nous ſerons bien éloignez de cette moderation. Ce ne ſeront au-contraire qu'emportemens pleins de reſſentimens, & d'aigreur. Mais ſi nous conſultons la raiſon, dans la reſolution de la ſuivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui eſt d'effacer ces ſoupçons injurieux, & de rétablir nôtre reputation dans l'eſprit de ceux qui les ont conçûs, il faut que nous prenions le même chemin. Car tout ce qui ſent l'emportement & la paſſion, n'eſt capable que d'augmenter les mauvaiſes impreſſions qu'on a conçûës contre nous. Et au lieu qu'il n'y a ſouvent que l'eſprit qui en ſoit prévenu, on porte par-là l'aigreur dans la volonté même, & on l'intereſſe à ſoû-

CHAP. VIII. tenir les impreſſions de l'eſprit. Ainſi l'amour propre prévoyant ce mauvais effet, ſe réduit malgré qu'il en ait à imiter cette conduite douce & moderée que la charité preſcrit.

Mais qui croiroit jamais que l'amour propre, lors même qu'il auroit intention de décrier ſes ennemis, de les rendre odieux, & de les faire condamner par tout le monde de baſſeſſe & d'injuſtice, ne peut mieux faire pour y réüſſir, que de ſuivre les pas de la charité ? Cependant c'eſt ce qui arrive trés-ſouvent. Car il n'y a rien d'ordinaire qui faſſe mieux remarquer les procedez bas & peu honnêtes dont on uſe envers nous, que d'y oppoſer un procedé plein de moderation & d'honnêteté. Cette oppoſition qui fait remarquer la difference de ces deux conduites contraires, met l'une & l'autre dans un plus grand jour. L'honnêteté en paroît plus belle d'un côté, & la mal-honnêteté plus honteuſe de l'autre. Et ainſi l'amour propre a tout ce qu'il prétend, qui eſt que nous nous relevons par-là, & que nous rabaiſſons ceux qui nous ont choqué.

Je me ſouviens ſur ce ſujet que lorſ-

qu'on publia un certain livre, dans le- CHAP.
quel l'Auteur avoit prétendu ramaſſer VIII.
diverſes fautes contre la langue, qu'il croyoit avoir trouvées dans des ouvrages de pieté, qui paſſoient pour bien écrits, on examina dans une compagnie, par maniere d'entretien, ce que ceux qui s'y trouvoient intereſſez devoient faire en cette rencontre. Chacun convint d'abord que les remarques de cet Auteur étant ſi peu conſiderables, qu'elles n'auroient pas dû être propoſées contre des écrits même où l'on n'auroit eu pour but que d'acquerir la reputation de bien écrire; ceux qu'il attaquoit ne devoient pas avoir la moindre penſée de former une conteſtation ſur un ſi petit ſujet, quelque tort que cet Auteur pût avoir dans quelques-unes de ſes remarques. Mais quand on vint à parler de ce qu'ils devoient faire, on ne fut plus de même avis. Il y en eut qui ſoûtinrent qu'ils ne devoient pas même témoigner qu'ils euſſent vû ce livre. Mais le plus grand nombre crut qu'ils devoient prendre un autre parti, & que pour toute réponſe, ils n'avoient qu'à corriger de bonne foi dans les

CHAP. VIII. autres éditions de ces livres tout ce que cet Auteur y avoit repris avec quelque apparence de juſtice. La raiſon qu'ils en alleguoient, outre le motif general d'honorer la verité en tout, c'eſt qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour faire que le public rendît juſtice à cet Auteur, & à ceux qu'il auroit attaquez, que d'en uſer envers lui d'une conduite ſi moderée. J'avouë que je fus de ce ſentiment, & que je crûs qu'il n'y en avoit point de plus conforme, ni à la charité, qui tend toûjours à nous humilier, ni à l'amour propre, qui eſt bien aiſe de mettre en vûë les défauts de ceux qui nous ont voulu rabaiſſer. Je le pratiquerai même trés volontiers ſi j'en ai occaſion, ſans prétendre obliger perſonne de croire que ce ſoit une action d'humilité; puiſque je reconnois qu'elle peut avoir trés-aiſement un autre principe.

CHAPITRE IX.

Que l'amour propre ſe conduit par les mêmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualitez des autres.

IL n'eſt pas difficile de juger par tout ce que l'on a dit juſqu'ici, que la conduite & l'honnêteté ne doit pas être differente de celle de la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualitez des autres. On voit aiſément à quoi la charité porte à l'égard du bien qu'elle remarque en autrui. Comme elle s'en réjouit interieurement, elle en témoigne auſſi ſa joye au-dehors en toutes les manieres qu'elle le peut; & bien loin de tendre à l'obſcurcir, elle fait ſon poſſible pour le relever & le faire valoir. Le bien des autres eſt ſon propre bien par l'amour qu'elle leur porte, & elle s'y arrête même plus volontiers qu'au ſien; parcequ'elle n'y craint point la complaiſance & la vanité. CHAP. IX.

CHAP. IX. Or quoique l'amour propre bien-loin d'avoir cette bonté & cette tendreſſe pour les autres, ſoit au-contraire naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel; bien que ce qui releve les autres l'incommode & le chagrine, & que l'on ne le voit gueres favorable de bonne-foi aux loüanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui ſervent de degré pour s'élever.

Quand on vient neanmoins à conſiderer l'effet qu'on feroit ſur l'eſprit des autres ſi l'on montroit ces mouvemens à découvert, on conclut tout-d'un-coup à les cacher. On voit bien que ce ſeroit le moyen de ſe faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine & de la déteſtation de tout le monde: que non-ſeulement on ſeroit odieux à ceux contre qui on exerceroit ſa malignité, mais à ceux mêmes qu'on épargneroit; perſonne ne pouvant s'aſſûrer de recevoir juſtice des gens en qui on remarque ce mauvais fond, & chacun craignant avec raiſon de devenir l'objet de leur jalou-

ſie. L'honnêteté nous fait donc pren- CHAP.
dre juſtement le contrepied. Elle fait IX.
que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité, de loüer volontiers ce qui eſt loüable; de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualitez des autres; & de ne refuſer pas même à nos ennemis les témoignages d'eſtime qu'ils meritent: & par-là on réüſſit dans le deſſein de ſe faire aimer; on acquiert des amis; on adoucit ſes ennemis, & on ſe met bien avec tout le monde.

C'eſt par ces mêmes vûës qu'elle témoigne une extrême indulgence pour les défauts des autres; que bien-loin de les exagerer, ou de les divulguer, elle les couvre & les excuſe autant qu'elle peut? qu'elle ne mépriſe jamais perſonne; qu'elle explique tout en bonne part; qu'elle ſe ſatisfait aiſément, & qu'elle n'affecte point d'être fine & ſubtile à découvrir des défauts dans des perſonnes qui ſont generalement eſtimées; qu'elle évite les ſoupçons temeraires & mal fondez, & qu'elle aime mieux en quelque ſorte ſe tromper, que de ſe laiſſer

CHAP. IX. aller à des ſoupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l'amour propre. Car comme on ne ſçauroit ignorer tout-à-fait qu'on a des défauts, on hait par avance ceux dont on s'imagine qu'on ſera mépriſé quand ils s'en appercevront, & l'on ne ſçauroit au-contraire ne pas aimer ceux dont on eſpere du ſupport, de la condeſcendance & de la bonté.

CHAPITRE X.

Reſſemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres vertus.

CHAP. X. IL n'y a qu'à parcourir les autres vertus, pour découvrir encore pluſieurs autres reſſemblances entre la charité & l'amour propre : car ſi la charité eſt patiente dans les injures, parcequ'elle tâche d'adoucir par-là l'aigreur de ceux qui nous outragent, qu'elle fait que nous ſouffrons toutes ſortes de mauvais traitemens avec joye, pour ſatisfaire à la juſtice de

Dieu, & qu'elle nous persuade que nous en meritons encore de plus durs: l'amour propre a aussi une patience d'interêt & de vanité qui produit au-dehors les mêmes effets. Il nous empêche de vouloir passer pour fiers & pour présomptueux. Il nous apprend qu'il est toûjours bon de n'aigrir pas les gens plus qu'ils ne le sont, & sur cela il nous fait prendre le parti de dissimuler les injures que nous recevons. CHAP. X.

Si la charité est bienfaisante par un desir sincere de servir les autres, l'amour propre veut aussi que nous le soyons pour regner par-là dans leur esprit, & pour jouir des mouvemens que les bienfaits y excitent.

Si la charité tâche de se cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s'en attribuer rien, l'amour propre en fait autant pour se rendre plus redevables ceux qu'il oblige; parce qu'on se tient d'autant plus obligé, que celui qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ses bienfaits à ceux dont elle n'espere rien, & aux ennemis mêmes, parcequ'elle ne re-

CHAP. X.

garde que leur bien, & non pas ſes interêts ; l'amour propre en fait de même, parcequ'il ſçait que plus les bienfaits paroiſſent deſintereſſez & exemts de toute recherche propre, plus ils attirent une affection generale, par l'eſperance qu'ils donnent à tout le monde d'en recevoir de pareils.

Si la charité eſt reconnoiſſante envers tout le monde, parceque ſa gratitude envers Dieu ſe répand ſur tous les inſtrumens dont il ſe ſert pour nous procurer du bien ; l'amour propre nous fait affecter de l'être, depeur de mécontenter celui des autres, qui ſe bleſſe quand on y manque.

Enfin, ſi la charité nous rend fidelles envers tout le monde par un amour ſincere de la juſtice ; l'amour propre nous fait pratiquer la même fidélité pour attirer la confiance des hommes.

La charité, comme dit l'Apôtre, n'eſt point ambitieuſe, parceque ceux qui en ſont animez eſtiment peu ces honneurs humains, & ces grandeurs temporelles que l'ambition recherche ; qu'ils les craignent plus qu'ils

ne les ſouhaitent, & qu'ils ſe trouvent toûjours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n'en peut pas dire autant de l'honnêteté humaine ; & ſi l'on en veut juger par ſon fond, non ſeulement elle n'eſt pas exemte d'ambition, mais elle n'eſt rien autre choſe qu'une ambition fine & délicate. Cependant elle ne laiſſe pas d'imiter encore exterieurement en cela la conduite de la charité : car elle ſçait ſi bien cacher ſes déſirs ambitieux, depeur de trouver de l'oppoſition dans l'amour propre des autres, qui eſt toûjours en garde de ce côté-là, qu'on diroit qu'elle n'a aucune prétention ; qu'elle ne ſonge qu'aux autres, & qu'elle s'oublie elle-même. Si elle penſe à s'élever, c'eſt ſans empreſſement & ſans baſſeſſe ; & elle fait ſi bien, qu'il ſemble toûjours que la fortune la ſoit venu trouver d'elle-même, ſans qu'il lui ait fallu faire aucune démarche, ni aucune avance pour l'attirer. CHAP. X.

Il y en a même que l'amour propre porte plus avant, & à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes & des grands emplois ; quoi-

CHAP. X.

qu'il ne leur fût pas impoſſible de s'y élever. Le repos d'une vie douce & tranquille, dans lequel on entretient quantité d'amitiez illuſtres, & l'on rend ſervice à beaucoup de gens de qualité & de merite, ſans interêt & ſans dépendance, en ſe contentant d'avoir dans le monde la reputation d'un homme civil, obligeant, deſintereſſé, bon ami; cette vie, dis-je, a des charmes qui la peuvent faire préferer à toutes les grandeurs du monde par un amour propre, ſage, & éclairé, & qui ſçait comparer les avantages & les deſavantages des divers états. C'eſt l'idée que s'étoit propoſée Pomponius Atticus, & qu'il ſuivit ſi heureuſement, que s'étant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirerent de ſon temps la Republique de Rome, il fut toûjours ami de tous, & les ſervit tous, ſans en irriter aucun. On voit encore de ces imitateurs d'Atticus, & l'on peut dire à leur avantage, que s'il étoit permis ou poſſible de ſe rendre heureux en cette vie, ils en auroient trouvé le ſecret, & que leur choix eſt infiniment plus ſage que celui des autres, qui voulant

lant toûjours s'élever par une ambi- CHAP. X.
tion ſans bornes, ſe privent par-là des deux principaux biens de la vie, qui ſont la ſûreté & le repos.

Il eſt aiſé de voir auſſi que comme la charité nous éloigne des plaiſirs des ſens, parcequ'elle tient l'ame dans ſon ordre, & ne lui permet pas de s'attacher qu'à Dieu ſeul, l'honnêteté doit faire le même ; parceque l'aſſerviſſement aux plaiſirs du corps a toûjours quelque choſe de bas & de mépriſable, qui avilit & défigure l'idée que nôtre amour propre deſire imprimer de nous dans l'eſprit des autres.

On a même raiſon de ſe défier de ceux qui ſont dominez par leurs plaiſirs, & d'apprehender d'eux toute ſorte de lâchetez & d'injuſtices. Car quelle aſſûrance peut-on avoir que leur paſſion ne l'emportera pas lorſqu'elle ſera contraire à leur devoir envers les hommes, puiſqu'on voit qu'elle l'emporte ſi ſouvent ſur ce qu'ils doivent à Dieu ?

Ainſi l'honnêteté qui veut ſe conſerver ſur-tout la reputation d'une fidelité inviolable, & d'une fermeté inflexible dans ſes devoirs, affecte de

CHAP. X. paroître exemte de cette passion pour les plaisirs, qui donne un si juste sujet de défiance.

Enfin, pour ne pousser pas cette conformité de la charité & de l'amour propre à un détail ennuyeux, je me contenterai d'ajoûter à ce que j'en ai dit, qu'il est si vrai que l'amour propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu'il s'insinuë même souvent dans celles où il semble qu'il puisse avoir le moins de part, & qui sont destinées pour le mortifier & pour le détruire.

Il sçait quelquefois faire jeûner les Religieux, ou les soulager au-moins d'une partie de la peine de leur jeûne. Les haires, les cilices & les disciplines sont quelquefois à son usage, & il n'y a presque point d'humiliation qu'il ne soit capable de pratiquer. Et quoiqu'il trouve moins son compte dans la solitude, dans le silence & dans les austeritez secretes, qu'en quoi que ce soit, il y a pourtant de certains conduits cachez, & de certaines voyes soûterraines par où il pourroit peut-être trouver quelque entrée. Enfin, il est même capable de

nous faire ſouffrir la mort avec joye. Et afin qu'il n'y ait pas de voye certaine de le diſtinguer de la charité même par le martyre, les Saints nous apprennent aprés ſaint Paul, qu'il y a des Martyrs de vanité auſſi-bien que de charité. C'eſtpourquoi ſaint Auguſtin aprés avoir dit que *la vanité imite de ſi prés les œuvres de la charité, qu'il n'y a preſque point de difference entre leurs effets que la charité nourrit les pauvres, & que la vanité les nourrit auſſi; que la charité jeune, & que la vanité ſçait auſſi jeûner; que ces œuvres-là nous frapent bien les yeux, mais que nous ne ſçaurions diſtinguer celles qui viennent du bon ou du mauvais principe*: il ajoûte enfin, *que la charité meurt & nous méne au martyre, & que la vanité meurt auſſi & ſouffre le martyre.* VIDETE *qualia opera faciat ſuperbia, quàm ſimilia faciat & propè paria charitati. Paſcit eſurientem charitas, paſcit & ſuperbia; charitas ut Deus laudetur, ſuperbia ut ipſa laudetur. Jejunat charitas, jejunat & ſuperbia. Opera videmus, in operibus non diſcernimus. Moritur charitas, moritur ſuperbia.* *Auguſt. in epiſt. 1. Joan. tr. 8.*

CHAP. X.

CHAP. X.

Mais il y a pourtant cette difference entre les actions de vertu qui ſont dures, penibles & humiliantes, & celles qui n'ont rien que d'éclatant ſans être penibles, que lorſque l'amour propre porte les gens à l'humilité, à la patience & à la ſouffrance, c'eſt par une eſpece de bizarrerie & de déreglement. Car il eſt bien clair, par exemple, que le moyen d'arriver aux fins naturelles qu'il ſe propoſe, n'eſt pas de s'enfermer dans une ſolitude pour ne converſer avec perſonne, ou pour n'y entendre parler que de ſes péchez, & de ſes défauts. Et ainſi il n'eſt gueres probable qu'il y en ait qui embraſſent ces genres de vie ſi contraires aux inclinations de la nature, & qui y perſeverent par d'autres motifs que ceux du ſalut. Mais il n'en eſt pas de même de la plûpart des actions de vertu qu'on peut faire dans le monde. L'amour propre ne fait qu'aller mieux à ſon but en les pratiquant. Il ne les ſçauroit omettre ſans s'écarter de ſa fin; & il faut qu'il ſoit emporté par quelque paſſion déraiſonnable contre ſes veritables interêts, pour prendre d'autres routes que celles-là

Chapitre. XI.

L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les défauts exterieurs du monde & former une ſocieté très-reglée. Qu'il ſeroit utile d'avoir cela dans l'eſprit en inſtruiſant les Grands.

ON peut conclure de tout ce que l'on a dit, que pour reformer entierement le monde, c'eſt-à-dire, pour en bannir tous les vices & tous les deſordres groſſiers, & pour rendre les hommes heureux dés cette vie même, il ne faudroit au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour propre éclairé, qui ſçût diſcerner ſes vrais interêts, & y tendre par les voyes que la droite raiſon lui découvriroit. Quelque corrompuë que cette ſocieté fût au-dedans & aux yeux de Dieu, il n'y auroit rien au-dehors de mieux reglé, de plus civil, de plus juſte, de plus pacifique, de plus honnête, de plus genereux: & ce qui ſeroit de plus admirable, c'eſt que n'é- Chap. XI.

CHAP. XI.

tant animée & remuée que par l'amour propre, l'amour propre n'y paroîtroît point ; & qu'étant entierement vuide de charité, on ne verroit partout que la forme & les caracteres de la charité.

Peut-être qu'il ne feroit pas inutile que ceux qui ſont chargez de l'éducation des Grands, euſſent cela gravé dans l'eſprit ; afin que s'ils ne pouvoient leur inſpirer les ſentimens de charité qu'ils voudroient bien ; ils tâchaſſent au-moins de former leur amour propre, & de leur apprendre combien la plûpart des voyes qu'ils prennent pour le contenter ſont fauſſes, mal entenduës, & contraires à leurs veritables interêts ; & combien il leur ſeroit facile d'en prendre d'autres qui les conduiroient ſans peine à l'honneur & à la gloire, & leur attireroient l'affection, l'eſtime & l'admiration de tout le monde. S'ils ne réüſſiſſoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-mêmes, ils réüſſiroient au-moins à les rendre utiles aux autres ; & ils les mettroient dans un chemin qui ſeroit toûjours moins éloigné de la voye du Ciel, que celui qu'il pren-

nent ; puiſqu'ils n'auroient preſque qu'à changer de fin & d'intention pour ſe rendre auſſi agreables à Dieu par une vertu vraiment chrétienne, qu'ils le ſeroient aux hommes par l'éclat de cette honnêteté humaine à laquelle on les formeroit. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Qu'il eſt trés-difficile de diſcerner en nous-mêmes ſi nous agiſſons par charité ou par amour propre. Trois raiſons de cette difficulté.

MAIS ce ſeroit peu de choſe que ces deux principes ſi differens, dont l'un porte des fruits de vie, & l'autre des fruits de mort, fuſſent confondus dans les actions exterieures, s'il étoit au-moins facile à chacun de diſcerner celui qui le fait agir, & qu'il pût ainſi juger par-là de ſes actions & de ſon état. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt que ſouvent ce mélange & cette confuſion commence dans le cœur même ; en ſorte que nous ne ſçaurions diſtinguer ſi c'eſt par cha- CHAP. XII.

CHAP. XII.

rité ou par amour propre que nous agiſſons ; ſi c'eſt Dieu ou nous-mêmes que nous cherchons ; ſi c'eſt pour le Ciel ou pour l'enfer que nous travaillons. Cette obſcurité vient de diverſes cauſes, & j'en remarquerai ici trois principales.

La premiere eſt que ces vûës des jugemens des hommes & des mouvemens de leur cœur à nôtre égard, qui ſont la regle, le ſource & l'objet de l'honnêteté humaine, ne ſont pas toûjours accompagnées de reflexions formelles & expreſſes, & que les mouvemens qu'elles produiſent nous ſont encore ſouvent plus imperceptibles. Ce ne ſont quelquefois à l'égard de l'eſprit, que de certains regards & de certaines penſées paſſageres, par leſquelles il ſe porte comme à la dérobée vers ces jugemens qu'on fait de noûs ; & à l'égard du cœur, que de certaines pentes cachées qui le tournent doucement de ce côté-là : en ſorte que l'on ne fait point de reflexion expreſſe ni ſur cette pente, ni ſur la penſée qui la produit, quoique ce ſoit ce qui donne le branle à nos actions exterieures, & qui en eſt le principe.

La seconde est, qu'il arrive souvent que lors même qu'on n'est remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes, ou par le desir de leur plaire, on n'ait absolument aucune connoissance ni aucune pensée distincte de l'une ni de l'autre ; & cela, parcequ'on agit souvent sans connoissance distincte, & par une simple habitude qui n'est conduite que par une pensée confuse. A force de regarder certaines actions, comme capables de nous attirer l'infamie publique & l'aversion des honnêtes-gens, il s'en forme dans l'esprit une idée confuse, qui nous les représente comme haïssables, sans que l'esprit démêle pourquoi ; & cette idée suffit pour exciter dans le cœur un mouvement d'aversion & d'éloignement. Or ces idées confuses & ces mouvemens qui les suivent, approchent si fort des vrayes vûës de charité, qui font haïr les mauvaises actions, à cause de l'injustice qu'elles renferment, qu'il n'y a presque que Dieu qui en puisse faire le discernement. CHAP. XII.

Enfin la troisiéme est, que lors même que l'on a la charité dans le

CHAP. XII. cœur, & qu'elle nous porte aux objets qui lui ſont propres ; neanmoins comme la cupidité marche ſouvent ſur les mêmes voyes, & ſe porte vers les mêmes objets : quoique par des motifs differens, il ſe fait un mélange dans l'eſprit & dans le cœur de ces deux ſortes de vûë & de mouvemens, ſans que l'on ſçache avec certitude quel eſt celui qui l'emporte, & qui eſt le vrai principe de nos actions. On cherche Dieu & le monde tout-enſemble. Le cœur eſt bien-aiſe de plaire à l'un & à l'autre, & il ignore ſi c'eſt Dieu, qu'il rapporte à Dieu : ce diſcernement ne ſe pouvant faire que par la penetration d'un certain fond qui eſt dans le cœur, & qui n'eſt connu avec évidence que de Dieu ſeul.

CHAPITRE XIII.

Que l'ignorance où nous ſommes, ſi nous agiſſons par la charité ou par amour propre, nous eſt utile par pluſieurs raiſons.

VOILA quelle eſt la condition ordinaire des hommes en cette vie lors même qu'ils ſont à Dieu. L'amour propre agit plus groſſierement dans les uns que dans les autres, mais il vit & agit en tous juſqu'à quelque degré; & il eſt rare qu'ils ſe puiſſent aſſûrer d'aucune action en particulier, qu'elle ſoit entierement exemte de toute recherche propre. Mais quoique cet état ſoit pour eux un grand ſujet de gemiſſement & de crainte, ils y peuvent neanmoins trouver de grands ſujets de conſolation, s'ils entrent dans les raiſons pour leſquelles Dieu permet qu'ils y demeurent, & ne les éleve pas à un plus haut degré de vertu. CHAP. XIII.

Il eſt viſible premierement que le deſſein que Dieu a de cacher le royaume du Ciel, qu'il eſt venu éta-

CHAP. XIII.

blir ſur la terre, demande que les gens-de bien ſoient confondus à l'exterieur avec les méchans, & qu'ils n'en ſoient pas diſtinguez par des marques claires & ſenſibles. Car ſi les fidelles qu'il anime par ſon eſprit, & dans leſquels il reſide comme dans ſon temple, étoient un certain genre d'hommes ſéparé des autres, & comme une nation à part que le monde pût diſcerner par des actions qui ne ſe rencontraſſent jamais dans les autres, ils ſeroient tous des miracles publics, continuels & ſubſiſtans, qui détruiroient l'état de la foi, par lequel Dieu veut ſauver les hommes. Les méchans qui ſe verroient dans l'impuiſſance de les imiter, ſçauroient par-là clairement que la nature ne ſçauroit atteindre à l'état des gens-de bien. Il faut donc qu'il y ait des actions purement humaines qui reſſemblent ſi fort aux auctions ſurnaturelles & divines, que la diſtinction n'en ſoit pas ſenſible. Et comme les gens de bien ne commettent point de crimes, & qu'ainſi ils ne peuvent être confondus par-là avec les méchans, il faut que les méchans puiſſent

imiter leurs actions vertueuſes, & en faire qui y ſoient tellement ſemblables à l'exterieur, qu'on ne les en puiſſe diſcerner. CHAP. XIII.

Mais ce n'eſt pas ſeulement un effet de la juſtice de Dieu de ſouſtraire à la vûë de méchans les treſors des graces qu'il met dans les juſtes ; c'en eſt auſſi un de ſa miſericorde envers les juſtes mêmes. Il leur eſt utile de ne ſe connoître pas, & de ne voir pas en eux leur propre juſtice. Cette vûë ſeroit capable de les en faire déchoir. L'homme eſt ſi foible dans ſa force même, qu'il n'en ſçauroit ſoûtenir le poids. Et par un étrange renverſement qui a ſa ſource dans la corruption de ſon cœur, quoique ſon bien conſiſte à poſſeder les vertus, & ſon mal à être plein de défauts, il lui eſt pourtant plus dangereux de connoître ſes vertus que ſes défauts. La connoiſſance de ſon humilité le rend orgueilleux, & la connoiſſance de ſon orgueil le rend humble. Il eſt fort quand il ſe connoît foible, & il eſt foible quand il ſe croit fort. Ainſi cette obſcurité qui l'empêche de diſcerner clairement s'il agit par

CHAP. XIII.

charité ou par amour propre, bien-loin de lui nuire, lui eſt ſalutaire. Elle ne lui ôte pas les vertus, mais elle l'empêche de les perdre, en le tenant toûjours dans l'humilité & dans la crainte, & en faiſant qu'il ſe défie de toutes ſes œuvres, & qu'il s'appuie uniquement ſur la miſericorde de Dieu.

C'eſt la grande utilité de cette reſſemblance exterieure des actions de l'amour propre avec celles de la charité. Mais on ne peut encore remarquer quelques autres qui ne ſont pas peu conſiderables.

Il arrive ſouvent que la charité eſt foible dans certaines ames, & dans cet état de foibleſſe elle ſeroit facilement éteinte par les tentations violentes, ſi Dieu ne permettoit que ces tentations fuſſent affoiblies & comme contrepeſées par de certains motifs humains qui en arrêtent l'effort, & qui donnent moyen à l'ame de ſuivre l'inſtinct de la grace. La crainte des jugemens des hommes eſt un de ces motifs, & il n'y en a gueres qui faſſent plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Elle ne ſuffit pas

ſeule à la verité pour ſurmonter les tentations d'une maniere chrétienne, puiſque cette crainte ne naît que de vanité ; mais elle ſuſpend leur effort, & s'il ſe trouve que l'ame ait quelque étincelle de vraie charité, elle la met en état de la ſuivre ; & c'eſt pourquoi l'on voit que les ſaints legiſlateurs des Ordres Religieux n'ont pas negligé ces moyens humains, & qu'ils ont attaché à certaines fautes des penitences qui donnoient de la confuſion devant les hommes ; afin que la crainte de cette confuſion humaine rendît les Religieux plus exacts à les éviter. Ce n'eſt pas qu'ils prétendiſſent les faire agir par ce ſeul motif ; mais leur intention a été qu'ils s'en ſerviſſent pour ſe mortifier contre la negligence, & que cette crainte humaine ſervît d'armes & d'inſtrument à la charité, afin de mieux reſiſter à la pente de la nature. CHAP. XIII.

Il n'eſt donc pas inutile aux hommes, dans l'état de foibleſſe où ils ſont d'être éloignez des vices, non-ſeulement par la charité, mais auſſi par cette ſorte d'amour propre qu'on appelle honnêteté ; afin que dans les

CHAP. XIII.

langueurs de la charité cette honnêteté puiſſe ſoûtenir l'eſprit, & l'empêcher de tomber dans des excés dangereux. Et c'eſt ce qui fait qu'on voit ſouvent d'étranges renverſemens dans ceux qui étant peu ſenſibles aux jugemens des hommes, & ſe ſouciant peu de leur plaire ou de leur déplaire, ſont quelquefois touchez de quelques mouvemens paſſagers de pieté. Car lorſque ces mouvemens viennent à leur manquer, n'ayant plus alors de frein qui les arrête, ils ſont capables de ſe laiſſer emporter à toutes ſortes de bizarreries & de caprices. Ainſi quand il s'agit de ſe fier aux gens, il eſt bon de conſiderer ſi outre la conſcience qui les éloigne du mal, ils ont encore une certaine honnêteté qui leur faſſe apprehender de faire des choſes qui ſoient condamnées par les perſonnes ſages & ſenſées; n'y ayant gueres d'eſprit plus dangereux que ceux qui ſont capables de ſoûtenir une conduite déraiſonnable & bizarre contre le jugement public, & de ſe mettre ſans raiſon au-deſſus des jugemens de tous ceux qui les connoiſſent:

N'eſt-ce pas encore un avantage CHAP. conſiderable aux gens-de-bien, de ſe XIII. pouvoir cacher aux hommes par le moyen de cette obſcurité qui empêche qu'on ne diſcerne la vraye pieté de l'amour propre, & qui fait que des actions de charité peuvent paſſer dans l'eſprit du monde pour des effets d'une ſimple honnêteté? Car combien leur ſeroit-il dangereux & importun, ſi toutes leurs bonnes actions étoient remarquées, & qu'ils en fuſſent récompenſez ſur le champ par les louanges qu'elles leur attireroient? Ce ſeroit le moyen de les obliger à ſe ſéparer entierement du commerce des hommes; au-lieu qu'à la faveur de cette confuſion, ils ont un peu plus de liberté de traiter avec le monde & de ſuivre les mouvemens de leur charité, dans la penſée qu'ils ne ſeront pris que pour de ſimples civilitez. Ainſi l'on peut dire que comme l'honnêteté eſt bien-aiſe de paſſer pour charité, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour emprunter ſa forme & ſes caracteres; la charité au contraire eſt bien-aiſe qu'on la prenne pour honnêteté: & qu'encore qu'elle ne con-

CHAP. XIII. tribuë pas directement à établir cette impreſſion, elle ne fait rien auſſi pour la détruire, tant parcequ'elle ne ſçait pas abſolument s'il n'en eſt point quelque choſe, que parcequ'il lui eſt avantageux qu'on le croye.

Enfin, n'eſt-ce pas un motif aſſez preſſant pour s'exciter à la pratique des vertus, de ſe pouvoir dire à ſoi-même qu'on ſeroit bien malheureux de s'écarter du chemin où la charité & l'interêt propre nous portent également & de ſe rendre en s'en éloignant, également odieux à Dieu & aux hommes? N'eſt-ce pas un ſujet de loüer Dieu, qu'il ait voulu que la plûpart des déreglemens qu'il nous défend, ſoient contraires au bien des hommes dés cette vie même, & ſe doivent éviter par le ſeul motif d'un interêt humain? Enfin, n'eſt-ce pas un moyen de mieux connoître l'étrange corruption de la nature, & la violence de nos paſſions, de voir qu'elles nous font oublier non-ſeulement ce que nous devons à Dieu, mais auſſi ce que nous devons à nous-mêmes, & qu'elles nous rendent malheureux dans ce monde ici &

dans l'autre ? Car s'il y a moins de gloire & de merite à ſervir Dieu quand on y trouve ſon interêt, il y a ſans doute plus de déreglement & de deſordre à ne le pas ſervir, quand on ſe prive en même temps de ce que l'interêt même nous porte à deſirer & à rechercher pour nôtre propre avantage. CHAP. XIII.

TROISIE'ME TRAITE'.

DES DIVERSES MANIERES dont on tente Dieu.

CHAPITRE I.

Fondement de la défenſe qui nous eſt faite de tenter Dieu. En quoi conſiſte ce péché.

CHAP. I. IL y a quantité de devoirs qui ſont connus de tous les Chrétiens juſques à un certain degré, & qui leur ſont fort inconnus au-delà de ce degré; ce qui vient d'ordinaire de ce que n'en penetrant pas les veritables principes, ils ne ſçauroient en comprendre l'étenduë. La défenſe que Dieu nous a faite de le tenter, eſt proprement de ce genre. Peu de perſonnes ignorent que Dieu nous ordonne par-là de ne pas demeurer ſans rien faire, lorſque nous avons entre les mains des moyens humains que nous pouvons employer.

Mais comme on ne ſçait pas pourquoi Dieu nous défend de negliger ces moyens humains, on en demeure là, & on ſonge d'autant moins à s'inſtruire de ce précepte, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere; l'eſprit humain étant infiniment plus porté à s'attacher trop aux moyens humains par un défaut d'eſperance en Dieu, qu'à les negliger par un excés de confiance. C'eſt ce qui a fait croire qu'il ne ſeroit pas inutile d'expliquer un peu au long ce que c'eſt que tenter Dieu, & d'éclaircir les fondemens & les principes de la défenſe que Dieu nous en fait. Voici ceux auſquels on la peut réduire. CHAP. I.

Dieu n'eſt pas ſeulement ſouverainement puiſſant, il eſt auſſi ſouverainement ſage dans ſa conduite. Comme puiſſant il eſt le principe de toutes choſes, ſoit dans le monde corporel & viſible, ſoit dans le monde inviſible & ſpirituel. Comme ſage il opere toutes choſes par certains moyens, & dans un certain ordre.

L'orgueil & le déreglement des hommes tend également à ſe ſouſtrai-

CHAP. I.

re à la puiſſance & à la ſageſſe de Dieu : comme la pieté ſolide tend à s'aſſujettir de plus en plus à l'une & à l'autre. Pour ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, les uns ont nié entierement la providence & l'operation de Dieu, même dans les choſes naturelles, comme les Epicuriens. Les autres l'ont niée dans les choſes ſpirituelles & dans les actions de nôtre ame qui nous conduiſent au bonheur & au malheur éternel, comme les Pelagiens. Et les autres n'oſant pas aller juſqu'à cet excés d'impieté, ne l'ont pas voulu reconnoître dans le diſcernement des bons & des méchans, des élus & des reprouvez, comme les Semipelagiens.

Mais la maniere dont on ſe ſouſtrait à la ſageſſe de Dieu, n'étant pas moins criminelle, eſt beaucoup plus inconnuë. Et c'eſt ce qu'on appelle tenter Dieu, qui eſt un péché que peu de perſonnes comprennent.

Il conſiſte à ſe retirer de l'ordre de Dieu, en prétendant le faire agir à nôtre fantaiſie, & en negligeant la ſuite des moyens auſquels il attache ordinairement les effets de ſa puiſ-

ſance divine. Et pour concevoir de quelle maniere on y tombe en ce qui regarde la vie de l'ame, il ne faut que conſiderer de quelle maniere on y peut tomber en ce qui regarde la vie du corps. CHAP. I.

Il eſt certain que c'eſt Diu qui entretient nôtre être & nôtre vie, & qu'il n'en eſt pas moins proprement la cauſe, que s'il la faiſoit ſubſiſter par un miracle viſible, indépendemment de tous les moyens exterieurs. Nous la ſoûtenons par la nourriture. Mais qui eſt-ce qui produit cette nourriture? *Ce n'étoit*, dit ſaint Auguſtin, *ni ma mere, ni mes nourrices qui rempliſſoient pour moi leurs mamelles du lait qu'elles me donnoient; mais c'étoit vous ſeul, Seigneur: c'étoit vous ſeul qui me donniez par leur entremiſe la nourriture dont j'avois beſoin ſelon l'ordre naturel que vous avez établi, & ſelon les richeſſes de vôtre bonté & de vôtre providence, qui étend ſes ſoins juſques dans les principes les plus cachez, & les cauſes les plus ſecretes de la ſubſiſtance de vos créatures ..... Vous êtes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & je*

CHAP. I. *vous dois toute la converſation de ma vie.*

Soit qu'il nous faſſe vivre de cette maniere commune, ſoit qu'il le faſſe d'une maniere extraordinaire & miraculeuſe, c'eſt toûjours lui qui agit & qui nous ſoûtient. Et ainſi nous ſommes obligez de reconnoître également ſa main & ſon operation toute-puiſſante, ſoit qu'il la cache, ſoit qu'il la découvre. Mais il y a neanmoins cette difference entre ces deux manieres dont il agit ſur les corps & ſur les ames, que la premiere eſt la voye commune par laquelle il conduit ſes creatures; & l'autre eſt une voye extraordinaire, dont il ne ſe ſert que rarement, & qui n'a point de regles certaines. C'eſt dans la premiere que conſiſte l'ordre de la providence qu'il permet aux hommes de connoître, & la ſeconde ne renferme que certains effets que nous ne pouvons jamais prévoir de nous-mêmes; parceque les conſeils ſelon leſquels Dieu les produit en un temps & ne les produit pas en un autre, ſont trop élevez au-deſſus de l'eſprit des hommes.

Sa ſageſſe s'étant donc rabaiſſée à couvrir

couvrir ordinairement ſon operation divine des moyens humains, il eſt juſte que les hommes s'aſſujettiſſent à ces moyens ; & c'eſt un extrême orgueil à eux de les negliger, & de prétendre forcer Dieu d'agir de cette maniere extraordinaire, dont il ne nous a pas rendu capables de penetrer les principes. C'eſt-là ce qu'on appelle proprement tenter Dieu, comme Jeſus-Chriſt nous l'apprend dans l'Evangile ; car le diable le preſſant de ſe jetter du haut du temple en bas, en lui alleguant qu'il eſt écrit : Que *Dieu a commandé à ſes Anges de ſoûtenir le juſte, & de l'empêcher de ſe bleſſer contre les pierres*, Jeſus-Chriſt le repouſſa en lui diſant qu'il eſt auſſi écrit : *Vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu*, ſuppoſant que ce ſeroit tenter Dieu, que de prétendre qu'il dût faire ſoûtenir par ſes Anges un juſte qui ſe ſeroit expoſé temerairement à ce danger, en quittant la voye commune qui conſiſte à l'éviter.

CHAP. I.

CHAPITRE II.

Preuves de cette verité par ſaint Auguſtin ; qu'il n'eſt pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.

CHAP. II. *Auguſt. l. 22. contr. Fauſt. c. 36.*

SAINT Auguſtin établit cette maxime de la morale chrétienne ſur l'exemple de Jeſus-Chriſt & de ſaint Paul. La ſainte doctrine nous enſeigne, dit-il, que quand nous pouvons employer des moyens humains, c'eſt tenter Dieu que de les negliger. Le Sauveur ne manquoit pas de pouvoir pour garantir ſes diſciples par des miracles, & neanmoins il leur ordonne ſi l'on les perſecute dans une ville, de s'enfuïr en une autre ; & il a voulu même leur montrer l'exemple de cette conduite en ſa perſonne. Car quoiqu'il fût maître abſolu de ſa vie, & que perſonne ne la lui pût ôter, s'il ne le vouloit, il n'a pas laiſſé dans ſon enfance d'éviter la mort par la fuite, en faiſant que ſes parens le portaſſent en Egypte. L'Evangile remarque de

même qu'il ne voulut pas aller publi- « CHAP.
quement une fois à la fête de Pâque, « II.
quoiqu'en d'autres rencontres il ait «
parlé aux Juifs ſans ſe cacher, lors «
même qu'ils étoient le plus en colere «
contre lui, & qu'ils écoutoient ce «
qu'il leur diſoit avec le plus de haine; «
parcequ'ils ne pouvoient mettre la «
main ſur lui, ſon temps n'étant pas «
encore venu. Ce n'eſt pas que ce temps «
le contraignît de mourir, mais c'eſt «
qu'il l'avoit choiſi volontairement «
pour permettre aux Juifs de lui ôter «
la vie. Ainſi il a fait paroître la puiſ- «
ſance d'un Dieu, lorſqu'en enſeig- «
nant & en reprenant publiquement «
ſes ennemis, il ne permit pas que «
leur rage eût aucun pouvoir ſur lui; «
mais en fuyant & en ſe cachant, il «
a inſtruit l'infirmité de l'homme à «
ne tenter point Dieu, en negligeant «
de faire ce qu'il peut pour ſe garan- «
tir des maux qu'il doit éviter. L'Apô- «
tre ſaint Paul ne deſeſperoit pas du «
ſecours de Dieu, & n'avoit pas per- «
du la foi lorſqu'il ſe fit deſcendre «
dans une corbeille du haut des mu- «
railles de Damas, pour éviter de tom- «
ber entre les mains de ſes enne- «

CHAP. II. „ mis, & ſa fuite ne marquoit pas que „ ſa foi fût éteinte; mais ſeulement „ qu'il ne vouloit pas tenter Dieu, com- „ me il auroit fait en omettant ce mo- „ yen de ſe ſauver.

C'eſt encore par le même principe & par les mêmes exemples, que ce ſaint Docteur refute dans le livre qu'il a fait *du travail des Religieux*, la fantaiſie de certains Moines d'Afrique qui ne vouloient point travailler; parcequ'il eſt dit dans l'Evangile, que Dieu nourrit les oiſeaux, quoiqu'ils ne ſement ni ne moiſſonnent, en établiſſant contr'eux cette belle regle qui défend aux hommes de tenter Dieu; & leur apprend en même temps à n'avoir pas moins de reconnoiſſance pour lui, quand il les nourrit par leur travail, que s'il leur procuroit leur nourriture ſans qu'ils y contribuaſſent rien „ de leur part. S'il nous arrive, dit- „ il, des infirmitez & des occupations „ qui nous empêchent de travailler, „ nous devons eſperer que Dieu nous „ nourrira comme il nourrit les oi- „ ſeaux, & nous revêtira comme il „ revêt les lis, ſans que les oiſeaux ni les lis y contribuent rien. Mais quand

nous ſommes en état de travailler, CHAP.
nous ne devons pas tenter Dieu en II.
negligeant de le faire ; puiſque le pouvoir que nous en avons eſt un don de Dieu ; & qu'ainſi en nous procurant par ce moyen ce qui eſt neceſſaire pour conſerver la vie, c'eſt toûjours de Dieu que nous la tenons ; parceque c'eſt lui qui nous donne le pouvoir de travailler.

Ainſi ce ſeroit tenter Dieu que de refuſer de prendre de la nourriture, ſous prétexte qu'il lui eſt aiſé de nous conſerver la vie ſans le ſecours des alimens. Ce ſeroit tenter Dieu à un Gouverneur de Place, que de ne vouloir point faire de préparatifs pour la défendre des ennemis, ſous prétexte qu'il eſt écrit ; *Si Dieu ne garde la Ville, c'eſt en vain qu'on veille pour la garder.* Car encore qu'il la puiſſe conſerver en effet, en la maniere qu'il conſerva Jeruſalem contre l'armée de Sennacherib ; neanmoins la voye ordinaire dont il conſerve les villes, eſt d'inſpirer la vigilance aux Capitaines, & la valeur aux ſoldats. Et l'on peut dire generalement que tous les pareſſeux tentent Dieu en quelque ſorte,

parcequ'ils negligent les moyens par leſquels on obtient les graces & l'aſſiſtance de Dieu.

CHAPITRE III.

Pourquoi Dieu cache ſes operations ſous l'apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu'il produit ſur les corps; & dans ce qu'il fait ſur les ames.

CHAP. III. IL n'y a que Dieu qui ſçache toutes les raiſons pour leſquelles il cache ſes operations ſous un certain ordre de cauſes qui paroiſſent toutes naturelles. Nous en connoiſſons ſeulement quelques-unes. Il retire par ce moyen les hommes de la pareſſe : il les oblige à la vigilance & au travail, il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux; il leur fait plus eſtimer les choſes qui leur coûtent plus de peine. Mais on peut dire qu'un de ſes principaux deſſeins eſt de ſe cacher lui-même, & de rendre ſa conduite inconnuë à ceux qui ne meritent pas de la connoître.

S'il agiſſoit toûjours d'une manie- CHAP.
re miraculeuſe, on ſeroit comme for- III.
cé de le reconnoître en tout ; & cette évidence ne ſeroit conforme ni à ſa juſtice ni à ſa miſericorde. Il eſt de ſa juſtice de laiſſer les méchans en des tenebres qui les portent à douter de ſa providence & de ſon être ; & il eſt de ſa miſericorde de tenir ſes élus à couvert de la vanité par cette obſcurité ſalutaire.

La vie de la foi qui eſt la vie des juſtes en ce monde, conſiſtant donc à ſervir Dieu ſans le voir d'une maniere ſenſible, il eſt clair que des miracles continuels détruiroient entierement cet état. Ainſi étant neceſſaire d'une part que Dieu agiſſe, & de l'autre que nous ne connoiſſions pas ſenſiblement ſon action, il falloit qu'il ſe cachât ſous de certains moyens qui paruſſent comme naturels, & qui étant toûjours expoſez aux yeux des hommes, n'excitaſſent plus leur admiration; afin qu'il n'y fût découvert que par ceux à qui il ouvroit les yeux de l'ame par une lumiere qu'il donne à qui il lui plaît.

Mais s'il étoit neceſſaire que Dieu

CHAP. III. ſe couvrît de cette ſorte dans l'ordre de la nature, & dans les effets exterieurs qu'il produit ſur les corps, il ne l'étoit pas moins qu'il ſe cachât dans ſes operations interieures ſur les ames; parceque l'évidence de l'operation divine dans ces ſortes d'actions ne tireroit pas moins les ames de l'état de foi, par lequel il veut qu'elles operent leur ſalut en cette vie. Et c'eſt pourquoi il ne donne ordinairement ſes plus grandes graces, que par une ſuite de moyens qui paroiſſent tout humains & tout ordinaires, & qui ſemblent humainement proportionnez à la fin à laquelle on les deſtine.

Il veut que nous deſirions les vertus; que nous travaillions à les acquerir; que nous cherchions les occaſions de les pratiquer; que nous nous ſéparions des choſes qui nous peuvent porter au péché. C'eſt lui qui nous inſpire ce deſir; qui opere en nous ce travail; qui nous fait retrancher ces empêchemens. Il lui ſeroit facile de nous donner les vertus ſans toute cette ſuite de moyens: mais en nous les donnant dans cet ordre, & par ces moyens, il ſe cache à nous &

nous conſerve dans l'humilité. CHAP.

Il pourroit de même nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire ; mais s'il le faiſoit de cette ſorte, ce ſeroit une conduite viſiblement miraculeuſe. Il veut donc que nous prévoiyons nos actions & nos paroles, que nous les conſiderions devant lui, afin de les regler ſelon ſes loix ; & que nous emploiyons tout le ſoin qui nous eſt poſſible pour reconnoître ce qu'il veut de nous en chaque rencontre. Il eſt lui-même l'auteur de ces préparations, de cette recherche, de ce ſoin ; & il s'en ſert comme d'un moyen ordinaire pour nous communiquer la ſageſſe dont nous avons beſoin pour nôtre conduite. III.

Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt dit à ſes diciples, qu'ils ne doivent pas ſe mettre en peine de ce qu'ils diront aux Rois & aux Princes lorſqu'ils les forceront de paroitre devant eux ; parce-qu'il leur ſera donné à l'heure-même ce qu'ils leur doivent répondre. Mais le deſſein de Jeſus-Chriſt dans cet avertiſſement étoit ſeulement d'exclure les prévoyances, & les reflexions

CHAP. III.

de défiance & d'amour propre & il vouloit plûtôt les diſpoſer à ne ſe pas étonner quand on les obligeroit de parler aux Rois ſans y être préparez, que de leur défendre de s'y préparer. De même que quand Jeſus-Chriſt défend à ſes diſciples de ſe mettre en peine du vivre & du vêtement, il ne leur interdit pas, ſelon les Peres, les ſoins & les précautions raiſonnables, & il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l'un & l'autre par des voyes extraordinaires; mais il leur commande ſeulement de bannir de leur cœur les inquietudes & les défiances, qui ſont injurieuſes à ſa providence & à ſa bonté, & qui les empêchent de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choſes.

Il y a ſouvent ainſi des contrarietez apparentes dans les veritez chrétiennes, quand on ne les regarde que d'une vûë ſuperficielle, qui diſparoiſſent & s'évanouiſſent quand on les pénetre juſques dans le fond.

On pourroit croire, par exemple, à ne ſuivre que la premiere lueur qui naît d'une connoiſſance imparfaite de la verité, que la vie chrétienne

étant une vie ſurnaturelle, & qui ſur- CHAP.
paſſe la force de tous les hommes, on III.
ne doit pas plûtôt choiſir un genre de vie qu'un autre, ni ſe mettre en peine d'éviter les occaſions du péché. On peut tout avec Dieu, dira-t-on, & l'on ne peut rien ſans Dieu. Ainſi avec l'aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuſes occaſions, & ſans cette aide je ne puis me ſoûtenir dans la retraite la plus aſſûrée.

Mais ceux qui parlent de cette ſorte ne comprennent pas le ſecret de la conduite de la grace. Il eſt vrai que Dieu eſt capable de nous ſoûtenir dans les plus grands perils; & il le fait quelquefois quand c'eſt lui-même qui nous y engage: mais il ne donne pas ordinairement ſa grace d'une maniere ſi éclatante. Ainſi pour nous faire reſiſter aux tentations, il nous inſpire le ſoin de les éviter. C'en eſt le moyen ordinaire; & quiconque le neglige n'a pas droit de prétendre que Dieu le ſoûtienne d'une autre maniere.

Si l'on étoit ordinairement auſſi recueilli dans l'agitation que dans le repos; ſi l'on ne ſuccomboit pas plus ſouvent aux tentations en vivant dans

CHAP. III. les occaſions du péché qu'en les évitant, ſi l'on ne contractoit pas plus de taches dans le commerce du monde que dans la retraite ; ſi les grands emplois ne portoient pas plus à la vanité que les occupations baſſes & humiliantes, ce ſeroit ſans doute une eſpece de miracle viſible. Dieu en fait de cette ſorte quand il lui plaît pour quelques ames choiſies. Mais comme il ne veut pas que ſa conduite ſur nous paroiſſe ſi viſiblement miraculeuſe, il ne les fait pas ſouvent ; & il nous oblige par-là à nous reduire à la voye ordinaire, & à préferer, autant que nous le pouvons, le repos à l'agitation ; la retraite au commerce du monde ; les emplois humilians aux emplois relevez ; & enfin la fuite des occaſions à la confiance qui porte à s'y expoſer. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit auſſi facile à Dieu de nous ſauver en une maniere qu'en une autre ; mais il nous a appris qu'il nous ſauve ordinairement de cette ſeconde maniere, parcequ'il y eſt plus caché & moins reconnoiſſable ; & par-là il nous oblige à nous y réduire.

Chapitre IV.

Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont établies ſur ce principe, que Dieu cache ſes operations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel.

C'Est ſur cet ordre de la grace & ſur cette ſuite de moyens, ſous leſquels Dieu cache ſes operations ſurnaturelles, que ſont établies toutes les regles, & tous les avis ſpirituels que les Saints inſpirez de Dieu ont donnez à ceux qu'ils ont conduits dans ſes voyes. Chap. IV.

Ces grands Saints n'ignoroient pas que c'eſt de lui qu'il faut attendre toutes les vertus, & qu'il eſt la cauſe de toutes les bonnes actions des Chrétiens. Ils étoient perſuadez qu'il eſt le maître des cœurs, & qu'il opere en eux tout ce qu'il veut par une force invincible & toute puiſſante. Cependant ils nous preſcrivent des regles & des pratiques comme pourroient

CHAP. IV. faire des Philoſophes, qui prétendroient acquerir la vertu par leurs propres forces. Ils veulent que nous tenions toûjours nôtre eſprit occupé de ſaintes penſées; que nous nous appliquions ſans ceſſe à la lecture & à la méditation de la parole de Dieu; que nous vivions dans l'éloignement du monde; que nous réduiſions nôtre corps en ſervitude par le travail & la mortification; que nous évitions tout ce qui nous peut affoiblir, & tout ce qui nous peut être une occaſion de chute; que nous faſſions un effort continuel pour reſiſter à nos paſſions; que nous menions une vie uniforme, reglée, occupée, en paſſant par la ſuite d'actions que l'on nous aura preſcrites, comme étant les plus conformes à nôtre état & à nos devoirs. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſçuſſent parfaitement que Dieu nous peut donner ſes plus grandes graces ſans nous faire paſſer par ces exercices; mais ils ſçavoient en même temps que l'ordre commune de ſa providence eſt de ne nous les accorder qu'enſuite de ces exercices, & par ces exercices mêmes; qu'ainſi il fait premierement aux

ames la grace de les pratiquer, pour leur faire enſuite celle de parvenir aux vertus où il deſire de les élever; étant auſſi-bien l'auteur des actions qu'il leur fait faire pour acquerir les vertus, que des vertus qu'elles acquierent par ces actions. CHAP. IV.

Ils n'ont pas ignoré non-plus qu'il n'y avoit rien de plus facile à Dieu, que de nous faire connoître nos fautes de temps en temps, par l'infuſion d'une lumiere qui nous les remît tout-d'un-coup devant les yeux; qu'il pourroit même nous en corriger en nous donnant les vertus oppoſées, ſans que nous fuſſions obligez de nous affliger continuellement de la vûë de nos miſeres: mais comme ils connoiſſoient les voyes dont Dieu ſe ſert ordinairement pour purifier les ames, ils n'ont pas laiſſé de nous recommander cet examen & cette vigilance ſur nous-mêmes, comme un des principaux devoirs de la pieté, qui ne doit finir qu'avec nôtre vie. *Mes freres*, dit ſaint Auguſtin, *en attendant la venuë de ce jour heureux, où nous ſerons joints aux Anges du Ciel pour loüer Dieu dans toute l'éternité:* *Hom.* 13.

CHAP. IV.

en attendant que nous ſoyons parvenus à cette joye ineffable que nous eſperons, appliquons-nous autant que nous le pourrons, à la pratique des bonnes œuvres, examinons tous les jours nôtre conſcience, & regardons avec ſoin s'il n'y a rien de rompu & de déchiré dans la robe ſpirituelle de notre ame; ſi nous n'y avons point fait quelques taches par nôtre intemperance; ſi nous ne l'avons point brûlée par la colere, ni diviſée par l'envie; ſi nous n'en avons point terni l'éclat par l'avarice. Hâtons-nous de guerir les bleſſures de nos ames, pendant qu'il eſt encore en nôtre pouvoir de le faire avec l'aide de la grace.

Le grand ſaint Gregoire, que Dieu a donné particulierement à ſon Egliſe pour l'inſtruire des regles de la vie ſpirituelle, ne recommande rien tant auſſi dans ſes Morales, que cette vigilance ſur ſoi-même, & cet examen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions Il *faut*, dit-il, *purifier les actions mêmes de vertu par une diſcuſſion exacte, depeur de prendre pour bon ce qui eſt mauvais, & pour un bien parfait ce qui eſt imparfait & defec-*

Greg. Moral. liv. 1. c. 17. & 18.

tueux. C'eſt ce qui nous eſt marqué par l'holacauſte que Job offroit pour chacun de ſes enfans. Car c'eſt offrir à Dieu un holocauſte pour chacun de ſes enfans que de lui offrir des prieres pour chaque action de vertu, depeur que la ſageſſe ne s'éleve ; que l'intelligence ne s'égare ; que la prudence ne s'embarraſſe & ne ſe confonde ; que la force ne dégenere en préſomption. Et parceque l'holocauſte eſt un ſacrifice qui ſe conſume tout entier, il eſt neceſſaire que nôtre ame ſoit embrazée par le feu de la componction, & qu'elle conſume dans ce feu tout ce qu'il y a d'impur dans ſes penſées. Mais nul n'eſt capable de le faire, s'il n'a ſoin d'examiner tous ſes mouvemens interieurs avant qu'ils paſſent juſques aux actions. Il faut, dit encore ce Saint, *broyer les parfums, c'eſt-à-dire, conſiderer en détail tout ce qui ſe paſſe dans nôtre ame, & le réduire comme en pouſſiere par cet examen. Il faut ôter la peau de la victime, & la couper en morceaux, c'eſt-à-dire, qu'il faut ôter à nos actions cette ſurface exterieure qui nous les fait paroître vertueuſes, pour les regarder juſques dans le fond.*

Id. c. 19.

CHAP. IV.

Cette inſtruction eſt ſi ſouvent repetée dans les ouvrages de ſaint Gregoire que l'on peut dire que c'eſt un des principaux fondemens de ſa conduite ſpirituelle. Et bien-loin qu'il exemte les juſtes plus avancez de cette pratique, il met au-contraire leur avancement dans l'accroiſſement de cette vigilance & de cette attention ſur eux-mêmes.

Enfin, ſaint Bernard a fait quatre livres exprés pour porter les ames à cet exercice, d'examiner devant Dieu leurs actions & leur conduite; & il en fait tellement le principal devoir de la vie chrétienne, que pour repréſenter en un mot l'idée qu'il avoit de la veritable pieté, il dit que c'eſt s'appliquer à la conſideration. *Quid eſt pietas? Vacare conſiderationi*; & que cette conſideration conſiſte à prévoir ſes actions, à les regler devant Dieu, à corriger ſes défauts, & à penſer à ſes devoirs. Et il eſt remarquable que ce Saint ne donne pas ces inſtructions à un Novice, mais à un grand Pape, qu'il devoit ſuppoſer être dans l'état de perfection, ayant été élevé à cette premiere di-

gnité de l'Egliſe, à cauſe de ſes ver- CHAP.
tus éminentes. IV.

Lorſque les Philoſophes ; qui ſuppoſoient que la vertu n'a point d'autre ſource que la nature, preſcrivoient des regles pour l'acquerir, ils n'en preſcrivoient point d'autres que celles-là. Ils nous recommandent comme ces Saints, cet examen & cette vigilance continuelle ſur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribuez à Pythagore, & dans pluſieurs endroits de Seneque. Eſt-ce donc que ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire & ſaint Bernard ne ſçavoient pas que la vertu eſt un pur effet de la miſericorde de Dieu, & non-pas de nos efforts & de nos reflexions? Ils le ſçavoient ſans doute, puiſqu'ils l'enſeignoient en tant d'endroits de leurs livres. Mais ils ſçavoient auſſi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains moyens & de certains exercices auſquels il les applique par ſa grace ; qu'ainſi le principal ſoin de ceux qui conduiſent les ames, eſt de les mettre dans la pratique de ces moyens, par leſquels on obtient les graces de

CHAP. IV.

Dieu, & que c'eſt le tenter que d'agir autrement, & de vouloir qu'il nous les accorde par une autre voye, que par celle que ſa ſageſſe a choiſie, & qu'il nous a fait connoître par l'exemple de tous les Saints.

Pourquoi croit-on de même que les Peres ayent témoigné tant de défiance du ſalut de ceux qui ne penſent à ſe convertir que lorſqu'ils ſont prêts de mourir? Eſt-ce qu'il n'eſt pas auſſi facile à Dieu de toucher les pécheurs par ſa grace à la derniere heure, qu'en tout autre temps; ou que celui de la mort ſoit exclus de la promeſſe generale que Dieu a faite aux hommes de les recevoir en ſa grace s'ils ſe convertiſſent ſincerement? Ce n'eſt ſans doute rien de tout cela. Dieu eſt toûjours également puiſſant, & le ſein de ſa miſericorde eſt toûjours également ouvert aux pécheurs convertis. Mais c'eſt que les Peres ont cru que ces converſions n'étoient pas ordinairement ſinceres, & qu'elles étoient plûtôt un effet de l'état où ils ſe trouvent, que du changement de leur cœur. Et la raiſon en eſt que dans la voie commune, le cœur ne change

point ainſi tout-d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures; mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoibliſſe peu-à-peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne ſa place par divers progrès. C'eſt ainſi que les paſſions humaines ſe changent; & Dieu qui veut que les cooperations de ſa grace ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement de celles de la nature, ſuit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte, avant que de le toucher par ſon amour; & il le touche ſouvent longtemps par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers ſa derniere fin, & qui le délivre de la ſervitude de l'amour des créatures. Ainſi comme la converſion des pécheurs mourans ne ſçauroit paſſer par ces degrez, il faudroit qu'elle fût miraculeuſe pour être vraie. L'Egliſe ne deſeſpere pas de ce miracle, & c'eſt ce qui la porte à accorder les

CHAP. IV.

Sacremens aux mourans : mais elle craint auſſi beaucoup que ces ſentimens qui paroiſſent dans les pécheurs qui ſont en cet état, ne ſoient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne ſuffiſent pas pour une veritable converſion. Et c'eſt ce qui oblige les pécheurs non-ſeulement à travailler, mais à ſe hâter même de travailler ſerieuſement à leur ſalut ; afin que leur amour ait le temps de croître & de parvenir à un état où l'on puiſſe dire qu'ils ſont convertis. Agir autrement c'eſt tenter Dieu, & le tenter d'une maniere trés-dangereuſe, en voulant qu'il faſſe un miracle dans l'ordre de ſa grace pour nous ſauver. Et ainſi tous ceux qui attendent à ſe convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres péchez, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait ſouvent le comble,

Les richeſſes ſpirituelles ſont toutes gratuites de la part de Dieu ; & neanmoins il eſt écrit : Que la main de ceux qui travaillent fortement amaſſe des richeſſes : *Manus fortium divitias parat.* Et l'Ecriture attribuë

au-contraire la pauvreté ſpirituelle au défaut de ce travail : *Egeſtatem operata eſt manus remiſſa* ; c'eſt-à-dire, que la negligence & la pareſſe cauſent la pauvreté & la miſeres des ames ; tant Dieu a de ſoin de cacher les œuvres de ſa grace ſous la reſſemblance de celles de la nature. CHAP. IV.

Cela paroît encore plus clairement dans la priere, c'eſt ſans doute celle de toutes les actions chrétiennes où le beſoin de la grace paroît davantage. C'eſtpourquoi l'eſprit de Dieu eſt appellé par un titre particulier, l'eſprit de prieres : *Spiritus precum.* Et il eſt dit de lui, Qu'il prie pour nous avec des gemiſſemens ineffables. Il ſembleroit donc que cet exercice ſi divin n'auroit point beſoin de préparation ni de regles,& qu'il n'y auroit qu'à attendre l'inſpiration de la grace. Et neanmoins le Sage nous avertit expreſſément qu'il faut préparer ſon ame avant la priere, depeur d'être comme un homme qui tente Dieu : *Ante orationem præpara animam tuam ; & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum.* Et il fait voir ainſi que tous ceux qui prient ſans préparation tombent dans le péché de ten-

CHAP. IV.

ter Dieu, & qu'une des principales cauſes de la tiedeur de nos prieres, eſt le peu de ſoin que nous avons de nous y préparer par les moyens que l'Ecriture nous preſcrit; qui conſiſtent à retirer nôtre cœur & nôtre eſprit de la diſſipation & des vains amuſemens; afin de le trouver quand il le faut préſenter à Dieu dans la priere, parcequ'il eſt impoſſible que le cœur ne coure aprés ſon treſor, & qu'il ne s'occupe de l'objet dont il ſe trouve rempli.

C'eſt ainſi que la verité allie ce qui paroît contraire à ceux qui ne la connoiſſent qu'imparfaitement. Tout dépend de Dieu; donc il ne faut point travailler, diſoient certains Heretiques. Il faut travailler; donc la vertu ne dépend point de la grace, diſent les Pelagiens. Mais la doctrine catholique conſiſte à unir ces veritez & à rejetter ces fauſſes concluſions. Il faut travailler, dit-elle; & neanmoins tout dépend de Dieu. Le travail eſt un effet de la grace, & le moyen ordinaire d'obtenir la grace. Croire que le travail & les vertus ne ſont pas des dons de Dieu, c'eſt une préſomption Pelagienne. Mépriſer les moyens

moyens dont Dieu ſe ſert ordinaire- CHAP.
ment pour communiquer ſa grace aux IV.
hommes, c'eſt tenter Dieu en voulant renverſer l'ordre de la ſageſſe divine. Ainſi la pieté veritable conſiſte à pratiquer ces moyens, & à reconnoître que c'eſt Dieu qui nous les fait pratiquer.

CHAPITRE V.

Comment cette doctrine s'accorde avec la neceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultez qu'on peut former ſur ce point.

IE ſçais bien que l'eſprit humain qui CHAP.
s'éblouit par l'éclat des veritez di- V.
vines, & qui s'embarraſſe dans ſes vains raiſonnemens, peut trouver encore de la difficulté dans cette alliance du travail & de la grace; & qu'en ſuppoſant avec ſaint Auguſtin & ſaint Thomas, que quelque pouvoir que l'on ait de faire les actions de pieté par d'autres graces, on ne les fait neanmoins jamais effectivement ſi Dieu n'y détermine la volonté par une grace efficace, il ſe porte aiſément à conclure que nous n'avons donc qu'à

CHAP. V.

demeurer en repos, juſqu'à ce que nous ſentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer; que lorſque nous les ſentirons nous ne manquerons pas de travailler, puiſque la grace nous y appliquera par une vertu toute-puiſſante, & que ne les ayant pas, il eſt certain que nous ne les pratiquerons jamais d'une maniere qui nous ſoit utile.

C'eſt une objection qui naît facilement dans l'eſprit de ceux qui ſuivent leurs raiſonnemens dans ces matieres qui regardent la conduite de Dieu ſur les ames. Et les Peres qui ne l'ont pas ignorée, y ont répondu en diverſes manieres trés-ſolides, en faiſant voir de quelle ſorte on peut dire veritablement qu'il eſt toûjours au pouvoir des hommes de ſatisfaire aux devoirs de la pieté chrétienne, & que c'eſt leur faute de ne les accomplir pas.

Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu d'y répondre d'une maniere Theologique, il ſuffit de faire voir qu'elle n'a rien de ſolide, même ſelon la raiſon humaine; & que le beſoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus chrétiennes peut bien

ſervir à humilier les hommes, & à les tenir dans un état de crainte & de tremblement ; mais qu'il ne les peut jamais juſtement porter, ni à la pareſſe, ni au trouble, ni au deſeſpoir; parceqe nous avons toûjous par la nature même un moyen qui ſuffit pour nous tenir l'eſprit en repos, & pour en bannir le trouble & l'inquietude. La raiſon eſt, qu'encore que pour travailler ſelon Dieu à combattre nos défauts d'une maniere chrétienne, pour prier, & pour prariquer les bonnes œuvres par l'eſprit dune veritable charité, on ait beſoin d'une grace ſurnaturelle & efficace; il eſt certain neanmoins que chacune de ces actions en particulier ſe peut faire quelquefois ſans grace par mouvement d'amour propre, de reſpect humain & de crainte purement ſervile. Or encore qu'il y ait une difference infinie entre l'amour propre & l'amour de Dieu ; neanmoins les mouvemens & les actions qui naiſſent de ces deux principes ſi differens ſont quelquefois ſi ſemblables ; & nous avons ſi peu de lumiere pour penetrer le fond de nôtre cœur, que nous ne diſtin- CHAP. V.

CHAP. V.

guons point avec certitude par quel principe nous agiſſons, & ſi c'eſt par cupidité ou par charité. Nous pouvons bien dire avec ſaint Paul, que nous ne nous ſentons coupables de rien; mais nous devons ajoûter avec lui, que nous ne ſommes pas pour cela juſtifiez, & que nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, parceque nous ne nous connoiſſons pas parfaitement.

Nous avons donc toûjours en nous un principe pour accomplir ce qu'il y a d'exterieur & de ſenſible dans ces exercices de la vie chrétienne. Et comme nous ne ſçaurions ſçavoir avec certitude, quand même nous avons la grace efficace, ſi ce n'eſt point par un principe humain que nous agiſſons, nous ne ſçavons pas auſſi toûjours, lorſque nous agiſſons par un principe d'interêt humain, que la grace ne ſoit pas le principe de nôtre action. Nous pouvons prendre la charité pour l'amour propre, & l'amour propre pour la charité; & dans cette obſcurité la raiſon nous oblige à prendre le parti de faire toûjours ce qui eſt commandé, en laiſſant à Dieu le diſcernement du principe qui nous fait agir.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de nôtre devoir de nous purifier, autant qu'il nous eſt poſſible, de tout amour propre & de tout interêt; mais ce deſir ne nous aſſûre pas que nous en ſoyons exemts. Car on peut deſirer par amour propre d'être délivré de l'amour propre, comme l'on peut ſouhaiter l'humilité par l'orgueil. Il ſe fait un cercle infini de retours ſur retours, de reflexions ſur reflexions dans ces actions de l'ame; & il y a toûjours en nous un certain fond, & une certaine racine qui nous demeure inconnuë durant toute nôtre vie. CHAP. V.

C'eſt l'état où Dieu veut que les hommes vivent dans ce monde. Nous ſommes condamnez à ces tenebres par ſa juſtice; & ſa miſericorde nous les rend avantageuſes, quand elle fait que nous nous en ſervons pour être plus humbles. Et ainſi il eſt viſible que ces tenebres étant inévitables d'une part, & de l'autre étant utiles, ce que nous avons à faire eſt de demeurer en repos, & d'adorer en paix la bonté de Dieu qui les ordonne pour nôtre bien, & de faire cependant de la maniere la plus pure & la plus deſ-

CHAP. V. intereſſée qu'il nous eſt poſſible, ce qui nous eſt preſcrit par ſes loix, en attendant le jugement qu'il portera de nous en l'autre vie, en nous faiſant connoître le fond de nôtre cœur que nous ne connoîtrons jamais clairement en celle-ci. Et cela ſuffit pour nous procurer une paix humaine, qui ne ſe diſtingue pas ſenſiblement de la paix de Dieu, & qui vaut toûjours mieux que l'inquietude qui accable l'ame, & qui la reduit à la pareſſe & au deſeſpoir.

Cette raiſon nous doit faire préferer la pratique de tous les exercices de la vie chrétienne, à une vie molle, negligente & pareſſeuſe; car il eſt certain que ceux qui ne les pratiquent pas, ne ſont pas dans la voye de Dieu, & qu'il y en aura très-peu de ſauvez de ceux qui paſſent leur vie dans le deſordre, puiſqu'ils ne le peuvent être, à moins que Dieu ne les convertiſſe par une miſericorde extraordinaire, qui eſt très-rare dans l'ordre même de la grace.

Au-contraire ceux qui pratiquent ces ſaints exercices, ſont tous en quelque ſorte dans la voye de la paix, ils

ſont dans la compagnie de ceux qui vont au Ciel, & ils ont même cette conſolation, qu'il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long temps qui n'arrivent au ſalut. La perſeverance dans la vie réglée étant la plus certaine marque de la charité; parceque la cupidité eſt inconſtante d'elle-même, & ne demeure pas d'ordinaire long-temps dans la pourſuite d'un même deſſein. CHAP. V.

Ainſi la connoiſſance du beſoin de la grace efficace pour agir chrétiennement, n'embarraſſe jamais en effet ceux qui écoutent & ſuivent la raiſon. Car ils voyent toûjours leur chemin. Ils ſçavent qu'il faut prier Dieu ſans ceſſe, qu'il faut mortifier ſans ceſſe leurs paſſions; qu'il faut veiller continuellement ſur eux-mêmes; qu'il faut combattre juſqu'à la mort; qu'il ne ſe faut jamais laſſer de pratiquer les bonnes œuvres, & de ſe regler en toutes choſes. Ils ſçavent que l'incertitude où ils ſont, ſi c'eſt la grace ou l'amour propre qui les fait agir, ne les doit pas empêcher d'agir. Faites, faites ces choſes, dit ſaint Augnſtin, par la crainte de la peine, ſi vous ne le *Auguſt. ſerm. 13. de verb. Apoſt.*

CHAP. V. pouvez pas encore par l'amour de la juſtice, c'eſt-à-dire par la charité. Ils les doivent donc toûjours pratiquer. C'eſt ce qui eſt certain & indubitable; & en les pratiquant ils ne doivent pas juger qu'ils n'agiſſent que par cupidité & par interêt, puiſque leur cœur leur eſt inconnu, & qu'ils ne doivent pas juger temerairement d'eux-mêmes non-plus que des autres.

En un mot il faut prier, travailler & demeurer en repos juſqu'à la mort en s'abandonnant à Dieu, & en lui diſant avec le Prophete : *In manibus tuis ſortes meæ*, mon ſort eſt entre vos mains, pour cette vie & pour l'autre; pour le temps & pour l'éternité. En marchánt de cette ſorte dans la voye de Dieu avec une fidelité perſeverante, ſi nous n'avons jamais une certitude entiere que le Saint-Eſprit habite en nous, & que c'eſt lui qui nous fait agir, nous ne laiſſerons pas neanmoins d'en avoir une juſte confiance; & cette confiance s'augmentant de plus en plus à meſure que nous avancerons dans la vertu, ne nous laiſſera qu'autant de crainte qu'il eſt ne-

ceſſaire d'en avoir pour reſiſter à la tentation de la préſomption & de l'orgueil.

CHAPITRE VI.

Diverſes autres manieres de tenter Dieu.

CHA VI. IL y a encore beaucoup d'autres manieres de tenter Dieu, outre celles que nous avons rapportées. Car comme ce péché conſiſte à ſe ſouſtraire à la ſageſſe de Dieu, & à le vouloir obliger d'agir contre les regles ordinaiees de ſa providence, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans celui de la grace, on peut tenter Dieu en autant de façons que l'on peut ſe diſpenſer de ces regles, dans l'eſperance que Dieu agira envers nous d'une maniere extraordinaire.

C'eſt tenter Dieu, par exemple, de s'engager dans les charges de l'Egliſe ſans vocation legitime, en ſe flatant de l'eſperance que Dieu rectifiera nôtre entrée, & ne laiſſera pas de nous accorder les graces neceſſaires pour

CHAP. VI. nous acquiter du miniſtre auquel nous nous ſerons engagez temerairement. Car la voye ordinaire d'obtenir les graces neceſſaires pour ces emplois ; eſt d'y entrer par la porte d'une ſainte vocation ; & ſi Dieu repare ce défaut dans quelques-uns, en les faiſant comme rentrer de nouveau dans le miniſtere qu'ils ont uſurpé, c'eſt une grace extraordinaire que perſonne ne ſçauroit ſe promettre ſans temerité & ſans tenter Dieu.

Il en eſt de même de tous les autres engagemens dans les divers états de la vie. On tente Dieu quand on y entre ſans avoir une aſſûrance raiſonnanle qu'on a les diſpoſitions neceſſaires pour s'acquitter des devoirs qui y ſont attachez. Un homme qui entre dans les magiſtratures tente Dieu, s'il ne ſent en lui une force capable de reſiſter à l'injuſtice, ſelon ce que dit l'Ecriture : *Noli quærere fieri judex, niſi valeas perrumpere iniquitates.* Ceux qui s'engagent dans le mariage tentent Dieu, s'ils ne ſont diſpoſez à ſatisfaire aux obligations de cet état, & s'ils n'ont aſſez de force pour ſouffrir tout ce qu'il y faut ſouffrir, &

pour se soûtenir contre les tentations qui naissent, ou de cet état en general, ou du choix particulier qu'ils font de la personne avec laquelle ils s'unissent. Ceux qui embrassent la vie Religieuse tentent Dieu, s'ils n'ont les qualitez necessaires pour perseverer dans cette sainte vocation, & pour en souffrir les peines & les travaux. Et c'est-pourquoi ceux qui en excluent les personnes qui n'ont pas ces qualitez, bien loin de leur faire tort, leur font au-contraire la plus grande charité qu'on leur puisse faire; puisqu'ils les empêchent de contracter un engagement dont les suites ne leur pourroient être heureuses. Enfin quelque entrepriſe que l'on forme; quelque dessein de vie que l'on prenne; quelque état que l'on embrasse, il faut toûjours, selon l'Evangile, avoir supputé les frais; c'est-à-dire, avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force & de bonne volonté, pour juger par-là si nous ne serons point temeraires en nous y engageant. CHAP. VI.

Si l'on fait reflexion sur la conduite des hommes dans le choix de l'emploi & de l'état auquel ils passent leur

CHAP. VI.

vie, on trouvera non-ſeulement qu'il n'y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c'eſt la ſource la plus ordinaire des déreglemens qui regnent dans tous les états, & dans toutes les conditions. Car il eſt viſible qu'on ne les choiſit point par la vûë du rapport & de la proportion qu'elles ont avec les diſpoſitions que Dieu a miſes en nous, mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établies dans le monde, ſelon leſquelles on croit que parcequ'on eſt de telle ou de telle naiſſance, & que l'on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embraſſer que certains genres de vie, & que tous les autres ne ſont pas pour nous. Ainſi il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour eux que celui de l'épée, ou de la profeſſion Eccleſiaſtique; d'autres ſont perſuadez qu'ils ne ſçauroient demeurer dans le monde ſans être Megiſtrats. Il faut que cette fille ſoit Religieuſe, parcequ'elle ne peut pas être mariée ſelon ſa condition. On ſe réduit ainſi à l'étroit par ces loix chimeriques: & comme Dieu ne les ſuit

pas dans la distribution de ses graces & de ses talens, il arrive de-là qu'on s'interdit par fantaisie tous les emplois que Dieu nous permet, & que l'on ne se porte qu'à ceux qu'il nous interdit. On s'y engage donc temerairement, & l'on y demeure de même. On tente Dieu continuellement par l'exercice de ces emplois mal choisis; & au-lieu d'attirer sa grace & son secours, on attire sans cesse les effets de sa colere & de son abandonnement. L'on peut juger quelles peuvent être les suites de cette conduite. CHAP. VI.

Il faut remarquer encore sur ce sujet, que quoique les hommes dans cette vie soient toûjours dans un besoin continuel de la grace, ils ne sont pas neanmoins dans un égal degré de foiblesse ni de force; & que la differente mesure avec laquelle Dieu leur distribuë ses graces, fait que selon le langage de l'Ecriture & des Peres, on peut dire qu'il y a des œuvres & des emplois qui sont proportionnez à la grace de certaines ames, & qui ne le sont pas à celles des autres. Il y en a qui se perdroient en voulant imiter certaines actions des Saints, parcequ'ils

CHAP. VI. n'ont pas la force de les ſoûtenir comme ces Saints. Il faut donc que chacun connoiſſe la meſure qu'il a reçûë de Dieu ; & s'il n'en ſçauroit juger par lui-même, qu'il en juge au-moins par la lumiere des perſonnes éclairées. Autrement en s'avançant au-delà des dons de Dieu, on le tente, & on ſe met en danger de faire de grandes fautes par ces avances temeraires.

On commet la même faute en voulant diſcerner par ſa propre lumiere ce que l'on devroit diſcerner par celle d'autrui. Car Dieu ayant voulu pour lier les hommes entr'eux par les devoirs reciproques de la charité, les rendre dépendans les uns des autres, auſſi-bien à l'égard de la vie ſpirituelle que de la vie temporelle ; & leur communiquant pour cela plus ordinairement les lumieres dont ils ont beſoin pour les conduire, par l'entremiſe des Paſteurs & des perſonnes ſpirituelles qu'ils conſultent que par lui-même, il s'enſuit de-là que c'eſt auſſi tenter Dieu en quelque ſorte de refuſer de ſe ſoumettre à cet ordre, en ne prenant conſeil de perſonne, & en ne ſuivant dans la conduite de ſa vie que ſes pro-

pres penſées & ſes propres raiſonne- CHAP.
mens ; parceque c'eſt vouloir obliger VI.
Dieu à nous communiquer ſes lumieres d'une maniere extraordinaire.

On peut dire auſſi que tout péché mortel, que l'on commet dans l'eſperance de s'en relever par la penitence, eſt une maniere de tenter Dieu. Car la voye ordinaire du ſalut, ſoit pour ceux qui n'ont point encore perdu l'innocence du Baptême, ſoit pour ceux qui l'ont reparé par la penitence, eſt de conſerver la grace qu'ils ont reçûë, & de travailler à l'augmenter tous les jours par l'exercice des vertus chrétiennes. Prétendre donc que Dieu nous fera rentrer dans la voye du ſalut, quoi que nous en ſortions par des crimes, c'eſt ſe ſouſtraire à ſa conduite ordinaire, & le vouloir obliger à faire dans l'ordre de la grace des miracles en nôtre faveur.

Enfin, les juſtes mêmes, & les perſonnes reglées ne laiſſent pas de tenter Dieu en bien des manieres, & ſouvent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Car l'Evangile nous apprenant que le moyen d'obtenir les graces qui nous ſont neceſſaires, ſoit pour nous acquitter de

nos devoirs, ſoit pour entrer ſaintement dans les moindres engagemens, & pour former les plus petits deſſeins, c'eſt de le conſulter ſur tout & de le prier continuellement ; toutes les fois qu'ils negligent de pratiquer ces moyens, & qu'ils s'engagent dans de petites entrepriſes, dans des viſites, dans des converſations, dans des œuvres de pieté, ſans s'adreſſer à Dieu, ſans jetter un regard vers lui, ſans le conſulter, ſans le prier, on peut dire en quelque ſorte qu'ils le tentent. Et comme toutes les fautes que l'on commet dans la vie, viennent de ce qu'on manque à la pratique des moyens de les éviter, il eſt clair que l'on ne péche que parceque l'on tente Dieu ; & qu'ainſi ce péché que l'on croit ſi rare & auquel on ſonge ſi peu, eſt la cauſe de toutes les chutes des juſtes, & de la perte de tous ceux qui periſſent,

QUATRIE'ME TRAITE'.

DE LA COMEDIE.

CHAPITRE I.

Interêts que les hommes ont eu à juſtifier la comedie. Moyen dont ils ſe ſont ſervis pour cela.

IL n'y a gueres eu que ce ſiecle ici où l'on ait entrepris de juſtifier la comedie, & de la faire paſſer pour un divertiſſement qui ſe pouvoit allier avec la devotion. Les autres étoient plus ſimples dans le bien & dans le mal. Ceux qui y faiſoient profeſſion de pieté, témoignoient par leurs actions & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces ſpectacles profanes. Ceux qui étoient poſſedez de la paſſion du theatre, reconnoiſſoient au-moins qu'ils ne ſuivoient pas en cela les regles de la Religion chrétienne. Mais il s'eſt trouvé des gens dans ce- CHAP. I.

CHAP. I. lui-ci, qui ont prétendu pouvoir allier ſur ce point la pieté & l'eſprit du monde. On ne ſe contente pas de ſuivre le vice, on veut encore qu'il ſoit honoré, & qu'il ne ſoit pas flêtri par le nom honteux de vice, qui trouble toûjours un peu le plaiſir que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On a donc tâché de faire en ſorte que la conſcience s'accommodât avec la paſſion, & ne la vînt point inquieter par ſes importuns remords. Et c'eſt à quoi on a beaucoup travaillé ſur le ſujet de la comedie. Car comme il n'y a gueres de divertiſſement plus agreable aux gens-du-monde que celui-là, il leur étoit fort important de s'en aſſurer une jouiſſance douce & tranquille; afin que rien ne manquât à leur ſatisfaction. Le moyen qu'employent pour cela ceux qui ſont les plus ſubtils, eſt de former une certaine idée metaphiſique de comedie, & de purifier cette idée de toute ſorte de péché. La comedie, diſent-ils, eſt une repréſentation d'actions & de paroles comme préſentes. Quel mal y a-t il en cela? Et aprés avoir ainſi juſtifié leur idée generale de comedie, ils croyent avoir

prouvé qu'il n'y a point de péché aux comedies ordinaires. Mais le moyen de ſe défendre de cette illuſion, eſt de conſiderer au contraire la comedie, non dans une ſpeculation chimerique, mais dans la pratique commune & ordinaire dont nous ſommes témoins. Il faut regarder quelle eſt la vie d'un comedien & d'une comedienne ; quelle eſt la matiere & le but de nos comedies ; quels effets elles produiſent d'ordinaire dans les eſprits de ceux qui les repréſentent, ou qui les voyent repréſenter ; quelles impreſſions elles leur laiſſent : & examiner enſuite ſi tout cela a quelque raport avec la vie, les ſentimens & les devoirs d'un veritable Chrétien. C'eſt ce qu'on a deſſein de faire dans cet écrit. Mais comme la plûpart des raiſons dont on ſe ſervira contre la comedie s'étendent naturellement à la lecture des romans, on les y comprendra ſouvent ; & l'on prie ceux qui les liront de les y comprendre quand on ne le fera pas expreſſément.

CHAP. I.

CHAPITRE II.

Premiere raiſon contre la Comedie, tirée de ce que le mêtier de comedien étant illicite & mauvais, on l'autoriſe en y aſſiſtant.

CHAP. II. IL eſt impoſſible de conſiderer le mêtier de comedien, & le comparer avec les devoirs du Chriſtianiſme ſans reconnoître qu'il n'y a rien de plus indigne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jeſus-Chriſt, que cet emploi. Je ne parle pas ſeulement des déreglemens groſſiers tel qu'eſt la maniere diſſoluë dont les femmes paroiſſent ſur le theatre, parceque les défenſeurs de la comedie en ſéparent toûjours ces ſortes de deſordres par l'imagination, quoiqu'on ne les en ſépare jamais effectivement. Je ne parle que de ce qui en eſt entierement inſéparable. C'eſt un mêtier où des hommes & des femmes repréſentent des paſſions de haine, de colere, d'ambition de vengeance, & principalement d'amour. Il faut qu'ils les

exprimẽt le plus naturellement, & le plus vivement qu'il leur eſt poſſible; & ils ne le ſçauroient faire s'ils ne les excitent en quelque ſorte en eux-mêmes, & ſi leur ame ne ſe les imprime, pour les exprimer exterieurement par les geſtes & par les paroles. Il faut donc que ceux qui repréſentent une paſſion d'amour en ſoient en quelque ſorte touchez pendant qu'ils la repréſentent. Or il ne faut pas s'imaginer que l'on puiſſe effacer de ſon eſprit cette impreſſion qu'on y a excitée volontairement, & qu'elle ne laiſſe pas en nous une grande diſpoſition à cette même paſſion qu'on a bien voulu reſſentir. Ainſi la comedie par ſa nature même eſt une école & un exercice de vice, puiſqu'elle l'oblige neceſſairement à exciter en ſoi-même des paſſions vicieuſes. Que ſi l'on conſidere que toute la vie des comediens eſt occupée dans cet exercice : qu'ils la paſſent toute entiere à apprendre en particulier, ou à repeter entr'eux, ou à repréſenter devant des ſpectateurs l'image de quelque vice; qu'ils n'ont preſque autre choſe dans l'eſprit que ces folies, on verra faci-

CHAP. II. lement qu'il eſt impoſſible d'allier ce métier avec la pureté de nôtre Religion. Et ainſi il faut avouer que c'eſt un emploi profane & indigne d'un Chrétien ; que ceux qui l'exercent ſont obligez de le quiter, comme tous les ecneiles l'ordonnent : & par conſequent qu'il n'eſt point permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une profeſſion contraire au Chriſtianiſme, ni de l'autoriſer par leur préſence.

CHAPITRE. III.

Deuxiéme raiſon tirée du danger de la paſſion de l'amour qui regne dans toutes les comedies.

CHAP. III. COMME la paſſion de l'amour eſt la plus forte impreſſion que le péché ait faite ſur nos ames, ce qui paroît aſſez par les deſordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter, de la nourrir, & de détruire ce qui la tient en bride & qui en arrête le cours.

Or ce qui y ſert le plus eſt une certaine horreur que la coûtume & la bonne éducation en impriment ; & rien ne diminuë davantage cette horreur que la comedie & les romans, parceque cette paſſion y paroît avec horreur & d'une maniere qui au lieu de la rendre horrible, eſt capable au contraire de la faire aimer. Elle y paroît ſans honte & ſans infamie. On y fait gloire d'en être touché. Ainſi l'eſprit s'y apprivoiſe peu-à-peu. On apprend à la ſouffrir & à en parler ; & l'ame s'y laiſſe enſuite doucement aller en ſuivant la pente de la nature. CHAP. III.

Il eſt inutile de dire pour juſtifier les comedies & les romans, qu'on n'y repréſente que des paſſions legitimes & qui ont pour fin le mariage ; car encore que le mariage faſſe un bon uſage de la concupiſcence, elle eſt neanmoins en ſoi toûjours mauvaiſe & déreglée ; & il n'eſt pas permis de l'exciter, ni dans ſoi-même, ni dans les autres. On doit toûjours la regarder comme le honteux effet du péché, comme une ſource de poiſon capable de nous infecter à tous momens ſi Dieu n'en arrêtoit les mauvais effets

CHAP. III.

Ainſi de quelque honnêteté apparente dont les comedies & les romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même ils ne ſoient contraires aux bonnes mœurs; puiſqu'ils impriment une idée agréable d'une paſſion vicieuſe, & qu'ils en font même une qualité heroïque; n'y en ayant point qui paroiſſe avec plus d'éclat que celle-là dans ces heros de theatre & de roman.

Le mariage regle la concupiſcence; mais il ne la rend pas reglée. Elle retient toûjours quelque choſe du déreglement qui lui eſt propre; & ce n'eſt que par force qu'elle ſe contient dans les bornes que la raiſon lui preſcrit. Or en excitant cette paſſion par les comedies, on n'imprime pas en même-temps l'amour de ce qui la regle. Les ſpectateurs ne reçoivent que l'impreſſion de la paſſion, & peu ou point de la regle de la paſſion. L'auteur l'arrête où il veut dans ſes perſonnages par un trait de plume; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. La répréſentation d'un amour legitime & celle d'un amour qui ne l'eſt pas, font preſque le même effet,

& n'excitent qu'un même mouvement qui agit enſuite diverſement ſelon les differentes diſpoſitions qu'il rencontre : & ſouvent même la repréſentation d'une paſſion couverte de ce voile d'honneur eſt plus dangereuſe ; parceque l'eſprit la regarde avec moins de précaution, qu'elle y eſt reçûë avec moins d'horreur, & que le cœur s'y laiſſe aller avec moins de reſiſtance. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Tentations que la comedie cauſe en cē genre là, plus dangereuſes que les autres par pluſieurs raiſons. Qu'elles font ſouvent beaucoup de tort ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'il ſuffi même pour être obligé de fuir la comedie, qu'elle ſoit dangereuſe à d'autres.

CE qui rend ce danger plus grand, eſt que la comedie éloigne tous les remedes qui peuvent empêcher la mauvaiſe impreſſion qu'elle fait. Le cœur y eſt amolli par le plaiſir. L'eſprit y eſt tout occupé des objets exterieurs, & entierement enivré CHAP. IV.

CHAP. IV. des folies que l'on y voit repréſenter, & par conſequent hors de l'état de la vigilance chrétienne, neceſſaire pour reſiſter aux tentations, & comme un roſeau capable d'être emporté par toutes ſortes de vents. Je ne ſçais s'il y en a qui puiſſent dire qu'ils ayent jamais ſongé à s'y préparer par la priere: & quand il y en auroit, ce ne pourroient être que des prieres toutes humaines où l'eſprit de Dieu n'auroit point de part. Car le Saint-Eſprit porteroit bien plûtôt à éviter ces divertiſſemens dangereux, qu'à demander la grace d'être préſervé de la corruption qui s'y rencontre. Si donc les perſonnes qui vivent dans la retraite & dans l'éloignement du monde ne laiſſent pas de trouver de grandes difficultez dans la vie chrétienne au fond même des monaſteres; s'ils reçoivent des atteintes du cemmerce du monde, lors même que c'eſt la charité & la neceſſité qui les y engagent, & qu'ils ſe tiennent ſur leurs gardes autant qu'ils peuvent pour y reſiſter; quelles peuvent être les plaies & les chutes de ceux qui menant une vie toute ſenſuelles, s'expo-

ſent à des tentations auſquelles les plus forts ne pourroient s'empêcher de ſuccomber? Ne doit-on pas dire d'eux en les comparant avec les perſonnes ſaintes, ce que Job dit de l'homme en le comparant avec les Anges : *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem : quantò magis qui habitant domos luteas conſumentur velut à tinea?* Si ces Eſprits qui ſervent à Dieu de miniſtres ne ſont pas fermes, & s'il trouve des défauts dans ſes Anges mêmes ; à combien plus forte raiſon des ames renfermées dans des corps, comme dans des maiſons de bouë, ſeront-elles ſujettes à la corruption & au péché? Ou ce que dit Iſaïe : *Super humum populi mei ſpinæ & vepres aſcenderunt ; quantò magis ſuper omnem domum gaudii civitatis exultantis?* Si la terre de mon peuple, dit le Seigneur, eſt couverte de ronces & d'épines ; c'eſt-à-dire, ſi les ames ſpirituelles ſont quelquefois percées par les pointes du péché ; à quels deſordres ne s'emporteront point ceux qui vivent dans les plaiſirs, & qui ont le cœur rempli de toutes les folles joyes du monde ;

CHAP. IV.

CHAP. IV. *Quantò magis super omnem domum gaudii civitatis exultantis ?*

On doit considerer de plus que la comedie est une tentation recherchée de gayeté de cœur, ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à nôtre propre corruption, que celle où l'on tombe sans les prévoir. Il y a de la temerité, de l'orgueil & de l'impieté à se croire capable de resister sans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la comedie; & il y a de la présomption & de la folie à croire que Dieu nous délivrera toûjours par sa grace d'un danger où nous nous exposons volontairement & sans necessité.

Ce qui trompe bien de gens sur ce point, est qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvaises impressions que la comedie fait sur eux. Ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux, mais c'est qu'ils ne connoissent pas que ces tentations ont divers degrez, dont les premiers ne sont pas sensibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption d'esprit & de cœur; & c'est toûjours beaucoup nuire à l'ame que de rui-

ner les remparts qui la mettoient à couvert des tentations. C'eſt beaucoup lui nuire que de l'accoûtumer à regarder ces ſortes d'objets ſans horreur & avec quelque ſorte de complaiſance, & de lui faire croire qu'il y a du plaiſir à aimer & à être aimé. L'averſion qu'elle en avoit lui ſervoit de dehors qui fermoit l'entrée au diable ; & quand ils ſont ruinez par la comedie, il y entre enſuite facilement. Il y a ſouvent long-temps que l'on commence à tomber quand on vient à s'en appercevoir. Les chûtes de l'ame ſont longues ; elles ont des préparations & des progrés, & il arrive ſouvent qu'on ne ſuccombe à des tentations, que parcequ'on s'eſt affoibli dans des occaſions de peu d'importance. CHAP. IV.

Que ceux donc qui ne ſentent point que les romans & les comedies excitent dans leur eſprit aucune de ces paſſions que l'on apprehende d'ordinaire, ne ſe croyent pas pour cela en ſûreté, & qu'ils ne s'imaginent pas que ces lectures & ces ſpectacles ne leur ayent fait aucun mal. La parole de Dieu qui eſt la ſemence de la vie,

CHAP. IV.

& la parole du diable qui eſt la ſemence de la mort, ont cela de commun, qu'elles demeurent ſouvent long-temps cachées dans le cœur ſans produire aucun effet ſenſible. Dieu attache quelquefois le ſalut de certaines perſonnes à des paroles de verité, qu'il a ſemées dans leur ame vingt ans auparavant, & qu'il réveille quand il lui plaît, pour leur faire produire des fruits de vie : & le diable ſe contente auſſi quelquefois de remplir la memoire de ces images, ſans paſſer plus avant, & ſans en former encore aucune tentation ſenſible ; mais enſuite aprés un long-temps il les excite & les réveille, ſans même qu'on ſe ſouvienne comment elles y ſont entrées, afin de leur faire porter des fruits de mort, *ut fructificent morti*, qui eſt l'unique but qu'il ſe propoſe en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes. L'on peut donc dire à ceux qui ſe vantent que la comedie & les romans n'excitent pas en eux la moindre mauvaiſe penſée, qu'ils attendent un peu, que le diable ſçaura bien prendre ſon temps quand il en trouvera l'occaſion favorable. Peut-être que les tenant attachez par

d'autres liens, il neglige maintenant de ſe ſervir de ceux-là qui ſont plus viſibles; mais s'il en a beſoin pour les perdre, il ne manquera pas de les employer. CHAP. IV.

Mais quand il ſeroit vrai que la comedie ne feroit aucun mauvais effet ſur certains eſprits, ils ne pourroient pourtant pas la prendre pour un divertiſſement innocent, ni croire qu'ils ne ſont point coupables en y aſſiſtant. On ne jouë point la comedie pour une ſeule perſonne. C'eſt un ſpectacle que l'on expoſe à toutes ſortes d'eſprits, dont la plûpart ſont foibles & corrompus, & à qui par conſequent il eſt extrémement dangereux. C'eſt leur faute, direz-vous, d'y aſſiſter en cet état. Il eſt vrai, mais c'eſt auſſi la vôtre, puiſque vous contribuez à leur faire regarder la comedie comme une choſe indifferente. Plus vous êtes reglez dans vos autres actions, plus ils ſont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoi, diſent-ils, feronsnous ſcrupule d'aller à la comedie, puiſque des gens qui font profeſſion de pieté y vont bien? vous participez donc à leur péché: & ſi la comedie ne

CHAP IV. vous fait point de plaies par elle-même, vous vous en faites vous-même par celles que les autres reçoivent de vôtre exemple; & ainſi vous êtes le plus coupable de tous Les perſonnes du monde ſur qui on ne prend point exemple, ne ſont preſque coupables que de leurs propres péchez: mais ceux qui paſſent pour vertueux, & qui pratiquent en effet quelques bonnes œuvres, ſont coupables de leurs propres péchez & de ceux des autres; & non-ſeulement ils perdent par-là le merite de leurs bonnes actions, mais ils les empoiſonnent en quelque ſorte, en les faiſant ſervir à engager les autres dans le péché.

CHAPITRE V.

Que quelque ſoin qu'on ait de ſeparer de la comedie les objets deshonnêtes, on ne la peut rendre permiſe, parcequ'elle inſpire le plaiſir d'aimer & d'être aimé, & qu'elle apprend le langage des paſſions.

DIEU ne demande proprement des hommes que leur amour ; mais auſſi il le demande tout entier, & il n'y veut point de partage. Et comme il eſt leur ſouverain bien, il ne veut pas qu'ils cherchent leur repos dans aucune créature, parceque nulle créature n'eſt leur fin. La plenitude de la charité que nous devons à Dieu, dit ſaint Auguſtin, ne permet pas que l'on en laiſſe couler au-dehors aucun ruiſſeau. *Nullum rivum duci extra patitur.* C'eſt-pourquoi quelque honnêteté qu'on ſe puiſſe imaginer dans l'amour d'une créature mortelle, cet amour eſt toûjours vicieux & illegitime, lorſqu'il ne naît pas de l'amour de Dieu ; & il n'en peut naître, lorſque c'eſt un CHAP. V.

CHAP. V. amour de paſſion & d'attache, qui nous fait trouver nôtre joye & nôtre plaiſir dans cette créature. Un Chrétien qui ſçait ce qu'il doit à Dieu, ne doit point ſouffrir dans ſon cœur aucun mouvement, ni aucune attache de cette ſorte ſans le condamner, ſans en gemir, & ſans demander à Dieu d'en être délivré; & il doit avoir une extrême horreur d'être lui-même l'objet de l'attache & de la paſſion de quelqu'antre perſonne, & d'être ainſi en quelque façon ſon idole; puiſque l'amour eſt un culte qui n'eſt dû qu'à Dieu, comme Dieu ne peut être honoré que par l'amour. *Nec colitur niſi amando.* C'eſt ce qui fait voir qu'il y a une infinité de femmes, qui ſe croyant innocentes, parcequ'elles ont en effet quelque horreur des vices groſſiers, ne laiſſent pas d'être trés-criminelles devant Dieu, parcequ'elles ſont bienaiſes de tenir dans le cœur des hommes une place qui n'appartient qu'à Dieu ſeul. Elles prennent plaiſir d'être l'objet de leur paſſion. Elles ſont bienaiſes qu'on s'attache à elles, qu'on les regarde avec des ſentimens non-ſeulement d'eſtime, mais de tendreſſe; &

elles ſouffrent ſans peine qu'on la leur témoigne par ce langage profane, que l'on appelle cajolerie. C'eſt pourquoi quelque ſoin que l'on prenne de ſéparer de la comedie & des romans ces images des déreglemens honteux, l'on n'en ôtera jamais le venin, puiſque l'on y voit toûjours une vive repréſentation de cette attache paſſionnée des hommes envers les femmes, qui ne peut être innocente; & que l'on n'empêchera jamais que les femmes ne s'y rempliſſent du plaiſir qu'il y a d'être aimées & d'être adorées d'un homme; ce qui n'eſt pas moins dangereux ni moins contagieux pour elles, que les imagee des deſordres viſibles & criminels.

CHAP. V.

Mais les comedies & les romans n'excitent pas ſeulement les paſſions, elles enſeignent auſſi le langage des paſſions; c'eſt-à-dire, l'art de s'en exprimer & de les faire paroître d'une maniere agreable & ingenieuſe, ce qui n'eſt pas un petit mal. Il y a bien des gens qui étouffent de mauvais deſſeins, parce qu'ils manquent d'adreſſe pour s'en exprimer: & il arrive auſſi quelquefois que des perſonnes ſans

CHAP. V. être touchées de paſſion, & voulant ſimplement faire paroître leur eſprit, ſe trouvent enſuite inſenſiblement engagées dans des paſſions qu'elles ne faiſoient au commencement que contrefaire.

CHAPITRE. VI.

Que le plaiſir de la comedie eſt mauvais; parcequ'il naît d'une ſecrete approbation du vice.

CHAP. VI. POUR être convaincu que le plaiſir de la comedie eſt un mauvais plaiſir, qui ne vient ordinairement que d'un fond de corruption, qui eſt excité en nous par les choſes que l'on y voit, il ne faut que conſiderer, que lorſque nous avons une extrême horreur pour une action, on ne prend point de plaiſir à la voir repréſenter: & c'eſt ce qui oblige les Poëtes de dérober à la vûë des ſpectateurs tout ce qui leur peut cauſer cette horreur. Quand on ne ſent donc pas la même averſion pour les déreglemens qu'on repréſente dans les co-

medies, & qu'on prend plaiſir à les regarder, c'eſt une marque qu'on ne les hait pas, & qu'il s'excite en nous je ne ſçais quelle inclination pour ces vices, qui naît de la corruption de nôtre cœur. Si nous avions l'idée du vice dans ſa naturelle difformité, nous ne pourrions pas en ſouffrir l'image. C'eſt pourquoi un des plus grands Poëtes de ce temps remarque qu'une de ſes plus belles pieces n'a pas été agréable ſur le theatre, parcequ'elle frapoit l'eſprit des ſpectateurs de l'idée horrible d'une proſtitution à laquelle une ſainte Martyre avoit été condamnée. Mais ce qu'il tire de là pour juſtifier la comedie, qui eſt que le theatre eſt maintenant ſi chaſte, que l'on n'y ſçauroit ſouffrir les objets deshonnêtes, eſt ce qui la condamne manifeſtement. Car on peut apprendre de cet exemple, que l'on approuve en quelque ſorte tout ce que l'on ſouffre & que l'on voit avec plaiſir ſur le theatre, puiſqu'on n'y peut ſouffrir ce que l'on a en horreur. Et par conſequent y ayant encore tant de corruptions & de paſſions vicieuſes dans les comedies les plus inno-

CHAP. VI.

CHAP. VI.

centes ; c'eſt une marque qu'on ne hait pas ces déreglemens, puiſqu'on prend plaiſir à les voir repréſenter.

Ce danger, ou plûtôt ce mal que la comedie cauſe, s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe ; car c'eſt encore un trés-grand abus, & qui trompe beaucoup de monde, que de ne conſiderer point d'autres mauvais effets dans ces repréſentations, que celui de donner des penſées contraires à la pureté, & de croire ainſi qu'elles ne nous nuiſent point, lorſqu'elles ne nous nuiſent point en cette maniere : comme s'il n'y avoit point d'autres vices que celui-là, & que nous n'en fuſſions pas auſſi ſuſceptibles. Cependant ſi l'on conſidere les comedies de ceux qui ont le plus affecté cette honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de repréſenter des objets entierement deshonnêtes, que pour en peindre d'autres auſſi criminels, & qui ne ſont gueres moins contagieux. Toutes leurs pieces ne ſont que de vives repréſentations de paſſions d'orgueil, d'ambition, de jalouſie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'eſt

autre choſe qu'un furieux amour de ſoi-même. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de generoſité, plus ils les rendent dangereux, & capables d'entrer dans les ames les mieux nées; & l'imitation de ces paſſions ne nous plaît, que parceque le fond de nôtre corruption excite en même temps un mouvement tout enſemble, qui nous transforme en quelque ſorte, & nous fait entrer dans la paſſion qui nous eſt repréſentée. CHAP. VI.

Il eſt ſi vrai que la comedie eſt preſque toûjours une repréſentation de paſſion vicieuſe, que la plûpart des vertus chrétiennes ſont incapables de paroître ſur le theatre. Le ſilence, la patience, la moderation, la ſageſſe, la pauvreté, la pénitence, ne ſont pas des vertus dont la repréſentation puiſſe divertir les ſpectateurs, & ſur-tout on n'y entend jamais perler de l'humilité, ni de la ſouffrance des injures. Ce ſeroit un étrange perſonnage de comedie qu'un Religieux modeſte & ſilencieux. Il faut quelque choſe de grand & d'élevé ſelon les hommes, ou du moins quelque choſe

CHAP. VI. de vif & d'animé ; ce qui ne ſe rencontre point dans la gravité & dans la ſageſſe chrétienne. Et c'eſt pourquoi ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes ſur le theatre, ont été contraints de les faire paroître fiers, & de leur mettre dans la bouche des diſcours plus propres à ces heros de l'ancienne Rome, qu'à des Saints & à des Martyrs. Il faut auſſi que la devotion de ces Saints de theatre ſoit toûjours un peu galante. C'eſt-pourquoi la diſpoſition au martyre n'empêche pas la Theodoſe de Monſieur de Corneille de parler en ces termes :

Si mon ame à mes ſens étoit abandonnée,
Et ſe laiſſoit conduire à ſes impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.

Et l'humilité du theatre ſouffre qu'elle réponde de cette ſorte en un autre endroit :

Cette haute puiſſance à ſes vertus renduë
L'égale juſqu'aux Rois dont je ſuis deſcenduë ;

Et ſi Rome & le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encore le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſçais vivre en Princeſſe,
Je fuis l'ambition; mais je hais la foibleſſe.

Non-ſeulement il faut des paſſions dans les comedies, mais il en faut de vives & de violentes; car les affections communes ne ſont pas propres pour donner le plaiſir qu'on y cherche, & il n'y auroit rien de plus froid qu'un mariage chrétien dégagé de paſſion de part & d'autre. Il faut toûjours qu'il y ait du tranſport, que la jalouſie y entre, que la volonté des parens ſe trouve contraire, & qu'on ſe ſerve d'intrigue pour faire reüſſir ſes deſſeins. Ainſi l'on montre le chemin à celles qui ſeront poſſedées de la même paſſion, de ſe ſervir des mêmes adreſſes pour arriver à la même fin.

Enfin, le but même de la comedie engage les Poëtes à ne repréſenter que des paſſions vicieuſes. Car la fin qu'ils

CHAP. VI.

ſe propoſent eſt de plaire aux ſpectateurs ; & ils ne leur ſçauroient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des ſentimens conformes à ceux des perſonnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne repréſente gueres que des méchans, & on ne parle que devant des perſonnes du monde qui ont le cœur & l'eſprit corrompu par des paſſions déreglées & de mauvaiſes maximes.

C'eſt ce qui fait qu'il n'y rien de plus pernicieux que la morale poëtique & romaneſque, parceque ce n'eſt qu'un amas des fauſſes opinions qui naiſſent de la concupiſcence, & qui ne ſont agreables qu'en ce qu'elles flatent les inclinations corrompuës des lecteurs ou des ſpectateurs. Et c'eſt de-là que vient le plaiſir que l'on prend à ces vers, qu'un grand Poëte de ce temps met en la bouche d'un jeune-homme qui avoit tué en duel celui qui avoit outragé ſon pere.

Car enfin n'attend pas de mon affection.
Un lâche repentir d'une bonne action.

Tu ſçais comme un ſoufflet touche un homme-de-cœur. CHAP. VI.

J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur.

Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon pere,

Je le ferois encore, ſi j'avois à le faire,

C'eſt par la même corruption d'eſprit qu'on entend ſans peine ces horribles ſentimens d'une perſonne qui veut ſe battre en duel contre ſon ami, parcequ'on le croyoit auteur d'une choſe dont il le jugeoit lui-même innocent.

C'eſt peu pour negliger un devoir ſi preſſant.

Que mon cœur en ſecret vous declare innocent.

A l'erreur du public c'eſt peu qu'il ſe refuſe.

Vous êtes criminel dés-là qu'on vous accuſe.

Et mon honneur bleſſé ſçait trop ce qu'il ſe doit.

Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.

Telle eſt de mon honneur l'impitoyable loi,

CHAP. VI.

Lorſqu'un ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour ſoi,
Et dans ſes interêts toûjours inexorable,
Veut le ſang le plus cher au défaut du coupable.

On écoute avec plaiſir ces paroles barbares d'un pere qui donne charge à ſon fils de le venger:

Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs ou tuë.

Et cependant en conſiderant ces ſentimens ſelon la raiſon, il n'y a rien de plus déteſtable.

Il ne faut pas s'imaginer que ces méchantes maximes dont les comedies ſont pleines ne nuiſent point, parcequ'on n'y va pas pour former ſes ſentimens, mais pour ſe divertir: car elles ne laiſſent pas de faire leurs impreſſions ſans qu'on s'en apperçoive; & un Gentilhomme ſentira plus viviment un affront, & ſe portera plus

facilement à s'en venger par la voye criminelle qui étoit ordinaire en France, lorſqu'il aura oui reciter ces vers; CHAP. VI.

Mourir ſans tirer ma raiſon;
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire;
Endurer que l'Eſpagne impute à ma memoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon;
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur.

Et la raiſon en eſt que les paſſions ne s'excitent pas ſeulement par les objets, mais auſſi par les fauſſes opinions dont l'eſprit eſt prévenu. L'opinion que la chimere de l'honneur eſt un ſi grand bien, qu'il le faut conſerver aux dépens même de la vie, eſt ce qui a produit ſi long-temps la rage brutale des Gentilshomme de France. Si l'on ne parloit jamais de ceux qui ſe battent en duel, que comme de gens inſenſez & ridicules, comme ils le ſont en effet; ſi l'on ne repréſentoit jamais ce fantôme d'honneur qui eſt leur idole, que comme une chimere & une folie; ſi l'on n'avoit ſoin de ne

CHAP. VI. former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action basse & pleine de lâcheté, les mouvemens que sentiroit une personne offensée seroient infiniment plus lents. Mais ce qui les rend plus vifs, c'est la fausse impression qu'il y a de la lâcheté à souffrir une injure. Or on ne peut nier que les comedies qui sont toutes pleines de ces mauvaises maximes, ne contribuent beaucoup à fortifier cette impression; parceque l'esprit y étant transporté & tout hors de soi, au-lieu de corriger ses sentimens s'y abandonne sans resistances, & met son plaisir à sentir les mouvemens qu'ils inspirent, ce qui les dispose à en produire de semblables dans l'occasion.

CHAPITRE VII.

Que les Poëtes ont pour but de farder les paſſions vicieuſes, afin de les rendre aimables.

CHAP. VII.

CE qui rend encore plus dangereuſe l'image des paſſions que les comedies nous propoſent, c'eſt que les Poëtes pour les rendre agreables, ſont obligez, non-ſeulement de les repréſenter d'une maniere fort vive, mais auſſi de les dépoüiller de ce qu'elles ont de plus horrible, & de les farder tellement par l'adreſſe de leur eſprit, qu'au-lieu d'attirer la haine & l'averſion des ſpectateurs, elles attirent au-contraire leur affection. De ſorte qu'une paſſion qui ne pourroit cauſer que de l'horreur ſi elle étoit repréſentée telle qu'elle eſt, devient aimable par la maniere ingenieuſe dont elle eſt exprimée. C'eſt ce qu'on peut voir dans ces vers où la rage de la ſœur d'Horace eſt repréſentée :

Oui je lui ferai voir par d'infaillibles marques,

CHAP. VII.

Qu'un veritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loi de ces cruels tyrans
Qu'un ſort injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere, & par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.

Enſuite parlant à ſon frere, elle fait cette horrible imprecation contre ſa patrie:

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon Amant,
Rome qui t'a vû naître, & que ton cœur adore,
Rome enfin qae je hais, parcequ'elle t'honore:
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurez,

Sapper

Sapper ſes fondemens encore mal aſſû- CHAP. VII.
rez.
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre-elle à l'Occident s'allie.
Que cent peuples unis du bout de l'univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers.
Qu'elle-méme ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles.
Que le couroux du Ciel allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux.
Puiſſai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain en ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir.

Si l'on dépouille l'image de cette paſſion de tout le fard dont le Poëte l'a déguiſée, & qu'on la conſidere

CHAP. VII.

par la raiſon, on ne ſçauroit s'imaginer rien de plus déteſtable que la furie de cette fille inſenſée, à qui une folle paſſion fait violer toutes les loix de la nature, Cependant cette même diſpoſition d'eſprit ſi criminelle en ſoi, n'a rien d'horrible, lorſqu'elle eſt revêtuë de ces ornemens : & les ſpectateurs ſont plus portez à aimer cette furieuſe, qu'à la haïr. On s'eſt ſervi à deſſein de ces exemples, parcequ'ils ſont moins dangereux à rapporter. Mais il eſt vrai que les Poëtes pratiquent cet artifice, de farder les vices en des ſujets beaucoup plus pernicieux que celuilà. Et ſi l'on conſidere preſque toutes les comedies & tous les romans, on n'y trouvera gueres autre choſe que des paſſions vicieuſes embellies & colorées d'un certain fard qui les rend agreables aux gens-du-monde. Que s'il n'eſt pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaiſir à ce qui a pour but de les rendre aimables ?

CHAPITRE VIII.

Que la neceſſité de ſe divertir ne peut excuſer la comedie.

C'EST un principe de la Religion chrétienne, qu'un Chrétien ayant renoncé au monde, à ſes pompes & à ſes plaiſirs, ne peut rechercher le plaiſir pour le plaiſir, ni le divertiſſement pour le divertiſſement. Il faut afin qu'il en puiſſe uſer ſans péché, qu'ils lui ſoient neceſſaires en quelque maniere, & que l'on puiſſe dire veritablement qu'il s'en ſert avec la moderation de celui qui en uſe, & non avec la paſſion de celui qui les aime : *Utentis modeſtiâ, non amantis affectu.* Or comme la ſeule utilité du divertiſſement eſt de renouveller les forces de l'eſprit & du corps, lorſqu'elles ſont abatuës par le travail, il eſt clair qu'il n'eſt permis de ſe divertir tout-au-plus, que comme il eſt permis de manger.

Il eſt aiſé de conclure de-là que ce n'eſt point une vie chrétienne, mais

CHAP. VIII.

une vie brutale & payenne de paſſer la plus grande partie de ſon temps dans le divertiſſement ; puiſque le divertiſſement n'eſt pas permis pour ſoi-même, mais ſeulement pour rendre l'ame plus capable de travail. Car ſi perſonne ne doute que ce ne fût une vie trés-criminelle que celle d'un homme qui ne feroit que manger, & qui ſeroit à table depuis le matin juſqu'au ſoir, ce que le Prophete condamne par ces paroles : *Væ qui conſurgitis manè ad ebrietatem ſectandam, & potandum uſque ad veſperam* ; il eſt facile de voir que ce n'eſt pas moins abuſer de la vie que Dieu nous a donnée pour le ſervir, que de la paſſer toute dans ce qu'on appelle divertiſſement ; puiſque le mot même nous avertit qu'on ne s'y doit porter que pour ſe divertir, & ſe diſtraire des penſées & des occupations laborieuſes qui cauſent dans l'ame une eſpece de laſſitude qu'on a beſoin de reparer.

Cela ſuffit pour condamner la plûpart de ceux qui vont à la comedie. Car il eſt viſible qu'ils n'y vont pas pour ſe délaſſer l'eſprit des occupa-

tions ſerieuſes, puiſque ces perſonnes, & particulierement les femmes du monde, ne s'occupent preſque jamais ſerieuſement. Leur vie n'eſt qu'une viciſſitude continuelle de divertiſſemens. Elles la paſſent toute dans les viſites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les feſtins, dans les comedies. Que ſi avec cela elles ne laiſſent pas de s'ennuyer, comme elles font ſouvent, c'eſt parcequ'elles ont trop de divertiſſement, & trop peu d'occupations ſerieuſes. Leur ennui eſt un dégoût de ſatieté, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit être gueri par l'abſtinence, & non-pas par le changement des plaiſirs. Elles ſe doivent divertir en s'occupant, puiſque la faineantiſe & l'oiſiveté ſont la principale cauſe de leur ennui. CHAP. VIII.

Il s'enſuit de-là que tous ceux qui n'ont point beſoin de divertiſſement, c'eſt-à-dire, que la plûpart de ceux qui vont à la comedie, ne le peuvent faire ſans péché, quand il n'y auroit point d'autre raiſon de la croire défenduë. Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ont veritablement beſoin de ſe dé-

CHAP. VIII. laſſer l'eſprit, puiſſent y aller ſans péché, parceque la comedie ne peut paſſer pour un divertiſſement, ne pouvant avoir l'effet qu'il eſt permis d'y chercher; car le Chrétien ne peut rechercher qu'un ſimple délaſſement d'eſprit, qui le rende plus capable d'agir chrétiennement, & dans des diſpoſitions chrétiennes. Or tant s'en faut que la comedie y puiſſe ſervir, qu'il n'y a rien qui rende l'ame plus mal diſpoſée, non-ſeulement aux principales occupations chrétiennes, comme la priere, mais aux actions mêmes les plus communes, lorſqu'on les veut faire dans un eſprit de Chrétien, c'eſt-à-dire avec un eſprit recueilli & attentif à Dieu, qu'il faut tâcher, autant que l'on peut, de conſerver dans les actions exterieures. Ainſi comme le beſoin que nous avons de manger ne fait pas qu'il nous ſoit permis de manger des viandes qui ne ſervent qu'à affoiblir le corps: de même le beſoin de ſe divertir ne peut excuſer ceux qui cherchent des divertiſſemens qui ne font que rendre leur eſprit moins propre à agir chrétiennement.

Non-ſeulement les comedies & les

romans rendent l'esprit mal disposé pour toutes les actions de religion & de pieté, mais il en conçoit du dégoût pour toutes les actions serieuses & communes. Comme on n'y représente que des galanteries ou des avantures extraordinaires, & que les discours de ceux qui y parlent sont assez éloignez de ceux dont on use dans la vie commune, on y prend insensiblement une disposition d'esprit toute romanesque; on se remplit la tête de heros & de heroïnes: & les femmes principalement prenant plaisir aux adorations qu'on y rend à celles de leur sexe, dont elles voyent l'image & la pratique dans les compagnies de divertissement, où de jeunes-gens leur debitent ce qu'ils ont appris dans les romans, & les traitent en nymphes & déesses, s'impriment tellement dans la fantaisie cette sorte de vie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent insupportables. Et quand elles reviennent dans leurs maisons avec cet esprit évaporé, elles y trouvent tout desagreable, & sur-tout leurs maris, qui étant occupez de leurs affaires, ne sont pas toûjours en hu- CHAP. VIII.

CHAP. VIII. meur de leur rendre ces complaiſances ridicules, qu'on rend aux femmes dans les comedies & dans les romans.

C'eſt donc en vain qu'on allegueroit la neceſſité de ſe divertir pour juſtifier la comedie. La neceſſité que nous avons de reparer la défaillance de nos corps par la nourriture, ne peut pas ſervir d'excuſe à ceux qui mangeroient volontairement des viandes qui imprimeroient une qualité venimeuſe, qui troubleroient les humeurs, & y cauſeroient une intemperie dangereuſe; parceque cette ſorte de nourriture ſeroit contraire à la fin du manger: qui eſt de conſerver la vie du corps. Le beſoin que l'on a de ſe délaſſer quelquefois, ne peut donc auſſi excuſer ceux qui prennent la comedie pour un divertiſſement, puiſqu'elle imprime, comme nous avons déja dit, de mauvaiſes qualitez dans l'eſprit, qu'elle excite les paſſions, & qu'elle y déregle toute l'ame.

Mais ſi l'on veut examiner les choſes de bonne-foi, on trouvera que le beſoin que les hommes ont de ſe divertir eſt beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il conſiſte plus en ima-

gination on en coûtume, qu'en une necessité réelle. Ceux qui sont occupez aux travaux exterieurs n'ont besoin que d'une simple cessation de leur travail. Ceux qui sont employez dans des affaires penibles à l'esprit, & peu laborieuses pour le corps, ont besoin de se recueillir de la dissipation qui naît naturellement de ces sortes d'emplois, & non-pas de se dissiper encore davantage par des divertissemens qui attachent fortement l'esprit. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin pour cela de passer trois heures dans une comedie à se remplir l'esprit de folies. Les hommes de ce temps-ci n'ont pas l'esprit autrement fait que ceux du temps de saint Loüis, qui s'en passoient bien, puisqu'il chassa les comediens de son Royaume. Ceux qui sentent en eux ce besoin, le doivent considerer non comme une foiblesse naturelle, mais comme un vice d'accoûtumance, qu'il faut guerir en s'occupant serieusement. Un homme qui a bien travaillé est satisfait quand il cesse de travailler, & il se divertit à tout ce qui le desoccupe. La comedie n'est necessaire qu'à ceux qui se diver-

CHAP. VIII.

CHAP. VIII. tissent toûjours, & qui tâchent de remedier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaisirs. Et comme cette necessité ne vient que de leur mauvaise disposition, qu'ils sont obligez de corriger, on peut dire qu'elle n'est necessaire à personne, & qu'elle est dangereuse à tout le monde.

CHAPITRE IX.

Opposition de la comedie à toutes les dispositions chrétiennes, comme à l'esprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement.

CHAP. IX. MAIS il n'y a rien qui fasse mieux voir le danger de la comedie, & combien elle est défenduë aux Chrétiens, que l'opposition qu'elle a avec les principales dispositions dans lesquelles ils doivent être, ou ausquelles ils doivent tendre, quoiqu'ils en soient encore éloignez par la foiblesse de leur vertu. La premiere est la priere continuelle dont l'Apôtre fait un commandement exprés par ces paroles :

Sine intermissione orate. PRIEZ *sans discontinuation* ; & Jesus-Christ par celle-ci : *Vigilate & orate, ne intretis in tentationem :* VEILLEZ *& priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation.* Car les tentations étant en quelque sorte continuelles, la priere qui en est le remede le doit être aussi. CHAP. IX.

Il est vrai que cette continuité de la priere ne peut consister dans une attention perpetuelle de l'esprit à Dieu, & qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple desir que Dieu connoît dans le cœur ; mais il est certain que ce desir s'éteint facilement, si l'on a soin de le nourrir par des prieres actuelles, & par la méditation des choses divines.

C'estpourquoi les Chrétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la priere, sont obligez aumoins de se renouveller de temps en temps devant Dieu ; & comme c'est par des prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toûjours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec un grand soin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'être présentées devant la majesté di-

CHAP. IX. vine : ce qui les oblige non-ſeulement d'éviter les diſtractions qui leur ſurviennent dans la priere, mais beaucoup plus les ſources de diſtractions, qui rempliſſant l'ame de vaines penſées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu.

Ce devoir enferme par une ſuite neceſſaire celui de fuir les comedies & les romans, parcequ'il n'y a rien au monde qui faſſe plus ſortir l'ame hors de ſoi, qui la rende plus incapable de s'appliquer aux choſes de Dieu, & qui la rempliſſe davantage de vains fantômes. Ce ſont d'étranges prieres que celles que l'on fait en ſortant de ces ſpectacles, ou de ces lectures, ayant la tête pleine de toutes les folies que l'on y a vûës. L'on ne ſe peut pas procurer à ſoi-même l'eſprit de priere, ni cette ſainte ardeur qui s'excite quand il plaît à Dieu par la méditation : *Et in meditatione mea exardeſcet ignis.* Mais le moins que l'on puiſſe faire, c'eſt de n'y mettre pas d'obſtacle en faiſant volontairement ce qui eſt directement oppoſé à cet eſprit. Autrement on ſe rend coupable dans les diſtractions mêmes qu'on appelle volontaires. Car

Dieu pardonne aiſément celles qui naiſſent de la fragilité de la nature ; mais il n'en fait pas de même quand elle ſont volontaires dans leur ſource, comme celles-là. C'eſtpourquoi il y a ſujet de craindre que toutes les prieres de ceux qui y vont, étant pleines de ces ſortes de diſtractions, ne ſoient plus capables d'irriter Dieu que de l'appaiſer, & qu'elles ne ſoient du nombre de celles dont le Prophete dit : *Et oratio ejus fiat in peccatum* ; QUE *ſon oraiſon lui ſoit imputée à péché.* Que ſi leurs prieres qui doivent attirer l'eſprit de Dieu ſur tout le corps de leurs œuvres ſont elles-mêmes ſouillées, que doit-on juger de tout le reſte des actions ? *Si lumen quod in te eſt tenebræ ſunt, ipſæ tenebræ quantæ erunt ?*

CHAP. IX.

Une des principales parties de la pieté, & un des principaux moyens de la conſerver, eſt d'aimer la parole de Dieu, & d'y trouver ſa conſolation. C'eſt par le ſentiment de la douceur que le Prophete avoit éprouvée dans cette nourriture ſpirituelle, qu'il dit à Dieu : *Inventi ſunt ſermones tui, & comedi eos, & factum eſt verbum*

CHAP. IX. *tuum in gaudium & in lætitiam cordis mei*; J'AI *trouvé vos paroles, & je m'en ſuis nourri, & elles ont rempli mon cœur de joye & d'allegreſſe.* C'eſt cette conſolation divine, qui entretient nôtre eſperance, ſelon ſaint Paul, & qui nous ſoûtient dans les traverſes de cette vie. Or l'experience peut faire connoître à tout le monde, que rien n'éteint davantage la joye ſpirituelle que la lecture de la parole de Dieu pourroit donner, que les joyes ſeculieres & ſenſuelles, & principalement celles de la comedie. Ces deux joyes ſont entierement incompatibles. Ceux qui trouvent leur plaiſir dans ces divertiſſemens profanes, ne le peuvent trouver dans la verité; & ceux à qui la verité plaît, n'ont que du dégoût pour ces ſortes de plaiſirs. C'eſtpourquoi ce même Prophete à qui Dieu avoit donné ce goût ſpirituel pour ſa parole, témoigne incontinent aprés, qu'il ne pouvoit ſouffrir les aſſemblées de jeux & de divertiſſemens; & qu'il mettoit toute ſa gloire & toute ſa joye à conſiderer les merveilles des ouvrages de Dieu: *Non ſedi cum concilio ludentium*

tium, & gloriatus ſum à facie manus tuæ. Et le ſaint Roi David qui avoit auſſi goûté la douceur de la loi divine, témoigne le même mépris qu'elle lui faiſoit concevoir de tous les diſcours des gens-du-monde: *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.* C'eſt le ſentiment que le Saint-Eſprit inſpire à tous ceux à qui il donne de l'amour pour ſa ſainte parole. Tous ces divertiſſemens qui ſont ſi agréables à ceux qui aiment le monde, leur ſont nne viande fade, dont ils ne ſçauroient manger; parce-qu'ils n'y voyent que du vuide, du neant, de la vanité & de la folie, & qu'ils n'y trouvent point le ſel de la verité & de la ſageſſe; ce qui leur fait dire avec Job, qu'ils n'en ſçauroient goûter: *An poterit comedi inſulſum quod non eſt ſale conditum?* QUI *pourroit manger de cette viande qui n'a point de ſel?*

Mais ſi l'ame au-contraire s'abandonne à ces faux plaiſirs, elle perd incontinent le goût des ſpirituels, & n'en trouve plus dans la parole, de Dieu. Ce ſont ces raiſins verds dont le Prophete dit, qu'ils agacent & en-

CHAP. IX. gourdiſſent les dents de ceux qui en mangent : *Omnis homo qui comedit uvam acerbam, obſtupeſcent dentes ejus.* C'eſt-à-dire, ſelon l'explication de ſaint Gregoire, que lorſqu'on ſe repaît des vaines joyes du monde, les ſens ſpirituels deviennent engourdis, & incapables de goûter & d'entendre les choſes de Dieu. *Qui præſentis mundi delectatione paſcitur ; interni ejus ſenſus ligantur, ut jam ſpiritualia mandere & intelligere non valeant.* Or entre les joyes du monde qui éteignent l'amour de la parole de Dieu, on peut dire que la comedie & les romans tiennent le premier rang, parceque l'eſprit de Dieu, comme dit ſaint Bernard, étant un eſprit de verité, ne peut avoir de part avec la vanité du monde. *Sed nec erit ei unquam pars cum mundi vanitate, cùm veritatis ſit ſpiritus.*

Cependant ſi Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la ſouſtraction de ſes lumieres, & ſimplement de la peſanteur du corps ; il nous impute ſans doute celles auſquelles nous avons contribué par nôtre negligence, & par nos vains di-

vertiſſemens. Il veut que nous n'eſtimions rien tant que le don precieux qu'il nous a fait de ſon amour, & que nous ayons ſoin de l'entretenir en lui donnant de la nourriture. C'eſt le commandement qu'il a fait à tous les Chrétiens en la perſonne des Prêtres de l'ancienne loi, auſquels il ordonne d'entretenir toûjours le feu ſur l'autel, & d'avoir ſoin d'y mettre tous les jours du bois le matin. *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet Sacerdos ſubjiciens manè ligna per ſingulos dies.* Cet autel eſt le cœur de l'homme: & chaque Chrétien eſt le Prêtre qui doit avoir ſoin de nourrir ſur l'autel de ſon cœur le feu de la charité, en y mettant tous les jours du bois, c'eſt-à-dire, en l'entretenant par la méditation des choſes de Dieu, & par les exercices de pieté. Or bien-loin que ceux qui vont à la comedie s'acquittent de ce devoir, s'ils ont encore quelque ſentiment de pieté, ils ne peuvent deſavouer qu'elle n'éteigne & n'amortiſſe entierement la devotion. Et ainſi ils ne doivent point douter que Dieu ne les juge trés-coupables, d'avoir fait ſi peu d'état de

CHAP. IX.

CHAP. IX.

ſon amour, qu'au lieu de le nourrir & de tâcher de l'augmenter, ils n'ayent point craint de l'éteindre ou de l'affoiblir, & qu'il ne leur impute ainſi comme un grand péché le refroidiſſement, ou la perte de leur charité. Car ſi la diſſipation des biens du monde, & de l'or terreſtre par le jeu & par le luxe, n'eſt pas un petit péché; que doit-on juger de la diſſipation des biens de la grace, & de cet or enflammé dont parle l'Ecriture, que nous devrions acheter par la perte de tous les biens & de tous les plaiſirs de la vie?

Les Peres blâment comme une temerité dangereuſe la conduite de ceux qui n'étant pas encore bien affermis dans l'amour de Dieu, s'employent avec trop d'ardeur dans les bonnes œuvres exterieures ſous prétexte de charité; parcequ'il eſt difficile que l'eſprit ne ſe diſſipe beaucoup dans ces exercices: *In terrenis quippe actibus*, dit ſaint Gregoire, *valdè frigeſcit animus, ſi nec-dum fuerit per intima dona ſolidatus*; SI *l'ame n'eſt fortifiée & affirmie par la grace, elle ſe refroidit beaucoup dans les occupations terreſtres & ſeculieres.* Quel jugement

auroit-il donc fait de ceux qui étant encore foibles, ne font pas néanmoins difficulté d'aller à la comedie, qui diſſipe plus l'eſprit que les plus grandes occupations, & ne peut être excuſée ni par la charité, ni par le zele; puiſqu'on n'y recherche que le plaiſir? CHAP. IX.

CHAPITRE X.

Oppoſition de la comedie aux obligations du Baptême, à ce que nous devons à Jeſus-Chriſt, à l'eſprit de pénitence & de crainte, à l'amour de la verité.

PERSONNE n'approuveroit ſans doute qu'un Chartreux allât à la comedie, parceque tout le monde voit aſſez l'extrême diſproportion de ce divertiſſement avec la vie ſainte dont il fait profeſſion. Mais on n'eſt pas choqué de même de ce que pluſieurs Chrétiens ne font pas difficulté d'y aller; parcequ'on ne connoît pas la ſainteté à laquelle ils ſont obligez par le vœu de leur Baptême. On ne conſidere pas, CHAP. X.

CHAP. X.

comme dit ſaint Paulin, que par la grace de ce Sacrement ils ont été enſevelis avec Jeſus-Chriſt, qu'ils ont fait vœu d'embraſſer ſa croix, de n'être plus vivans à eux-mêmes ni au monde, mais de faire vivre Jeſus-Chriſt en eux. On ne conſidere pas que la vie chrétienne doit être non-ſeulement une imitation, mais une continuation de la vie de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt ſon eſprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes ſentimens qu'il a imprimez dans celui de Jeſus-Chriſt. Si on regardoit la vie chrétienne par ces vûës, on connoîtroit auſſi-tôt combien la comedie y eſt oppoſée; & il ne faudroit point de raiſons pour en convaincre ceux qui ſeroient perſuadez de ces veritez capitales de nôtre Religion, comme il n'en faut point pour convaincre un Chartreux inſtruit dans ſa Regle, que ces divertiſſemens profanes lui ſont interdits.

Pourroit-on jamais auſſi ſe reſoudre d'aller à la comedie, ſi on penſoit bien que toutes nos actions ſont dûes à Jeſus-Chriſt, non-ſeulement comme à nôtre Dieu, mais comme à celui

qui nous a rachetez d'un grand prix, pour nous obliger à le glorifier dans toutes nos œuvres, selon saint Paul ; Qu'il faut que toutes nos actions soient rapportées à sa gloire, & qu'elles témoignent que nous voulons imiter Jesus-Christ crucifié, que nous aimons ce qu'il a aimé, & que nous haïssons ce qu'il a haï. Et que comme il est le principe de toutes nos bonnes œuvres, & que la grace par laquelle nous les faisons est le fruit de sa croix, nous le devons remercier de toutes celles que son esprit nous fait faire. Qu'il faut enfin que nous puissions dire veritablement que nous les faisons pour lui & par son amour. Car ne seroit-ce pas se moquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va à la comedie pour l'amour de Jesus-Christ? Oserons-nous lui offrir cette action, & lui dire: Seigneur, c'est pour vous obéïr que je veux aller à la comedie; ce sera vôtre esprit qui m'y conduira; ce sera vous qui serez le principe de cette action ; c'est par vôtre croix que vous me l'avez meritée ? Y a-t-il quelqu'un assez aveugle ou assez endurci pour pouvoir souffrir sans hor-

CHAP. X.

reur l'impieté de ce langage ? Et ceux mêmes qui travaillent le plus à juſtifier la comedie, ont-ils jamais oſé offrir cette action à Dieu ? Ont-ils jamais penſé à rendre graces à Dieu de l'avoir faite ? N'eſt-ce pas une preuve ſenſible que leur conſcience dément leurs faeſſes lumieres, & qu'ils ſont eux-mêmes convaincus au fond de leur cœur du mal qu'il y a dans la comedie, quoiqu'ils tâchent de ſe le diſſimuler par les fauſſes raiſons que leur eſprit leur fournit ? Car toute action qu'on n'oſeroit offrir à Dieu ; toute action dont l'eſprit de Jeſus-Chriſt n'eſt point le principe ; toute action que l'on ne ſçauroit faire pour lui obéir ; toute action qui ne ſçauroit être un fruit & un effet de ſa croix ; enfin, toute action dont on n'oſeroit le remercier, ne peut être bonne ni permiſe à un Chrétien.

En quelle qualité un Chrétien pourroit-il prendre part à ce divertiſſement profane ? Car s'il ſe conſidere comme pécheur, il doit reconnoître qu'il n'y a rien de plus contraire à cet état qui l'oblige à la pénitence, aux larmes & à la fuite des plaiſirs, que la recher-

che d'un avertiſſement auſſi vain & auſſi dangereux que celui-là. S'il ſe conſidere comme enfant de Dieu, comme membre de Jeſus-Chriſt, illuminé par ſa verité, enrichi de ſes graces, nourri de ſon corps, heritier de ſon royaume; il doit juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une ſi haute qualité, que de prendre part à ces folles joyes des enfans du ſiecle. CHAP. X.

Il eſt clair auſſi que l'ame ne ſçauroit conſerver une veritable pieté ſans le ſecours d'une crainte ſalutaire, qu'elle conçoit à la vûë des dangers dont elle eſt environnée. Elle ne peut ignorer la puiſſance & la malice de ſes ennemis qui font la ronde autour d'elle pour la devorer, comme parle l'Ecriture. Elle ſçait comme dit ſaint Paulin que toutes les créatures corporelles qui attirent nos cœurs par l'entremiſe de nos yeux, ſont autant de filets dont le diable ſe ſert pour nous perdre; autant d'épées dont il tâche de nous percer le cœur. Elle ſçait qu'elle marche au milieu de ſes ennemis & de mille pieges, & qu'elle y marche ſans lumiere & ſans force; parce qu'elle ne voit que

CHAP. X.

tenebres dans ſon entendement, que foibleſſe dans ſa volonté, que revolte dans ſes ſens. L'exprience de tant d'ames qui ſe perdent à ſes yeux, & le déreglement general qui regne partout, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus rare que la vertu chrétienne, rien de plus facile que de ſe perdre, rien de plus difficile que de ſe ſauver. Comment pourroit-elle donc allier avec une crainte ſi juſte des maux effroyables qui la menacent, les vaines réjoüiſſances du monde, & repaître ſon eſprit des chimeres dont les comedies le rempliſſent? N'eſt-il pas viſible que comme l'effet naturel de la comedie eſt d'étouffer cette crainte ſi ſalutaire, auſſi l'effet de cette crainte doit être d'étouffer le deſir d'un divertiſſement ſi dangereux, & de faire conclure à l'ame, qu'elle a bien d'autres choſes à penſer & à faire dans ce monde, que d'aller à la comedie; que le temps que Dieu lui donne eſt trop precieux, pour le perdre malheureuſement dans ces vains amuſemens. De ſorte que lorſqu'elle s'y abandonne, il faut que ce ſoit en s'aveüglant elle-même, en perdant

perdant le ſouvenir de ſes dangers ; & en étouffant ainſi cette diſpoſition par laquelle le Saint-Eſprit entre dans le cœur, & qu'il y entretient preſque toûjours dans cette vie, où la charité eſt rarement aſſez parfaite pour n'avoir plus beſoin du ſecours qu'elle tire de la crainte. CHAP. X.

Enfin, un des premiers effets de la lumiere de la grace étant de découvrir à l'ame le vuide, le neant, & l'inſtabilité de toutes les choſes du monde, qui s'écoulent & s'évanouiſſent comme des fantômes, & de lui faire voir en même-temps la grandeur & la ſolidité des biens éternels ; cette diſpoſition doit produire d'elle-même une averſion particuliere pour les comedies, parcequ'elle y voit un vuide & un neant tout particulier. Car ſi toutes les choſes temporelles ne ſont que des figures & des ombres, en quel rang doit-on mettre les comedies qui ne ſont que les ombres des ombres ; puiſque ce ne ſont que de vaines images des choſes temporelles, & ſouvent de choſes fauſſes.

Si le péché a donc ouvert les yeux aux hommes pour leur faire voir les

CHAP. X.

vanitez du monde avec plaiſir : la grace du Chriſtianiſme en ouvrant les yeux de l'ame pour les choſes de Dieu, les doit fermer pour les choſes ſeculieres, par un aveuglement beaucoup plus heureux que cette vûë miſerable que le péché nous a procurée. C'eſt auſſi cet aveuglement ſalutaire que le Prophete demandoit à Dieu, ſelon S. Paulin, lorſqu'il dit : *Empêchez mes yeux de voir la vanité*, & que le Seigneur préfere aux yeux clair-voyans des Juifs, lorſqu'il leur dit : *Si cæci eſſetis, non haberetis peccatum* : *Si vous étiez aveugles vous n'auriez point de péché.*

Si nous ſommes donc obligez en qualité de Chrétiens de demander à Dieu qu'il nous rende aveugles pour toutes les folies du monde, dont la comedie eſt comme l'abregé, & qu'il nous en imprime la haine & l'averſion dans le cœur; comment pourrons nous croire qu'il nous ſoit permis de repaître nos yeux de ces vains ſpectacles, & de mettre nôtre contentement dans ce qui doit être l'objet de nôtre averſion & de nôtre horreur ?

CINQUIE'ME TRAITE'.

DES RAPPORTS.

CHAPITRE I.

Que les regles qu'on doit garder dans les rapports ſont peu connuës, quoique trés-importantes. Que peu de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoi il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Juſqu'où il faut s'attacher à ces regles.

ON ne voit preſque perſonne qui ne ſe plaigne des rapports qu'on fait de lui, & qui ne prétende que les autres violent à ſon égard les regles de l'honnêteté & de la juſtice. Et comme ces ſortes de plaintes n'ont pas ſeulement lieu dans le monde, mais parmi les perſonnes même de pieté, & dans les ſocietez les plus reglées; il ſemble qu'on a droit d'en conclure, que les regles ſur leſquelles on doit juger de l'équité & de la neceſſité des rapports.

CHAP. I.

CHAP. I. ne ſont pas aſſez connuës. Cependant on peut dire qu'il n'y a gueres de devoir plus important que de s'en éclaircir, puiſque les rapports indiſcrets ſont la cauſe la plus ordinaire des brouilleries & des diviſions qui arrivent non-ſeulement dans les amitiez particulieres, mais auſſi dans les ſocietez; & qu'il eſt difficile qu'on n'y faſſe beaucoup de fautes, ſi l'on n'eſt inſtruit des regles qu'on y doit garder.

Ce qui eſt étrange, eſt que chacun ſe plaignant des autres ſur ce point, perſonne ne croit donner ſujet aux autres de ſe plaindre de lui. On en voit aſſez qui diſent des autres, que ce ſont des gens qui prenent tout de travers, qui le rapportent de même, qui gâtent & empoiſonnent les diſcours les plus innocens, qui n'ont aucune fidelité ni aucun ſecret: mais l'on n'en voit point qui s'attribuent ces défauts, & qui croyent manquer de ſincerité ni d'honnêteté. Enfin, chacun feroit volontiers cette loi, qu'il lui ſeroit permis de rapporter tout ce qu'il voudroit des diſcours des autres, & qu'il ne ſeroit permis à perſonne de rien rapporter des ſiens.

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege, perſonne ne l'obtient en effet, il faut faire état que les choſes iront toûjours à-peu-prés comme elles vont; que le monde ſuivra toûjours ſes fantaiſies & ſes paſſions; qu'on trouvera toûjours des gens qui ſe permettront de rapporter ce qu'il leur plaira, & qui ſe plaindront des rapports qu'on fera d'eux; & ainſi il ne faut ſonger qu'à ſe regler ſoi-même, pour garder ſur ce point à l'égard des autres ce que l'honnêteté, la charité & la juſtice demandent de nous. CHAP. I.

C'eſt auſſi preſque le ſeul interêt réel que nous y ayons. Car pourvû que nous ne faſſions point nous-mêmes de fautes, l'indiſcretion & la malignité des autres ne nous ſçauroient gueres nuire. Ce ſont des maux pour eux, & ſouvent pour ceux qui les écoutent; mais non pour ceux de qui on fait ces rapports, s'ils les ſouffrent comme il faut. Dieu s'en ſert même quelquefois pour leur procurer de trés-grands biens, & pour faire réüſſir par-là les deſſeins que ſa miſericorde a ſur eux. Ainſi nous n'avons

CHAP. I. qu'à être en garde contre nous-mêmes, & nous ſerons à couvert de tout le reſte.

L'on y eſt d'autant plus obligé qu'à moins que d'être fort attentif ſur ſoi-même, il eſt difficile d'éviter de faire des fautes de ce genre-là; parceque la diſcretion n'a pas de regles bien certaines & bien préciſes, & qu'on ne peut gueres établir ſur ce point des maximes generales. Il n'eſt pas vrai qu'on ne puiſſe jamais rien rapporter de ce qu'on nous a dit. Il n'eſt pas vrai qu'il ne ſoit jamais permis de rapporter ce qui peut déplaire à ceux qui l'on dit. Il n'eſt pas vrai qu'il ſoit permis de rapporter tout ce qu'on peut redire ſans leur déplaire. Et enfin, à l'exception de la maxime qui ordonne de ne rien rapporter que de vrai, toutes les autres ne ſont pas univerſellement vraies, & il les faut toutes reſſerrer par diverſes conditions pour les rendre juſtes.

Mais il n'eſt pas inutile neanmoins de ſçavoir ces regles, & de les avoir préſentes, parcequ'il faut s'y attacher, à moins qu'on ne voye clairement qu'on eſt dans le cas de l'ex-

ception. Il n'eſt point beſoin de raiſons particulieres pour obſerver les loix generales du ſecret; mais il en faut de trés-claires & de trés-preſſantes pour s'en diſpenſer. De ſorte que lorſqu'il y a le moindre doute, il faut prendre le parti de la regle, & non celui de l'exception. C'eſt-là la premiere des maximes qu'on doit avoir dans l'eſprit ſur ce ſujet : & elle ſuffiroit même pour nous marquer nôtre devoir dans la plûpart des rencontres. Car l'on ne manque gueres au ſecret que par une legereté qui nous fait paſſer par-deſſus les doutes & les ſcrupules raiſonnables que nous ſentons tout formez dans nôtre eſprit. CHAP. I.

CHAPITRE. II.

Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrete entre les hommes ſur ce point. Pourquoi les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas neceſſaire que le ſecret ait été promis pour y être obligé.

LE fondement general de l'obligation que l'on a communément CHAP. II.

CHAP. II. au ſecret, à l'égard de ce que l'on nous dit dans l'entretien, eſt que Dieu ayant eu en vûë dans toutes ſes loix de lier les hommes entr'eux, & de les faire vivre dans une ſocieté reglée, tout ce qui dérruit cette ſocieté, doit être regardé comme mauvais & pernicieux. Or il eſt clair qu'il ſeroit impoſſible que cette ſocieté ſubſiſtât, ſi les hommes étoient en une continuelle défiance les uns des autres; s'ils ſe regardoient tous comme ennemis, & s'ils ne croyoient pas pouvoir communiquer leurs penſées à qui que ce ſoit avec ſûreté. C'eſt une gêne dont le commun du monde n'eſt pas capable, que d'être toûjours en garde pour ne rien dire qui puiſſe être mal pris. On ne ſçauroit même éviter abſolument cet inconvenient; car les eſprits étant differens, ce que l'un croit bon, paroît ſouvent mauvais à un autre. Il y a d'ailleurs mille choſes qui n'ont rien de mauvais quand on les dit, & qu'on ne ſçauroit neanmoins redire ſans imprudence & ſans danger. De ſorte que ſi ceux à qui on parle croyent avoir droit de rapporter tout ce qu'on leur

dit, il n'y a preſque point d'entre- CHAP.
tiens dont on ne doive craindre de II.
mauvais effets.

Auſſi ne ſe porte-t-on à parler aux gens avec quelque confiance, qu'en les ſuppoſant dans une autre diſpoſition, & en ſe perſuadant qu'ils ont quelque ſorte de fidelité & de ſecret. Et comme chacun peut juger que l'on s'y attend, & que l'on compte ſur cela, on peut dire que l'on s'y engage en écoutant ce que les autres nous diſent qu'on leur promet le ſecret; & qu'ainſi on eſt obligé de le garder, non-ſeulement par la conſideration de l'utilité commune, mais en vertu de cette convention ſecrete. Si l'on n'avoit point de deſſein de s'y obliger, il falloit le declarer, & faire en ſorte qu'on n'eût pas ſujet de s'y attendre; puiſqu'il eſt raiſonnable que ceux qui ne veulent pas obſerver les loix communes qui ſont reçûës parmi les hommes, avertiſſent au-moins les autres de leur diſpoſition, afin qu'ils prennent leurs meſures ſur cela.

C'eſt par cette raiſon qu'on ne peut blâmer la conduite des monaſteres, où l'on obſerve comme une regle, de

CHAP. II. rapport au Superieur tout ce qu'on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la regle qui oblige à ces rapports, étant connuë de tous, chacun eſt ſuffiſamment averti de ne rien dire que ce qu'il veut bien être rapporté. Aprés quoi ceux qui s'y hazardent, s'en doivent prendre à eux, & non à ceux qui ne font que ce que l'on devoit juger qu'ils feroient. Mais comme la même loi n'eſt pas établie dans le monde, & que ce ſeroit même un mal de l'y établir, ceux qui manquent à ce qu'on peut attendre legitimement d'eux, bleſſent ſans doute l'honnêteté & la juſtice; & il ſuffit pour les juger coupables d'infidelité, qu'on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la penſée qu'ils n'en abuſeroient point, & qu'ils tiendroient ſecret ce qui ne pouvoit être rapporté ſans faire tort à celui qui l'auroit dit.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu'une choſe ne ſoit pas redite, d'exiger expreſſément le ſecret. Et la coûtume n'en eſt pas mauvaiſe, parceque cela applique davantage l'imagination de ceux à qui on

parle & les exemte de la peine de discerner s'ils peuvent, ou ne peuvent pas rapporter ce qu'on leur a dit; puisqu'aprés avoir promis expressement le secret, il n'y a plus à déliberer. Mais outre que cette précaution seroit assez incommode dans un long entretien, & qu'il y en a même qui seroient choquez qu'on eût si peu de confiance en leur discretion, il est difficile de la pratiquer toûjours, & il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne sont pas capables. Il faut donc que le secret naturel supplée au défaut d'un engagement exprés, n'y ayant que cette seule difference entre l'obligation naturelle au secret, & celle qui vient d'une promesse expresse, que dans la derniere on ne laisse pas à celui qu'on y engage, la liberté de discerner s'il peut, ou ne peut pas rapporter ce qu'on lui a dit; au lieu que dans l'autre on s'en remet à sa discretion, & l'on suppose qu'il aura assez d'honnêteté pour ne rapporter pas ce qu'il jugera être préjudiciable à celui dont il a appris ce qu'il sçait. Mais l'obligation est pareille dans l'un & dans l'au-

CHAP. 11.

CHAP. II.

tre ; & l'on ne peut dire en un ſens qu'une perſonne vraiment honnête ſe doit croire d'autant plus obligée au ſecret, qu'on a pris moins de précaution avec elle, & qu'on s'eſt fié davantage à ſa diſcretion & à ſa bonne-foi.

Il n'y a qu'à conſulter le fond de ſon cœur pour connoître l'équité de cette loi. Car qui eſt-ce qui ne voudroit pas que les autres la pratiquaſſent envers lui ? Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas bien-aiſe de trouver en eux cette exacte fidelité, qui ne croit pas avoir ſujet de ſe plaindre de ceux qui y manquent ? Il s'enſuit donc par la regle generale de l'équité naturelle, que chacun eſt obligé de pratiquer cette fidelité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promeſſes & de conventions expreſſes. La force de cette loi naturelle eſt plus grande que celle de toutes les promeſſes & de toutes les conventions ; & l'on peut dire même que cette promeſſe s'y trouve, & que c'eſt ce qui eſt marqué par toutes les civilitez ordinaires que l'on ſe rend dans le monde. Car ſi ces civilitez ſont ſinceres, comme elles le doivent être, elles ſignifient du-moins

que l'on n'eſt pas ennemi de ceux à qui on les rend ; & que l'on n'a point deſſein de leur nuire, & que l'on eſt diſpoſé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honnêteté commune. Or la moindre qu'on leur puiſſe rendre, eſt de n'abuſer pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit. CHAP. II.

Le droit du dépôt a toujours été ſacré entre les hommes, & l'on a toûjours cru avec juſtice qu'on ne le pouvoit violer ſans un excés de lâcheté & de perfidie. Il n'eſt point beſoin. pour cela que celui qui confie ſon dépôt à un autre, tire des aſſûrances expreſſes de ſa fidelité. Il s'y engage ſuffiſamment en le recevant. Or qu'eſt-ce que l'on fait dans un entretien particulier, ſinon de rendre celui à qui on parle dépoſitaire des penſées ſecretes qu'on lui confie ? Soit donc que l'on exige expreſſément le ſecret, ſoit qu'on ne l'exige pas, c'eſt toûjours un dépôt dont on ne doit pas croire pouvoir diſpoſer que ſelon les intentions de celui à qui on l'a confié.

Chapitre III.

Obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.

Chap. III. IL y a aſſez de gens qui ſe croyent obligez à cette fidelité envers leurs amis ; mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux perſonnes ou indifferentes ou ennemies. Ainſi l'on penſe être à couvert de tout reproche dans les rapports, quand on peut dire que l'on n'avoit aucune liaiſon avec ceux qu'ils regardent, ni aucun engagement à les ménager. Mais ces excuſes ne viennent que de ce qu'on a une idée trop baſſe & trop étroite de la charité. Non-ſeulement un vrai Chrétien n'eſt ennemi de perſonne, parcequ'il aime tous les hommes ; mais il les aime même également, ſelon ſaint Auguſtin, en leur deſirant à tous également le ſouverain bien. Que s'il témoigne plus d'affection à certaines perſonnes qu'à d'autres, c'eſt

que les effets exterieurs de l'amitié étant bornez, il les doit particulierement à ceux auſquels la providence de Dieu l'a plus appliqué. Ce n'eſt donc pas l'affection qui lui manque, lorſqu'il ne la fait pas paroître exterieurement ; c'eſt cette application. Or deſlors qu'on entre en commerce avec quelqu'un par un entretien particulier, la providence nous applique à lui, en nous donnant moyen de pratiquer la charité en ſon endroit ; & par conſequent on eſt obligé de le traiter en ami, ce qui renferme aumoins le devoir de n'abuſer pas de ſa confiance. CHAP. III.

Mais faut-il étendre le ſecret à ceux même qui l'auroient violé les premiers par des rapports indiſcrets, & qui auroient abuſé par malice, ou par imprudence de la confiance qu'on leur auroit témoignée ? Ne s'ôtent-ils pas par-là le droit d'exiger des autres ce qu'ils n'ont pas eux mêmes obſervé ? Il ſemble d'abord que le premier ſentiment nous conduiſe là ; mais ſi l'on l'examine de plus prés, on trouvera que c'eſt plûtôt un mouvement d'indignation que de juſtice. Car que ſe-

CHAP. III. roit-ce que l'amitié, ſi chacun croyoit être en droit de faire un magaſin de tout ce qui échape à ſes amis, pour leur nuire au cas qu'ils viennent à manquer à leur devoir? Auſſi S. Auguſtin marque également entre les qualitez d'un homme de bien de ne découvrir jamais ce qui lui a été confié, & de ne faire jamais rien qu'il craigne que l'on découvre: *Aliena peccata ſibi commiſſa non produnt; quæ prodi timeant, ipſi nulla committunt.* Il ne faut donc point faire dépendre ſon devoir de celui d'un autre, ni commettre des infidelitez parcequ'un autre en commet. Si un ami leger & infidelle ne merite pas qu'on le ménage par ſon état préſent, il le merite par ſon état paſſé. Le ſecret eſt une dette de ce temps là; & comme l'engagement n'étoit point conditionel, il ſubſiſte lors même que l'amitié ne ſubſiſte plus: de même qu'on ne laiſſeroit pas de demeurer detteur à un ami leger & inconſtant, ſi aprés avoir emprunté de l'argent de lui, il venoit à rompre avec nous.

Auguſt. epiſt. 15.

Or ce qu'on a dit de l'amitié ſe peut dire de la confiance paſſagere que l'on

prend en quelqu'un en s'ouvrant à lui de choſes que l'on ne ſeroit pas bien-aiſe qu'il découvrît. Car cette confiance eſt une eſpece d'amitié, qui quoique moins forte & moins durable, ſe doit regler neanmoins par les mêmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l'avons déja dit, & cet amour general devient amitié quand il eſt joint à la familiarité. Ainſi une familiarité de pluſieurs années eſt une amitié de pluſieurs années; & une familiarité d'un jour eſt une amitié d'un jour. De ſorte que comme toute amitié oblige au ſecret de ce qui ſe dit pendant l'amitié, les amis d'un jour ou d'une heure ſont obligez de ſe garder le ſecret de tout ce qu'ils ſe confient pendant ce jour ou pendant cette heure, & la perfidie de l'un ne pourroit nullement ſervir d'excuſe à celle de l'autre. CHAP. III.

Chapitre IV.

Exceptions legitimes de la loi du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toutes ſortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'eſt pas toûjours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas rapporter.

Chap. IV. IE n'ai prétendu juſqu'ici qu'établir la regle generale qui conſiſte à juger de ce que nous devons tenir ſecret, & de ce que nous pouvons découvrir par la volonté & les intentions de ceux de qui nous l'avons appris, autant que cette volonté & ces intentions nous ſont connuës. Il eſt vrai neanmoins que cette regle ſouffre diverſes exceptions, mais qui ſe rencontrant aſſez rarement dans la pratique, ne détruiſent nullement l'utilité de la regle. C'eſt, par exemple une exception indubitable à cette loi du ſecret, quand une perſonne nous communique un deſſein criminel qu'on peut empêcher en le découvrant. Car bien-loin que l'on bleſſe

la ſocieté civile en ne gardant pas le ſecret, on la bleſſeroit en le gardant. Les crimes ne ſont point matiere de confiance ; & le commerce de l'entretien n'eſt point deſtiné pour ſe communiquer l'un à l'autre de mauvais deſſeins. Ainſi c'eſt celui qui fait ces déteſtables ouvertures, qui abuſe le premier de ce lien de la ſocieté, & ceux qui rediſent ces méchans diſcours, afin d'en empêcher les mauvais effets, font un bon uſage de l'imprudence de ceux à qui ils échapent. CHAP. IV.

On doit dire le même de certains vices pernicieux à la ſocieté humaine, & dangereux pour certains miniſteres. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance, & qu'enſuite celui qui les a découverts veuille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables, ceux à qui l'on s'en eſt ouvert ne manquent point au ſecret, s'ils empêchent ces malheureux engagemens en découvrant ce qu'ils ſçavent de ces perſonnes. Je ſçais par l'aveu d'un homme, qu'il a de mauvais ſentimens de la Religion, & cependant je le vois prêt d'entrer dans l'état eccleſiaſti-

CHAP. IV.

que : bien-loin que ce ſoit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empêcher, ce ſeroit une trés-grande faute de ne le pas faire.

Enfin, on peut encore excepter de la loi du ſecret de certaines occaſions, les gens découvrent dans l'entretien des deſſeins & des prétentions, qui ſans être expreſſément mauvaiſes, ſont contraires neanmoins à d'autres prétentions & à d'autres deſſeins que nous croyons de bonne-foi plus legitimes, & que nous ſommes plus obligez de favoriſer ; pourvû que cette obligation ſoit ſi claire, que celui qui s'eſt découvert temerairement en puiſſe être lui-même convaincu. Car cette diſpoſition où il pouvoit connoître que nous étions, devoit ſuffire pour l'avertir de ne ſe pas ouvrir à nous ; & ſa legereté l'ayant porté à le faire, il ne paroît pas tout-à-fait injuſte que nous profitions de ſon imprudence, pour appuyer ce que nous prenons pour un plus grand bien. Mais il eſt aiſé de voir que ce cas eſt aſſez rare, & qu'il ne fait pas ainſi une exception conſiderable à loi du ſecret.

Ceux qui ont quelque conſcience, ou qui font profeſſion d'en avoir, ne manquent gueres de colorer de quelque prétexte d'utilité les rapports qu'ils font des autres ; & croyent par-là être à couvert de tout reproche d'infidelité, quand ils n'ont point d'engagement particulier au ſilence. Mais pour ſe préſerver de cette illuſion, il faut conſiderer que toute utilité ne ſuffit pas pour juſtifier ces rapports. Il faut qu'elle ſoit grande, certaine, & qu'on ne la puiſſe procurer par aucune autre voye. Car c'eſt un inconvenient réel que de manquer à la confiance qu'on a eûë en nous. C'eſt une ſource de deſunion, & c'eſt ſe priver du moyen de ſervir ceux que l'on commet. C'eſt bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. Enfin c'eſt faire quelque tort à la ſocieté humaine, en la rempliſſant de défiance & de ſoupçons. Ainſi ce tort doit être au-moins récompenſé par quelque utilité certaine & conſiderable. CHAP. IV.

Quiconque ſe ſent donc pouſſé à rapporter ce qu'il ne ſçait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions ſuivantes ; ſi la choſe

CHAP. IV.

dont il s'agit eſt bien certaine, & s'il ne s'eſt point mépris dans l'idée qu'il en a conçûë, ſi elle eſt ſi conſtamment mauvaiſe qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter ; s'il eſt important qu'elle ſoit ſçuë pour éviter quelque grand inconvenient ; ſi cet inconvenient ne peut être évité que par ce moyen ; s'il a pratiqué envers celui qui eſt intereſſé tous les moyens preſcrits par l'Evangile pour l'en corriger. Et ſi ces conditions ſe rencontrant toutes, il ſe porte enſuite à la découvrir, ce ne doit être préciſément qu'à ceux qui y peuvent donner ordre, & non à ceux dont ces rapports ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la curioſité, ou irriter la malignité.

Il eſt donc trés-rare que la loi du ſecret reçoive les exceptions legitimes, & nous devons être beaucoup plus en garde contre les fauſſes raiſons qui portent les hommes à s'en diſpenſer, & pour cela il eſt utile de faire ſouvent reflexion ſur les conſequences terribles des indiſcretions qu'on y peut commettre. Car dés-lors que quelque rapport nous eſt échapé temerairement, nous n'en ſommes plus les

maître. Il se multiplie, il s'augmente, il se répand à l'infini, il sert d'instrument à la passion des uns, & de nourriture à la malice des autres : il produit souvent des desunions & des animositez durables & permanentes, qui ont de longues & fâcheuses suites; il engage une infinité de gens en des fautes considerables, & toute cette multiplication de péchez sera imputée à ceux qui y auront donné lieu par leur imprudence. CHAP. IV.

Je n'ai consideré jusques ici que l'obligation au secret qui naît de l'interêt commun de la societé civile & de la fidelité, qui est une suite de cette amitié passagere que l'on contracte avec tous ceux qui nous parlent avec confiance; & ainsi j'ai pris leur volonté pour regle des rapports qu'on peut faire honnêtement de ce qu'ils nous auroient dit. Mais comme il s'ensuivroit de là qu'on pourroit redire tout ce qu'ils seroient bien-aises qu'on rapportât, il faut ajoûter qu'on est souvent obligé au secret par la regle generale de la charité, qui défend de rapporter bien des choses, quoique ceux qui les ont dites ne s'en tinssent

CHAP. IV.

point deſobligez. Car on ne doit pas avoir ſeulement égard à leur volonté, mais auſſi à leur utilité, & à celle des autres. Il nous doit ſuffire que nous ſçachions que quelque rapport peut nuire réellement à quelqu'un pour ne le pas faire. En un mot il faut regler ſes rapports; non par ce que les gens veulent dans leur paſſion, mais par ce qu'ils doivent vouloir ſelon la raiſon: parcequ'on doit ſuppoſer que lorſque leur paſſion ſera ceſſée, ils ſeront bien-aiſes que l'on les ait ainſi ménagez; & que quand elle ne ceſſeroit point, il ne faut pas s'en rendre les miniſtres pour nuire, ou aux autres, ou à eux-mêmes.

Ainſi un homme-de-bien ne tombera jamais dans ce défaut que ſaint Auguſtin appelle *une peſte horrible*, de rapporter à ceux qui ſont aigris contre d'autres les paroles d'animoſité que ces perſonnes peuvent avoir dites contre eux; & il ſuivra ſans peine cette maxime de ce ſaint Docteur: Qu'il ne ſuffit pas à un homme vraiment charitable, de n'exciter ou de n'augmenter point par ſes rapports les inimitiez des hommes; mais qu'il doit même

travaille

travailler de tout ſon pouvoir à les étouffer, & à les éteindre : *Animo humano parum eſſe debet inimicitias hominum nec excitare, nec augere malè loquendo, niſi eas etiam extinguere bene loquendo ſtuduerit.* CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les rapports. Bizarrerie des hommes dans cette credulité, & ſa ſource.

ON peut en ſuivant ces regles éviter une partie des fautes que l'on commet en rapportant indiſcretement ce que l'on ne ſçait que par des entretiens particuliers. Mais ce n'eſt pas le ſeul défaut que l'on eſt obligé d'éviter ſur cette matiere. Celui de croire legerement les rapports que d'autres nous font, n'eſt gueres moins important ; & l'on peut dire qu'il eſt encore plus dangereux, parcequ'on eſt moins en garde de ce côté-là, & qu'on s'y laiſſe d'autant plus facilement aller, qu'il ſemble qu'on y a CHAP. V.

CHAP. V.

moins de part. On croit que c'eſt à celui qui rapporte quelque choſe à en répondre, & que l'on ne peut ſe repoſer ſur lui de la verité des faits qu'il avance. Cependant il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car l'ame de celui qui écoute ne demeure pas ſans actions. Elle croit, elle juge, elle ſe laiſſe aller à des paſſions; elle agit même ſouvent en ſuivant ſes paſſions : & ſi elle n'a pas eu de ſujet de déferer à ces rapports, ſes jugemens ſont faux, ſes paſſions injuſtes, ſes actions déreglées.

Pour comprendre ſur ce point l'injuſtice & la bizarrerie de l'eſprit de la plûpart des hommes, il ne faut que conſiderer, que quand ils ſont revêtus de certains ornemens que l'ordre du monde a attachez aux Juges; qu'ils ſont aſſemblez dans un certain lieu, & que les choſes ſe propoſent & ſe traitent avec de certaines formes, ils agiſſent d'ordinaire d'une maniere ſage & équitable. Les diſcours d'une partie ne font point d'impreſſion ſur leur eſprit, à moins qu'ils ne ſçachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent ſcrupuleuſement les preuves; ils rejettent celles qui ſont fauſ-

ſes ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les dépoſitions des témoins, ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne ſont point détruites par les reproches raiſonnables ; & ils ne déclarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'il n'en ſoit abſolument convaincu. Le ſeul défaut de preuves leur ſuffit pour abſoudre l'accuſé, & pour condamner l'accuſateur. Et quand ils manquent à quelques-unes de ces formes, ils ſe condamnent eux-mêmes de temerité & d'injuſtice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, ſans pouvoir ni autorité, ils agiſſent bien d'une autre ſorte. Toutes preuves leur ſuffiſent, toute autorité leur eſt bonne, tout témoin eſt bien reçû ; & ſur le ſimple rapport de perſonnes, ou prévenuës ou mal informées, ou legeres & ſans jugement, on declarera ſans ſcrupules des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer. CHAP. V.

On dira peut-être, qu'il eſt impoſſible d'apporter dans les jugemens particuliers toutes les formalitez des jugemens ſolemnels. Mais ſi l'on n'en

CHAP. V. observe pas l'appareil & la pompe, on devroit au-moins en observer ce qui eſt neceſſaire pour s'aſſûrer de la verité. Or il n'eſt pas moins neceſſaire pour former ſon jugement en particulier, de ſçavoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un témoin paſſionné, leger & inconſideré rapporte dans un entretien, ne merite pas plus de créance que ce qu'il depoſe devant un Juge; & il en merite même beaucoup moins, parceque les ſermens que les Juges exigent, appliquent davantage les gens qui ont quelque conſcience ou quelque honneur à ne rien dire de faux. Enfin, une preuve fauſſe & incertaine, eſt fauſſe & incertaine par-tout. Cependant ceux qui feroient conſcience de juger dans les tribunaux ſur des preuves & des témoins de cette nature, n'en font ſouvent aucune de condamner les gens en particulier, ſur des preuves encore plus foibles, & des témoins encore moins recevables.

Il n'y a rien ſans doute de moins raiſonnable que cette inégalité de conduite, mais elle a une cauſe bien effec-

tive dans la corruption du cœur des hommes. S'ils témoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n'eſt pas qu'ils aiment réellement la juſtice ; ils l'aimeroient par tout, s'ils l'aimoient veritablement : mais c'eſt d'une part, que les formes auſquelles ils ſont liez, les empêchent de s'en écarter ; & que de l'autre les fautes qu'ils commettroient en public, ne demeureroient pas entierement impunies, & ſeroient au-moins vengées par le décri qu'ils s'attireroient, ſi elles ne l'étoient pas par des Juges ſuperieurs. CHAP. V.

Il n'y a rien de cela dans les jugemens qu'ils font en ſecret ſur les rapports qu'on leur fait. Il n'y a ni formes à garder, ni infamie à craindre. Ainſi comme on a une entiere liberté de ſuivre la pente de la nature, on la ſuit ; & cette pente porte à recevoir ſans examen tout ce qu'on nous rapporte au deſavantage du prochain, parcequ'on aime naturellement à voir les autres rabaiſſez & mépriſez, & qu'on craint au-contraire naturellement la retenuë & l'attention, qui ont toûjours quelque choſe de gênant & de penible ; ce qui fait qu'on

aime mieux juger au hazard que de prendre tant de peine pour bien juger.

Chapitre VI.

Diverſes cauſes qui font faire de faux rapports de bonne-foi.

Chap. VI. IL ſuffit d'avoir quelque idée & quelque amour de l'équité pour condamner cette conduite. Mais depeur qu'en prenant même reſolution de juger ſainement des rapports qu'on nous fera, & de n'en croire aucu qui ne ſoit revêtu de circonſtances qui le rendent entierement aſſuré, on ne laiſſe pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'eſt pas : il eſt bon de faire reflexion ſur quantité de rapports qu'on remarque tous les jours, qui paroiſſant conſtans & indubitables, ſe trouvent neanmoins à la fin trés-faux. Qui ne croiroit, par exemple, le témoignage d'un homme ſincere, qui dit qu'il a appris telle & telle choſe de la propre bouche d'un autre ? Et cependant il arrive tous les

jours des differends entre des perſonnes ſinceres, dans leſquels l'un ſoûtient qu'il n'a point dit ce que l'autre ſoûtient qu'il a entendu, ſans qu'il y ait lieu pour cela de ſoupçonner ni l'un ni l'autre de menſonge & de fourberie. Cela peut arriver en mille manieres que l'on découvriroit aiſément ſi on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit des équivoques qui s'y gliſſent, de peur qu'elles ne portent de faux ſens dans l'eſprit des autres. On prévient les doutes qui ſe peuvent exciter dans leur eſprit, ſur ce qu'on leur propoſe, & les fauſſes conſequences qu'ils en pourroient tirer : & avec tout cela on n'évite pas toûjours que ce qu'on écrit ne ſoit mal pris & mal entendu, & qu'on ne ſoit obligé à de longs éclairciſſemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens paſſagers, où l'on n'apporte ni ſoin, ni application, ni précaution ; où l'on n'exprime la plûpart des choſes qu'imparfaitement, & s'en remettant ſouvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle? Et qui peut s'étonner qu'ils ſoient ſouvent pris à contre-ſens, en ſorte que

CHAP. VI.

l'un s'imagine avoir entendu ce que l'autre n'a jamais prétendu dire ?

Le ſens de nos expreſſions n'eſt pas tout renfermé dans les termes dont on ſe ſert pour s'exprimer : il dépend quelquefois des diſcours qui ont précedé. Un ton, une inflexion, un geſte, un air du viſage en change la ſignification ; & ſouvent même il dépend des penſées que l'on ſuppoſe dans ceux à qui on parle : de ſorte que ſi faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette ſuite, à ce ton, à cet air ; ou ſi l'on s'eſt trompé en leur attribuant certaines penſées qu'ils n'avoient point, & qui faiſoient neanmoins partie du ſens, ils ſe trompent preſque neceſſairement dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, & conçoivent tout un autre ſens que celui qu'on leur vouloit faire concevoir.

Il naît de-là une autre mépriſe encore plus ſurprenante. C'eſt que comme nôtre ame n'eſt accoûtumée à concevoir les choſes que par le moyen des paroles, toutes les fois que des gens prennent à contre-ſens ce qu'on leur dit, cette fauſſe impreſſion ſe peint dans leur imagination, avec de

certains termes, dont ils empruntent une partie de ceux qui parlent, & ils en fourniſſent l'autre. Mais dans la ſuite le ſouvenir de ce qu'ils ont ajoûté s'effaçant de leur eſprit, ils ne diſtinguent plus ce qu'ils ont oui, de ce qui vient d'eux. Et ainſi ils attribuent de bonne-foi à celui qui les a entretenus, toutes les paroles qui marquent la fauſſe impreſſion qu'ils ont conçûë; parcequ'ils la trouvent dans leur eſprit revêtuë de ces paroles. CHAP. VI.

Il y en a de même qui faiſant des recits des entretiens qu'ils ont eus avec quelqu'un, & ne ſe ſouvenant plus exactement des choſes, le font parler ſelon un ſouvenir confus qui leur en reſte. Que ſi on leur demandoit alors s'ils ſont bien aſſûrez de ce qu'ils rapportent; ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas être garans. Mais dans la ſuite ils viennent à quitter leur doute, & à acquerir l'aſſûrance qu'ils n'avoient pas d'abord, d'une maniere aſſez plaiſante. Car en faiſant ces recits, ils ſe les impriment fortement dans la memoire, & ils oublient au contraire cette diſpoſition de défiance & d'incertitude avec la-

CHAP. VI. quelle ils les avoient faits d'abord, de ſorte qu'ils s'imaginent enſuite que ce ſouvenir exact eſt un effet des choſes mêmes, au-lieu qu'il ne vient que du recit frequent qu'ils en ont fait.

Il eſt donc juſte quand on accuſe quelqu'un d'avoir dit quelque choſe qui peut retomber ou ſur lui, ou ſur quelque autre, de s'informer avant que de croire ce rapport, ſi ceux qu'il regarde en demeurent d'accord; & quand on apprend qu'ils le deſavouent, il faut ſuſpendre ſon jugement, & chercher dans les circonſtances du rapport de quoi ſe déterminer de côté ou d'autre. Car il eſt quelquefois plus profitable que celui à qui on attribuë quelque choſe l'ait dit, & quelquefois qu'il ne l'ait point dit.

Quand il s'agit, par exemple, d'un diſcours qui marque quelque ſentiment, ſi celui qui le deſavouë déclare que non-ſeulement il n'a jamais tenu ce diſcours, mais qu'il n'eſt point & n'a jamais été dans le ſentiment qu'il contient; ſon témoignage eſt infiniment plus croyable que le rapport de ceux qui prétendroient avoir entendu ce diſcours de lui. Car un ſentiment eſt

une choſe permanente, à l'égard de la- CHAP.
quelle on ne ſçauroit preſque ſe trom- VI.
per ; au-lieu qu'il eſt fort facile qu'on prenne à contre-ſens les paroles d'un autre, & qu'on ſe perſuade ainſi d'avoir entendu ce qu'il n'a point dit.

Ce ne ſeroit jamais fait ſi l'on vouloit rapporter en détail toutes les manieres dont on peut ſe tromper dans l'intelligence de ce qu'on nous dit. Il ſuffit qu'on ſoit perſuadé en general qu'il y en a quantité. Et ainſi, non-ſeulement dans les differends où l'un ſoûtient qu'il n'a point dit ce qu'un autre lui attribuë, mais auſſi dans tous les rapports qu'on nous fait qui ne ſont pas abſolument certains, il faut empêcher ſon eſprit de prendre parti ſur le champ, & retenir tous les mouvemens qui ſont des ſuites & des marques de croyance. Par ce moyen on ne participera point aux fautes des autres ; on n'entrera point dans leurs paſſions. Si l'on conçoit quelque ſoupçon de la conduite de ceux dont on entend faire une peinture peu avantageuſe, on n'en formera point de jugement exprés & formel, en quoi conſiſte le plus grand mal que ces diſcours

nous peuvent faire. Enfin, on ſera toûjours d'autant plus diſpoſé à s'en éclaircir qu'on n'aura point pris de parti.

CHAPITRE VII.

Comme il ſe faut conduire dans les faux rapports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Juſtice que l'on doit à ceux qui les font. Reflexion qu'on doit faire ſur ſoi-même, & ſur la vanité de ces rapports.

CHAP VII. IL ne reſte plus qu'un endroit par où les rapports nous puiſſent bleſſer. C'eſt quand nous en ſommes nous-mêmes le ſujet, & que des perſonnes que nous aurons entretenus avec confiance, nous attribuent enſuite des diſcours ou ridicules ou imprudens: ce qui de ſoi-même eſt capable de nous aigrir contre ceux qui font ou qui croyent ces rapports. Il eſt d'autant plus neceſſaire de ſe préparer à ſe conduire d'une maniere chrétienne dans ces rencontres, qu'il ne faut pas prétendre qu'on les puiſſe éviter

absolument. Car quelque discerne- CHAP.
ment que l'on fasse de ceux avec qui VII.
l'on s'entretien, on est souvent trompé à la qualité de leur esprit, & encore plus à la disposition de leur cœur. C'est même un effet de bonté que de s'y tromper & de ne pas concevoir facilement les soupçons de la fidelité des gens. Il est de plus impossible de prévoir toutes les manieres dont les esprits faux peuvent abuser de nos paroles, & toutes les fausses idées qu'ils s'en peuvent former par le mêlange bizarre de leurs imaginations avec nos pensées. Il faudroit donc presque renoncer entierement au commerce des hommes, si l'on vouloit ne s'exposer jamais à ces inconveniens; & comme cela n'est ni possible, ni utile à tout le monde, il faut se contenter de les éviter autant qu'on le peut, & se resoudre à les souffrir en patience, quand on n'est pas assez heureux pour les éviter.

S'il arrive donc qu'on y tombe de quelque maniere que ce soit, le premier soin & la premiere application qu'on doit avoir, est d'empêcher que les fautes des autres ne nous soient

CHAP. VII.

une occaſion d'en faire de nôtre côté, & de prendre garde ainſi qu'en nous plaignant qu'il nous ont fait quelque injuſtice, ce ne ſoit nous-mêmes qui leur en faſſions. Car nous ne ſçavons ce qu'on leur impute d'avoir dit de nous, que parceque d'autre l'ont rapporté : or comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les rapportant à d'autres, on peut auſſi avoir alteré les leurs, en nous les rapportant. Il faut donc au-moins ſe bien aſſurer du fait avant que d'en faire aucune plainte, & c'eſt à quoi l'on manque d'ordinaire ; parceque l'on ſuit plutôt les impreſſions de ſa paſſion, qui s'émeut par la ſeule image d'une offenſe vraie ou fauſſe, que la lumiere de la raiſon, qui ſe regle par l'évidence & par la conviction.

On leur doit la même juſtice & la même retenuë quand il s'agit de juger des motifs qu'ils ont pû avoir en faiſant ces rapports. Il y en a de pires les uns que les autres, & il n'eſt pas juſte de leur attribuer ſans raiſon les plus malins. Peut-être que ce que nôtre dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de ja-

lousie, n'est que celui d'une simple legereté, d'une inadvertance, d'une prevention, d'une conscience trompée, d'une envie de se divertir. Ayons donc soin que nôtre passion n'aille pas au delà de nôtre vûë, & ne nous imaginons pas sans raison qu'on ne se puisse tromper de bonne-foi à nôtre desavantage. CHAP. VII.

Il ne faut pas aussi oublier en ces occasions-là de se demander justice à soi-même contre soi-même, de tous les discours, & de tous les jugemens temeraires, legers, indiscrets & malins qu'on a pû faire des autres; ni de se remettre dans l'esprit tous les mauvais effets qu'ils peuvent avoir produits dans leur cœur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres sentimens: & comme nous ne sçavons pas ce que Dieu nous en impute encore, & ce qui nous en reste à payer à sa justice, nous devrions être ravis de ce qu'il nous donne des occasions d'en obtenir le pardon, en souffant nous-mêmes quelque petite injustice de la part des autres.

Ensuite il faut considerer de prés

CHAP. VII.

ces rapports & ces bruits qui nous incommodent, en prenant garde à ne leur pas donner plus de corps & de réalité qu'ils n'en ont. Car ſouvent nous leur donnons un être qu'ils n'ont plus, & nous les faiſons ſubſiſter par nôtre imagination, lorſqu'ils ſont anéantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s'occupent ſi peu des objets les plus importans & les plus ſolides, ſoient d'humeur à s'amuſer long-temps à des bruits ſans fondement. Tous ces contes n'ont qu'un cours paſſager: & aprés avoir ſervi d'entretien pour quelques jours aux perſonnes oiſives, ils ſe diſſipent & s'évanouiſſent quand ils ſont las d'en parler. Il n'y a donc qu'à les laiſſer paſſer, & à les mépriſer comme de vains fantômes dont il ne reſtera rien. Quand ils ſubſiſteroient même plus long-temps, & qu'ils feroient une impreſſion plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conſerveroient; puiſque c'eſt à eux qu'elle nuit plûtôt qu'à nous.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut tâcher de profiter des faux rapports qu'on fait de nous, pour mépriser la réputation des hommes, pour se détacher des conversations, pour parler avec plus de retenuë.

MAIS il ne faut pas seulement tâcher à se garantir du mal que ces rapports nous peuvent faire en nous portant à l'impatience, il faut essayer de nous les rendre effectivement utiles; & ils le seroient sans doute, si nous sçavions profiter des instructions que nous en pouvons tirer. Car qu'y a-t-il, par exemple, qui nous puisse mieux apprendre la vanité de ce qu'on appelle réputation, que la legereté que le commun du monde fait paroître en ces rencontres? Quelques preuves qu'un homme ait données de bon sens, on n'en sera pas moins prêt à écouter avec plaisir une histoire ridicule & sans apparence, qu'il plaira à quelqu'un de faire de lui: pourvû qu'il se trouve quelque es- CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

prit de travers qui y donne cours.

Le monde eſt naturellement ſi malin qu'il ſeconde toûjours ceux qui veulent détruire la reputation d'autrui ; & s'il a quelquefois de l'eſtime pour certaines gens, c'eſt en quelque ſorte malgré lui & contre ſa premiere inclination : de ſorte qu'il eſt toûjours bien-aiſe qu'on lui aide à ſe défaire de cette eſtime comme d'une choſe qui incommode. Qu'y a-t-il donc de plus ridicule que de ſe repaître de cette vaine fumée, & d'en faire la fin de ſes actions & de ſes travaux ?

Comme il eſt donc utile que les biens du monde ſoient mêlez d'amertume, depeur qu'on ne s'y attache, on doit être bien-aiſe auſſi que la converſation, qui n'eſt pas un des moindres de ces biens, ait ſes dégoûts : parcequ'il n'y a gueres de choſes à quoi il fût plus dangereux de s'attacher. On y reçoit une infinité de bleſſures ſenſibles & inſenſibles ; on y perd ſouvent toutes les vertus ; on y nourrit toutes les paſſions, & l'on y ramaſſe toute la corruption qui ſe trouve répanduë en pluſieurs eſprits.

Tout ce qui nous en retire donc pour nous obliger à une plus grande solitude, & à avoir communication avec moins de gens, nous est avantageux. Or il n'y a rien qui soit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde, que de trouver aussi peu d'honnêteté & de bonne-foi dans la plupart des gens, que l'on y en trouve; & d'apprendre par experience combien il faut être sur ses gardes, quand on a à traiter avec ceux qu'on ne connoît pas assez. L'on peut dire même que c'est un si grand bien que d'être délivré d'un esprit mal fait & capable d'abuser de ce qu'on lui dit, qu'on se doit tenir heureux quand on est averti par quelque rapport indiscret qu'il fait de nous, de n'avoir plus de commerce avec lui que par une grande necessité. CHAP. VIII.

Il ne faut pas neanmoins porter cela si loin, que l'on rompe avec ses amis toutes les fois qu'on a lieu de leur imputer quelque indiscretion. Car il faut souffrir en eux ce défaut comme les autres. Mais ce nous doit être un avertissement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de nous

CHAP. VIII.

répandre moins, & d'être davantage sur nos gardes, & par ce moyen les personnes moins sûres & les moins fidelles nous deviendront souvent les plus utiles, en nous obligeant de nous appliquer davantage à veiller sur nos paroles, & à éviter tout ce qui leur peut donner sujet d'en abuser.

SIXIE'ME TRAITE'.

DE LA GUERISON des ſoupçons.

CHAPITRE I.

Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminuë, & par conſequent les impreſſions deſavantageuſes au prochain ; parcequ'elles l'affoibliſſent en pluſieurs manieres.

LA charité ne nous porte pas ſeulement vers Dieu & vers le prochain, mais elle ſe porte en quelque ſorte vers elle-même. *Il faut aimer*, dit ſaint Auguſtin, *l'amour par lequel on aime ce qu'il faut aimer.* DILIGENDA *eſt ipſa dilectio quâ diligitur quod diligi oportet. Je fais cela*, dit-il encore, *par l'amour propre de vôtre amour:* AMORE *amoris tui facio iſtud.* Et c'eſt dans le même ſentiment que le Prophete Roi dit dans un de ſes

CHAP. I.

In Pſ. 118 conc. 8.

CHAP. I. Pſeaumes : *Mon ame a ſouhaité de deſirer vos juſtifications* : CONCUPIVIT *anima mea deſiderare juſtificationes tuas.* Il ne deſiroit pas ſeulement d'accomplir la loi de Dieu, qu'il entend par le mot de *juſtification*, mais il en deſiroit auſſi le deſir. Un deſir produiſoit l'autre ; parcequ'il eſt impoſſible qu'on aime quelqu'un, qu'on n'aime auſſi l'amour qu'on lui porte ; qu'on ne deſire de l'augmenter, & qu'on n'en craigne la diminution & le refroidiſſement.

C'eſt donc un effet neceſſaire de l'amour ſincere & veritable du prochain, de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cet amour. Tous les nuages qui obſcurciſſent tant-ſoit-peu l'éclat de la charité ſont penibles à la charité. Tout ce qui l'empêche de ſe répandre avec liberté l'afflige ; & elle tend toûjours à donner un cours libre à ſes mouvemens, & à écarter tous les obſtacles qui peuvent les arrêter ou les troubler.

Or il n'y a rien qui cauſe plus ordinairement ce mauvais effet que les impreſſions deſavantageuſes que l'on conçoit du prochain, ou ſur les rap-

ports que les autres nous en font, ou ſur les idées que nous nous en formons nous-mêmes. Et par conſequent il n'y a rien ſur quoi la charité doive veiller davantage. CHAP. I.

Ces impreſſions ſont capables d'affoiblir la charité en bien des manieres.

1°. Quelque ſoin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent neanmoins de la pente. Car ces impreſſions ſont des eſpeces de ſoupçons, & les ſoupçons diſpoſent aux jugemens ; & ſi ces jugemens ſont temeraires, ils peuvent non-ſeulement bleſſer, mais éteindre même la charité ; parceque les jugemens temeraires peuvent être des péchez mortels, ſelon ſaint Thomas. Ainſi quoique ces impreſſions ne ſoient pas encore des maladies formées, on les doit prendre neanmoins pour des avancoureurs, & des préſages d'une maladie qui nous menace. Ce ſont comme les premiers friſſons d'une fiévre dangereuſe qui doit ſuivre, à moins qu'on ne la prévienne par les remedes que la prudence chrétienne nous peut fournir.

CHAP. I.

2°. Elles nous rendent ſuſpect le bien-même que nous voyons dans les autres, & elles empêchent ainſi d'y prendre part, & par la joye qu'on en devroit reſſentir, & par les actions de-graces qu'il ſeroit juſte d'en rendre à Dieu; ce qui eſt un trés-grand mal. Car Dieu partageant ſes graces aux divers membres qui compoſent le corps de ſon Fils, qui eſt l'Egliſe, & ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu'elles leur diviennent toutes communes par la joye & par l'action-de-graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ſes propres graces lui ſuffiſent ſans celles des autres ce qui faiſoit dire à David: *Particeps ego ſum omnium timentium te, & cuſtodientium mandata tua.*

3°. Elles diſpoſent inſenſiblement à prendre en mauvaiſe part des paroles ou des actions innocentes d'elles-mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, ſi l'eſprit n'avoit point déja été prévenu de quelque ſoupçon. Une impreſſion devient la ſource d'une autre, & le pis eſt qu'on ne s'apperçoit preſque point de toutes ces

mau

mauvaiſes ſuites, parcequ'on ne remonte jamais juſqu'a la ſource, qui eſt la temerité de la premiere impreſſion. CHAP. I.

4°. Comme elles arrêtent le cours de nôtre charité vers ceux dont on conçoit ces opinions deſavantageuſes, elles produiſent ſouvent le même effet dans leur cœur; parceque ſouvent on ne les ſupprime pas ſi bien qu'ils ne s'en apperçoivent. Nôtre refroidiſſement en produit un pareil en eux que Dieu nous impute, à cauſe de l'occaſion que nous y avons donnée. Ainſi l'on s'éloigne inſenſiblement les uns des autres; & s'il reſte encore quelque charité, elle eſt tellement couverte par les nuages des ſoupçons, qu'elle demeure ſans action.

CHAPITRE. II.

Que quoique l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions deſavantageuſes au prochain, il faut neanmoins être toûjours diſpoſé à les quitter ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut même aller au-devant des éclairciſſemens. Combien ce devoir eſt mal pratiqué.

CHAP. II. IL faut donc éviter ces impreſſions le plus que l'on peut ; c'eſt la concluſion où la raiſon conduit. Mais on ne le peut pas toûjours : car il y a des impreſſions fondées ſur une telle évidence, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en défendre. On ne peut pas auſſi établir pour regle de n'écouter aucun rapport deſavantageux au prochain ; car ſi ces rapports ſont vrais, & s'ils nous ſont neceſſaires ou utiles, nous devons les écoûter. Or il y en a de cette nature. Quand Jeſus-Chriſt veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous deſirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins

de les voir ; & quand il ordonne de les dire à l'Eglise, il veut que l'Eglise les écoute. Puisqu'il nous porte à gemir des maux de l'Eglise, il ne prétend pas que nous nous devions fermer les yeux pour ne les pas voir. Puisqu'il veut que nous jugions des faux Prophetes par leurs œuvres, il suppose que nous les discernions. Enfin, puisqu'il nous oblige de traiter avec les hommes, & de diversifier nôtre conduite, selon leurs differentes dispositions, il veut bien sans doute que nous ne nous aveuglions pas sur ce qui nous en paroît, sans quoi il seroit impossible de ne pas tomber dans ces pieges des hommes, qu'il nous commande d'éviter par ces paroles : *Cavete autem ab hominibus.* CHAP. II.

Il n'y a donc proprement que les impressions fausses & temeraires qu'on soit obligé de rejetter & de détruire. Il suffit à l'égard des veritables, quand elles sont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu'avec peine ; que Dieu voye dans nôtre cœur que nous serions bien-aises qu'elles fussent fausses ; qu'elles ne servent pas d'une nourriture agrea-

CHAP. II.

ble à nôtre malignité, mais d'un objet de douleur à nôtre charité; & qu'en un mot nous les regardions de la même ſorte que nos propres maux, dont nous ne deſirions jamais la continuation & l'accroiſſement.

Mais ſi cette diſpoſition eſt ſincere, il faut par neceſſité qu'elle nous donne de la joye quand nous avons lieu de quitter cette impreſſion, & qu'on nous fait connoître que nous nous ſommes trompez. C'eſt par-là que nous pouvons juger du fond de nôtre cœur. Car ſi on ne nous arrache au contraire ces opinions qu'avec peine; ſi nous ſentons un ſecret dépit contre ceux qui nous deſabuſent; ſi nous n'avons des yeux que pour voir ce qui favoriſe nos ſoupçons, & que nous n'en ayons point pour tout ce qui en découvre l'incertitude ou la fauſſeté, c'eſt une marque que nous y avons de l'attache; & que bien-loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge, & dont nous ſerions bien-aiſes d'être délivrez, nous y prenons un ſecret plaiſir qui naît de la corruption de nôtre cœur.

La charité demande même plus que

cela. Elle ne nous fait pas ſeulement recevoir avec agréement tout ce qui eſt capable d'effacer ou de diminuer nos ſoupçons, quand on s'offre à nous détromper ; mais elle nous oblige même ſouvent d'aller au devant de la verité, & de chercher de nous-mêmes les éclairciſſemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclairciſſemens comme un bien qui merite d'être recherché, comme la délivrance d'un mal & d'une tentation, & enfin comme un devoir de juſtice que l'on doit pratiquer ; puiſque nous voudrions tous que les autres pratiquaſſent envers nous-mêmes cette équité de s'éclaircir autant qu'ils pourroient de la verité, au-lieu de demeurer dans les impreſſions deſavantageuſes qu'on leur aura données de nous. CHAP. II.

Il n'y a rien de plus évident que la juſtice & l'importance de ce devoir. Cependant il eſt ordinairement trés-mal pratiqué. Car la plûpart du monde eſt également facile à recevoir des impreſſions, & negligent à s'en éclaircir. Comme il eſt plus commode de les ſuppoſer pour vraies,

CHAP. II. que d'examiner ſi elles le ſont, l'amour propre fait prendre ordinairement ce parti ; & il n'a pour cela qu'à laiſſer agir les deux grands reſſorts de la conduite des hommes, la pareſſe & la vanité. La pareſſe nous éloigne du ſoin de nous informer exactement des choſes, parceque ce ſoin eſt toûjours accompagné de quelque ſorte de peine. La vanité nous attachant à nos opinions, nous fait apprehender d'être obligez de nous en dédire, & d'avouer que nous avons été legers & credules. C'eſt par-là que les impreſſions les plus fauſſes deviennent perpetuelles, & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui s'en défaſſent parfaitement. Lorſqu'on ne peut les conſerver entierement, on en conſerve toûjours quelque choſe, parcequ'on veut toûjours donner à l'amour propre la conſolation de ne s'être pas trompé ſans quelque raiſon. Ceux mêmes qui par un mouvement de conſcience s'abſtiennent de juger abſolument, ſont plus aiſes de demeurer dans un état de ſuſpenſion, que d'en ſortir par un entier éclairciſſement. Car l'amour propre ne laiſſe pas de trouver ſon

compte en cet état. Si on ne condamne pas les gens, on ſe croit auſſi diſpenſé par-là de les juſtifier, de les défendre, de prendre leur parti, de les approuver. On affoiblit par ce doute les louanges qu'on leur donne; on obſcurcit l'éclat de leur vertu, & on les tient à ſon égard dans un état de rabaiſſement en les regardant comme des perſonnes ſuſpectes. CHAP. II.

Comme la charité nous inſpire des ſentimens tout oppoſez à ceux de l'amour propre, elle nous fait prendre une conduite toute differente. Et pour exprimer en peu de paroles les degrez par où elle nous fait paſſer. 1. Elle fait que nous ne recevons ces impreſſions deſavantageuſes au prochain que par neceſſité & par contrainte. 2. Elle nous porte à les retenir dans de juſtes bornes, & à éviter de prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas, 3. elle nous fait toûjours deſirer ſincerement qu'on nous ôte ces impreſſions, & écouter favorablement ceux qui entreprennent de le faire. 4. Elle porte à embraſſer avec joye tous les moyens de s'éclaircir de la verité, & de ſe défaire entierement de ces impreſſions

CHAP. II.

qui tiennent ſes mouvemens en une eſpece de contrainte, en gardant neanmoins certaines meſures que la prudence preſcrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté cés choſes, & ne les pas rendre odieux en déeouvrant que c'eſt par eux qu'on les ſçait.

Il y a des gens qui n'oſent s'éclaircir de leurs ſoupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçûs en s'en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l'apparence que l'amour propre a plus de part dans cette reſerve que la charité. La charité n'eſt pas ſi timide, parcequ'elle ne ſuppoſe pas ſi facilement que ceux à qui l'on expoſe ces ſoupçons s'en puiſſent bleſſer. Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une délicateſſe auſſi injuſte que celle-là. Elle ſçait même entrer dans ces éclairciſſemens d'une maniere ſi ſimple & ſi humble qu'il eſt preſque impoſſible de s'en bleſſer. Car bien-loin de faire paroître de l'attache à ces ſoupçons, elle fait voir au-contraire qu'elle ne deſire rien davantage que de les quitter en changeant de ſentimens. On ne s'offenſe gueres con-

tre ceux qui demandent à être éclair- CHAP. cis avec cet eſprit. Mais ce qui fait II. que l'on ſe choque d'ordinaire de ces éclairciſſemens, c'eſt que l'on témoigne ſouvent plus d'envie de conſerver ſes opinions que de s'inſtruire ſi elles ſont veritables.

Si l'on ſuivoit ces regles & cette conduite, on verroit évanouir la plûpart des differends qui affoibliſſent la charité entre les perſonnes qui font profeſſion de pieté. Car il y en a peu qui ne ſoient produits, ou qui ne ſoient entretenus par ces impreſſions temeraires dont on ne s'éclaircit point. Mais le mal eſt que chacun voudroit que les autres pratiquaſſent cette juſtice envers lui, & qu'il y en a bien peu qui ſe mettent en peine de la pratiquer eux-mêmes à l'égard d'autrui. Il ne faut pas neanmoins que cette injuſtice commune nous rebute & nous empêche de faire envers les autres ce que la charité nous preſcrit, puiſque cette injuſtice eſt un mal pour ceux qui y tombent, & que la charité trouve ſa recompenſe en elle-même, & qu'elle eſt toûjours une ſource de biens pour tous

ceux qui ſuivent ſes mouvemens & ſes regles.

CHAPITRE III.

Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Regles & exemples de ſaint Auguſtin ſur ce point.

CHAP. III. VOILA ce que l'on doit au prochain quand on a conçû des impreſſions à ſon deſavantage. Mais que devons-nous faire quand ce ſont les autres au-contraire qui ſont prévenus contre nous par des ſoupçons injuſtes & injurieux? Suffit-il de les ſouffrir en patience, & de n'en faire point des plaintes aigres & paſſionnées? Ce ſeroit déja quelque choſe de garder envers eux cette moderation. Mais ſi l'on conſulte neanmoins la regle de la charité, que pour y ſatisfaire, il faut ſouvent aller plus avant? Car on a quelquefois ſujet de conſiderer ces impreſſions comme des maladies dangereuſes pour le prochain, & de juger en même-temps qu'il n'y

a que nous qui y puiſſions remedier, ou au-moins que nous y pouvons plus que perſonne. Or dans ces deux circonſtances peut-on douter que la charité ne nous oblige de faire tout ce qui nous eſt poſſible pour détruire en eux ces préventions, ſoit en les éclairciſſant de la verité, ſoit en employant d'autres moyens propres à leur donner d'autres ſentimens de nous, ſoit enfin en évitant tout ce qui peut fortifier leur préoccupation. CHAP. III.

C'eſt ſaint Auguſtin qui enſeigne ces maximes, & qui les a lui-même pratiquées d'une maniere admirable. Il regarde ces ſoupçons contre l'honneur du prochain comme un mal ſi dangereux, qu'il l'appelle un poiſon capable de faire perir les ames. *Il eſt à ſouhaiter*, dit-il, *que ceux qui ont ces penſées témoignent publiquement ce qu'ils ont dans le cœur, afin que l'on puiſſe employer toute ſorte de remedes, plûtôt que de permettre qu'ils periſſent ſans qu'on le ſçache, par le poiſon de ces pernicieux ſoupçons :* QUAM *ut taciti pereant perniciosis ſuſpicionibus venenati.* *Auguſt. Epiſt. 223.*

Il enſeigne que l'on ne doit pas ſe

CHAP. III. contenter du témoignage de ſa conſcience, & que la charité qui ne cherche pas ſes interêts, obligeant à faire le bien, non-ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant les hommes, il faut plûtôt tâcher de les perſuader de la fauſſeté de leurs ſoupçons, que de les reprendre de ce qu'ils les font paroître. *Magis ſatagendum eſt quomodo perſuadeatur hominibus falſum eſſe quod ſuſpicantur, quàm quomodò arguendi ſunt qui ſuſpiciones ſuas vocibus verbiſque declarant.*

De civitate Dei lib 14. c. 19

Il établit ailleurs comme une maxime indubitable : *Qu'encore que celui qui mépriſe les louanges des hommes, mépriſe auſſi leurs ſoupçons temeraires; neanmoins s'il eſt vraiment homme de bien, il ne mépriſe point leur ſalut; parcequ'il a tant d'amour pour la juſtice, qu'il aime même ſes envieux, & qu'il deſire de les corriger, afin de les avoir pour compagnons de ſa felicité.*

Enfin comme il eſt clair que ceux qui nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes, ne ſont pas plus indignes de nôtre charité que ceux qui nous outragent, on leur peut bien

appliquer ce que saint Augustin dit de l'obligation que ceux qui ont souffert quelque injure, ont de guerir l'ame de celui qui la leur a fait. *Cet homme*, dit-il, *vous a outragé, & en vous outrageant il s'est fait lui-même une grande plaie; & vous, vous negligez cette plaie de vôtre frere. Vous le voyez perir & vous ne vous souciez pas qu'il perisse. Vôtre silence à son égard est plus criminel que l'outrage qu'il vous a fait.* PEJOR *est tacendo quàm ille convitiando. Oubliez donc les injures qu'on vous fait mais n'oubliez pas la plaie de vôtre frere.* CHAP. III. *August. serm 16 de verb. Dom in Evang.*

Ce sont les regles que ce saint Docteur établit, & il les a lui-même pratiquées dans une occasion importante. Car ayant été soupçonné par Albine, illustre Dame Romaine, d'avoir contribué par interêt au serment que Pinien fit au peuple d'Hippone, de ne sortir jamais de leur ville, & de ne point recevoir l'ordination qu'à Hippone; au-lieu de faire des plaintes d'un soupçon si mal fondé, il se crut obligé de s'en purger par serment; & il le fit avec une humilité édifiante, sans faire aucun reproche

CHAP. III. à Albine, & ſans avoir d'autre vûë que de guerir en elles les plaies qu'elle avoit reçûës par ce ſoupçon : *Sananda iſta in vobis, non accuſanda ſunt ; & noſtra purganda vobis eſt fama, ſi eſt Domino purgata conſcientia.*

Ce même Saint ayant repris d'une maniere un peu forte, quoique ſans nommer perſonne, l'erreur d'un Evêque qui croyoit que Dieu étoit corporel, & qu'il pouvoit être vû des yeux du corps ; & cet Evêque s'en étant tellement bleſſé, qu'il refuſa de le voir, quoiqu'il s'offrît à lui en demander pardon, ſoupçonnant peut-être que c'étoit par artifice qu'il témoignoit tant de deſir de l'appaiſer, Saint Auguſtin au lieu de ſe choquer de ce ſoupçon, ne penſa qu'à adoucir cet Evêque, & à lui ôter cette impreſſion. Et il n'y a rien de plus humble que la maniere dont il le fait. Il condamne d'abord la dureté de ſes paroles. *J'ai été*, dit-il, *imprudent & exceſſif dans cette reprehenſion, & je n'ai pas aſſez penſé à ce que je devois à mon frere & à mon collegue dans l'épiſcopat. Bien loin de me défendre ſur ce point, je me condamne ; bien-loin de*

m'en excuſer, je m'en accuſe. Je demande ſeulement qu'on me pardonne, & que cette offenſe nouvelle ſoit couverte par le ſouvenir de nôtre ancienne amitié. CHAP. 111.

Et pour détruire le ſoupçon que cet Evêque avoit d'avoir été mépriſé par lui, & que ce fût par tromperie qu'il recherchât ſon amitié, il prie un autre Evêque qu'il prend pour médiateur, de lui ôter ces penſées. *Aſſurez-le*, dit-il, *de ma ſincerité, & faites-lui bien connoître avec quels ſentimens de douleur je vous ai parlé de ſon mécontentement; combien je ſuis éloigné de le mépriſer combien je crains Dieu en ſa perſonne, & combien je regarde en lui nôtre chef, dans le corps duquel nous ſommes tous freres.* NOVERIT *quàm eum non contemnam, & quantùm in illo Deum timeam, & cogitem caput noſtrum in cujus corpore fratres ſumus.*

CHAPITRE IV.

Ce que l'on doit faire quand on juge les éclairciſſemens inutiles. Qu'il ne faut pas prétendre guerir les ſoupçons en un moment. Utilitez qu'on peut tirer des ſoupçons injuſtes qu'on a de nous.

CHAP. IV. VOILA ce que ſaint Auguſtin a cru qu'on devoit pratiquer dans les occaſions où l'on a ſujet d'eſperer de pouvoir guerir les ſoupçons des autres en leur rendant compte de ſa conduite, & en les informant de ſes vraies intentions. Que ſi l'on juge avec ſujet que ces ſortes d'éclairciſſemens ſeroient inutiles, comme il arrive aſſez ſouvent, la charité nous devroit alors appliquer à chercher d'autres moyens de détruire ces préventions, non parcequ'elles nous ſont injurieuſes, mais parcequ'elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainſi au-lieu des plaintes & des reproches qui ne ſervent qu'à aigrir les eſprits, il faudroit eſſayer de faire paroître à ceux qui ſont préve-

nus contre nous, une diſpoſition toute contraire à celle qu'ils nous attribuent. S'ils croyent que nous n'avons pas d'eſtime ni d'affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives que nous les aimons & les eſtimons veritablement. S'ils s'imaginent qu'on ſe défie d'eux, il faudroit chercher des occaſions de leur donner des marques de confiance. S'ils nous ſoupçonnent de quelque défaut que nous n'ayons pas il faudroit travailler à leur ôter peu à peu cette impreſſion, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, & en agiſſant avec eux d'une maniere capable de la détruire; & par ce moyen bien-loin que ces préventions nous fuſſent nuiſibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers défauts, & de nous enrichir par la pratique d'un grand nombre de vertus. CHAP. IV.

Souvent même il ne ſeroit pas beſoin pour diſſiper ces ſoupçons, d'une application ſi expreſſe. Il ſuffiroit de les diſſimuler, & de continuer d'agir à l'ordinaire avec ceux qui les ont, ſans leur témoigner qu'on s'en apper-

CHAP. IV.

çoit. L'uniformité de nôtre conduite les feroit évanouïr peu-à-peu, & les esprits, se trouveroient changez sans même qu'ils s'en apperçûssent. Mais nôtre impatience gâte tout. Nous ne pouvons attendre les remedes lents. Nous voudrions emporter les esprits de force ; c'est à-dire, que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoiqu'un homme se soit blessé par sa faute ; quoiqu'il se soit fait malade par le déreglement de sa vie, on ne prétend pas neanmoins le guerir de ses blessures & de ses maladies en lui faisant des reproches ; on a recours aux remedes qui sont propres à son mal, & l'on ne s'étonne pas que ces remedes n'agissent qu'avec le temps. Or on ne doit point distinguer en ce point les maladies de l'esprit de celles du corps. Quelque volontaires qu'elles soient, elles n'en sont ni moins opiniâtres ni moins durables. C'est mal connoître la nature de l'esprit de l'homme, que de s'imaginer que lorsqu'il est une fois préoccupé, que l'amour propre a pris interêt dans un sentiment, qu'il s'est formé une pente dans le cœur à

juger d'une certaine maniere, on puiſſe en peu de temps effacer toutes ces impreſſions. Il faut pour changer de ſentiment, que l'eſprit acquiere de nouvelles lumieres; qu'il s'y familiariſe; qu'il perde une certaine défiance que les opinions dont il eſt prévenu lui donnent de tout ce qui y eſt contraire; que l'amour propre s'accoûtume peu-à-peu à ſouffrir le reproche de s'être trompé & qu'il oublie en quelque ſorte qu'il avoit pris un autre parti. Tout cela a beſoin de temps, & c'eſt être ridicule que de prétendre, que parceque des ſoupçons nous regardent, on s'en doive défaire ſur le champ, & que l'eſprit des hommes doive agir en nôtre conſideration d'une maniere extraordinaire. CHAP. IV.

Peut-être même qu'il y a plus de mal dans cette délicateſſe qui nous fait ſouffrir avec tant d'impatience les ſoupçons injuſtes qu'on conçoit de nous qu'il n'y en a dans ces ſoupçons dont nous nous plaignons. On juge des autres ſelon ſes lumieres, & ceux qui en ont peu, en jugent quelquefois aſſez mal, ſans que pour cela leur cœur y prenne beaucoup de part. Souvent

CHAP. IV.

même ils ont de la charité pour ceux qu'ils condamnent injuſtement, & ſeroient trés-diſpoſez à les ſervir. Au-lieu que cette impatience que nous éprouvons dans les mauvais jugemens qu'on fait de nous, eſt un défaut qui vient certainement de la corruption du cœur, & de l'orgueil dont il eſt plein.

Que ſçavons-nous, ſi Dieu ne permet point quelquefois qu'on juge moins favorablement de nous, & qu'on nous ſoupçonne injuſtement, pour nous faire mieux connoître cette plaie, & pour nous donner moyen d'en guerir? Que ſçavons-nous même s'il n'a point attaché nôtre ſalut à l'uſage de ce moyen? Aïnſi en nous en plaignant, nous nous plaignons en effet d'un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous oppoſons aux deſſeins de ſa miſericorde ſur nous. Nous mépriſons ſes graces, & nous refuſons d'entrer dans les voies de nôtre ſalut.

SEPTIE'ME TRAITE'.

QU'IL NE SE FAUT POINT ſcandaliſer des défauts des gens-de-bien.

Beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.

CHAPITRE I.

Importance de ſçavoir ce que c'eſt que de n'être point ſcandaliſez de Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt ne ſcandaliſe que ceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſcandaliſez de la pauvreté & des ſouffrances de Jeſus-Chriſt.

QUAND Jeſus-Chriſt dit, qu'*heureux eſt celui qui ne ſe ſcandaliſera point de lui*, il nous fait entendre par cette expreſſion, que c'eſt un bonheur aſſez rare d'être exemt CHAP. I.

CHAP. I. de ce ſcandale, & par conſequent que c'eſt un malheur aſſez ordinaire d'y tomber. Or s'il eſt vrai que le nombre de ces heureux ſoit petit, & que le nombre de ces malheureux ſoit grand nous avons tous un grand interêt de nous inſtruire de ce que c'eſt que d'être ſcandaliſez de Jeſus-Chriſt ; puiſque nous voulons tous être du petit nombre de ces heureux, & n'être pas de ce grand nombre de malheureux ; & peut-être que les conſiderations ſuivantes pourront ſervir à nous le faire comprendre.

Jeſus-Chriſt n'eſt proprement ſujet de ſcandale qu'à ceux qui le méconnoiſſent, & il n'eſt méconnu des hommes que parcequ'il leur eſt caché. On ne heurte contre les pierres que parcequ'on ne les voit pas. On ne ſe briſe contre Jeſus-Chriſt qne parcequ'on ne le connoît pas pour ce qu'il eſt. Ainſi être ſcandaliſez de Jeſus-Chriſt, c'eſt le méconnoître & le mépriſer par aveuglement & par ignorance. Ce qui nous cache Jeſus-Chriſt, eſt donc ce qui fait que Jeſus-Chriſt nous eſt un ſujet de ſcandale. Or il y a diverſes

choſes qui le cachent aux hommes. CHAP. I.

Sa baſſeſſe, ſa pauvreté, ſes ſouffrances, & toutes les marques de ſon infirmité l'ont caché aux Juifs. Ils n'ont pû croire que ce Meſſie qu'ils ſe figuroient devoir être tout environné de pompe & de gloire, fût cet homme miſerable qu'ils voyoient parmi eux, & qui n'étoit diſtingué des autres hommes par aucun éclat exterieur. Ils n'ont pû s'imaginer que celui qu'ils avoient crucifié, fût l'auteur même de la vie; & c'eſt pourquoi ſaint Paul appelle la croix, *le ſcandale des Juifs.* JUDÆIS *ſcandalum.*

Mais ce ne ſont pas ſeulement les Juifs que les infirmitez de Jeſus-Chriſt ſcandaliſent. Ce ſcandale comprend generalement tous ceux qui aiment le monde. Tous ceux, dit ſaint Auguſtin, qui aiment ce que Jeſus-Chriſt a mépriſé, & qui haïſſent ce qu'il a aimé, mépriſent Jeſus-Chriſt. Car n'eſt-ce pas mépriſer la ſageſſe de Jeſus-Chriſt que de juger des choſes tout autrement qu'elle n'a fait, & de choiſir tout le contraire de ce qu'elle a choiſi; de croire un bien, ce qu'elle a cru

CHAP. I. être un mal, & un mal ce qu'elle a cru être un bien ? Or mépriſer la ſageſſe de Jeſus-Chriſt, c'eſt mépriſer Jeſus-Chriſt & en être ſcandaliſé.

Que ce ſcandale eſt grand, qu'il eſt commun ! Car combien y en a-til peu qui en ſoient exemts ? Combien y en a-t-il peu qui n'eſtiment moins les hommes lorſqu'ils ſont revêtus des livrées de Jeſus Chriſt, c'eſt-à-dire de ſa pauvreté, & qui les honnorent interieurement davantage; parcequ'ils portent celles de ſon ennemi, qui ſont les pompes du monde, que ſaint Auguſtin appelle avec raiſon les haillons du diable, *pannos diaboli* ? Qu'eſt-ce que les Cours des Princes, ou plûtôt qu'eſt-ce que le monde, ſi non un lieu où il eſt honteux de reſſembler à Jeſus-Chriſt ?

Mais encore que l'on ne tombe pas dans ce ſcandale groſſier, qui n'eſt propre, qu'à ceux qui ſont poſſedez de l'amour du monde, on peut dire neanmoins qu'il y en a peu parmi les juſtes mêmes qui participent parfaitement à cette beatitude, de n'être point ſcandaliſez de Jeſus-Chriſt, non ſeulement parcequ'ils ont toûjours

quelque

quelque inclination pour les choſes que Jeſus-Chriſt a mépriſées, mais auſſi parcequ'ils en ſont ſcandaliſez en pluſieurs autres manieres qu'il eſt utile de conſiderer. CHAP. I.

CHAPITRE II.

On eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, quand on ne le reconnoît point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.

POUR n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt il faut donc le connoître ; mais pour le connoître il faut le connoître tout entier. Or Jeſus-Chriſt tout entier n'eſt pas ſeulement le chef, c'eſt auſſi ſes membres. Il vit en eux, il eſt caché en eux. Ainſi on le méconnoît, quand on l'y mépriſe. CHAP. II.

Il eſt même beaucoup plus facile de mépriſer Jeſus-Chriſt dans ſes membres qu'en lui-même, parcequ'il y eſt plus caché. Il n'étoit cou-

CHAP. II. vert dans le monde que de baſſeſſes de la nature, mais il eſt ſouvent couvert dans les fidelles de pluſieurs défauts que Jeſus-Chriſt n'a point eus, & même de pluſieurs fautes qui nous dérobent quelquefois l'éclat & l'odeur de leur vertu, & nous font ſoupçonner qu'il n'y ait rien en eux que d'humain. Et comme ce ſcandale eſt trés-dangereux, il faut embraſſer tous les moyens de l'éviter.

Un des principaux eſt de bien comprendre avec quelles conditions Jeſus-Chriſt eſt caché dans les fidelles. Et pour cela il faut ſçavoir que ce royaume divin qu'il eſt venu établir dans le monde, eſt un royaume interieur : *Regnum Dei intrà vos eſt.* Il eſt caché dans le fond de l'ame où Dieu reſide avec les richeſſes de ſes graces, ſans qu'il en paroiſſe ſouvent aucun éclat au-dehors. Une ame juſte devient par la poſſeſſion de ce royaume l'objet de la complaiſance de Dieu: elle devient ſon trône & ſon temple. Les Anges qui la connoiſſent y découvrent toutes ſes grandeurs; mais les hommes n'en voyent que de certaines lueurs ſombres qui ſe font pa-

roître dans ſes actions, & dans la conduite de ſa vie ; & tout le reſte eſt obſcurci par l'infirmité de la chair. CHAP. II.

Cette obſcurité dont Dieu couvre dans le monde les treſors de grace qu'il met dans les ames, produit de trés-grands biens & de trés-grands maux, ſelon le bon ou le mauvais uſage que l'on en fait. C'eſt un des grands moyens par leſquels Dieu exerce dans le monde ſa miſericorde & ſa juſtice. Elle empêche d'une part que les juſtes ne s'élevent, & ne ſe perdent par la vûë de leur propre excellence ; & elles les délivre de l'autre de la tentation que leur cauſeroit l'eſtime & l'admiration des hommes qui les connoîtroient. Elle les conſerve dans la voye de la foi, en les privant de la vûë d'une choſe qui les y attireroit par des motifs trop humains. Car ſi S. Auguſtin dit que Dieu n'a pas voulu que le renouvellement que la grace produit en nos ames, s'étendît juſque ſur le corps, en le rendant immortel, depeur que l'eſperance que nous devons avoir en lui ne fût trop intereſſée ; ſi ce même Saint aſſure que c'eſt par la même raiſon qu'il

Auguſt. de civit. Dei lib. 13. c. 4.

CHAP. II. permet que les bons ſoient affligez en ce monde auſſi-bien que les méchans, depeur que l'on n'eût pour but dans le ſervice qu'on rend à Dieu de s'exemter des maux temporels: on peut dire de même qu'il ne permet pas que nous puiſſions voir l'excellence de la beauté d'une ame juſte, & la difformité horrible d'une ame qui eſt dans le péché, depeur que ce ne fût par ces motifs intereſſez que nous deſiraſſions la juſtice, & que nous euſſions horreur du péché.

CHAPITRE III.

Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.

CHAP. III. MAIS ſi cette obſcurité produit quelque bien à l'égard de certaines ames, on peut dire qu'elle produit de trés-grands maux à l'égard des autres, & que c'eſt la principale cauſe de l'aveuglement des méchans. Car c'eſt ce qui fait que les gens-du-monde ne croyent pas qu'il y ait rien d'eſtimable dans les hommes que ce

qui flate leurs ſens, & qu'ils mépri- CHAP.
ſent la plûpart des gens-de-bien, par- III.
cequ'ils n'y voyent pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'ame leur paſſe pour chimere, parcequ'ils ne le ſentent point & ne le voyent point. Ainſi ils ne diſtinguent les hommes que par les qualitez exterieures, & par le rapport qu'ils ont à leurs paſſions: & comme les gens-de-bien participent toûjours un peu à l'eſprit du monde, ils participent auſſi un peu à cette illuſion. L'attache trop grande qu'ils ont pour les qualitez exterieures, leur ôte le ſentiment de la miſere ſpirituelle des ames; ſouvent auſſi ils n'ont pas l'eſtime qu'ils devroient avoir des vrais biens que d'autres poſſedent, parcequ'ils ſont couverts de défauts exterieurs, auſquels ils ſont trop ſenſibles. C'eſt-là une des manieres les plus ordinaires dont on eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt dans ſes membres. Car comme les Juifs vouloient que leur Meſſie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions auſſi que les gens-de-bien n'euſſent aucun défaut, ni exterieur, ni interieur, & à moins qu'ils n'ayent

CHAP. III. cet agréement qui frape nos ſens, on eſt porté à les mépriſer; parcequ'on voit leurs défauts & leurs miſeres, & que l'on ne voit pas leurs richeſſes & leurs biens.

Ce ſcandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux ne ſont pas de ſimples défauts naturels, mais que ce ſont des défauts de mœurs, & de veritables fautes. Car ſi l'on n'a ſoin de demander à Dieu qu'il nous preſerve de la tentation qui en naît, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui paſſent pour gens-de-bien, ne les rabaiſſent, & ne les aviliſſent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent ſuſpectes; on commence d'apprehender d'y avoir été trompé; on ne ſçait plus à quoi s'en tenir, & l'on entre dans un certain deſeſpoir de trouver dans le monde des vertus ſolides.

Cette tentation eſt en même-temps trés-dangereuſe & trés-ordinaire. Car il eſt difficile de vivre long-temps

avec des perſonnes de pieté, que l'on ne connoiſſe en elles quantité de défauts, non ſeulement imaginaires, mais veritables. L'eſprit humain agit & ſe fait toûjours paroître un peu. Ils ſe laiſſent tromper & éblouir. Ils ſe laiſſent emporter à des préjugez injuſtes : ils ſont quelquefois précipitez dans leurs jugemens. On en voit qui ſont arrêtez à leurs penſées ; d'autres qui ſont délicats dans ce qui les touche ; d'autres qui ſont tendres dans les petites incommoditez. Il y en a que leur zele emporte à des excés : enfin il n'y en a preſque point en qui la nature ne ſe faſſe paroître par bien des endroits. Que ſi l'on ſe porte ſur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, & à paſſer de l'averſion pour les défauts, juſques à l'averſion pour les perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien : *Qui vitia odit, homines odit.* CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Conſiderations que la foi nous fournit contre les ſcandales qui naiſſent des défauts des juſtes. Divers exemples des défauts des Saints, par leſquels Dieu a accompli ſes deſſeins ſur ſon Egliſe.

CHAP. IV. IL eſt donc utile de ſe fortifier contre cette tentation par les conſiderations que l'on peut trouver dans la foi. Or elle nous en fournit qui ſeroient capables de la diſſiper, ſi nous y faiſions une attention ſerieuſe. Car elle nous fait voir que les fautes des juſtes leur ſont utiles en pluſieurs manieres, comme nous avons déja dit ; & même que ſouvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-mêmes. Il obſcurcit leur éclat, afin que ceux qui ne meritent pas d'en jouir, en ſoient privez. Il dérobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité. Il reſſerre l'odeur de leur pieté, parceque le monde ne l'a pas reçûë comme il le devoit.

Nous nous ſcandaliſons donc ſouvent de certaines fautes dans les juſtes qui ne ſont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuiſent pas, mais elles nous nuiſent. Ce ſont des épines qui ſont bonnes pour eux, parcequ'elles garantiſſent leur pieté du danger où elle ſeroit d'être comme flétrie par les louanges des hommes; mais ces épines en nous bleſſant nous empêchent d'en aprocher & d'en ſentir la bonne odeur; & ainſi il n'y a que nous qui ſy perdons. CHAP. IV.

Les fautes des juſtes entrent dans l'ordre de la providence, & ſouvent Dieu s'en ſert pour executer ſes plus grands deſſeins contre les méchans. Peut-être que ſaint Chryſoſtome auroit pû ſe ménager davantage avec Arcade & Eudoxie, & que s'il l'avoit fait, ils ne l'auroient pas abandonné à la fureur de Theophile; mais parceque Theophile & les méchans Evêques de ce temps-là meritoient d'être abandonnez à leurs paſſions, & d'être aveuglez par un ſuccés conforme à leurs deſſeins, Dieu permit que ce Saint ſuivît l'ardeur de ſon zele.

CHAP. IV. Il y a des gens-de bien qui examinant la vie de ſaint Thomas de Cantorbie, ſont portez à croire qu'il auroit pû ſans violer les loix de l'Egliſe, ſe relâcher à beaucoup de choſes que le Roi Henri II. deſiroit de lui ; & neanmoins le cœur de ce ſaint Archevêque étant droit, & le cœur de ce Roi étant corrompu, le procedé de ce Saint étant humble & juſte, le procedé du Roi violent & injuſte, Dieu jugea de ce differend plûtôt par la pureté du cœur du Saint, & par la méchanceté de ſon adverſaire, que par le fond de la cauſe ; & il ne laiſſa pas de le juſtifier par quantité de miracles, lorſque toute l'Egliſe étoit partagée ſur ſon ſujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entrepriſe qui cauſa une infinité de troubles, qui eſt la dépoſition d'Eugene IV. Cette action ne fut point ſuivie dans l'Egliſe : il n'y a aucunes marques qu'il s'en ſoit repenti ; & neanmoins il n'a pas laiſſé de faire des miracles aprés ſa mort, Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu'il avoit fait par le zele de la juſtice quoique dans des circonſtances qui rendoient

ſon action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, ſaint Vincent Ferrier, ſainte Catherine de Sienne étoient de divers partis du temps du ſchiſme; & il faut par neceſſité que quelques-uns d'eux ayent été pour l'Antipape, & neanmoins cet obſcurciſſement n'a pas empêché leur ſainteté. CHAP. IV.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une vûë aſſez differente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui conpoſent les vies des Saints; car au-lieu qu'il paroît que leur unique but eſt de mettre en vûë toutes leurs vertus, & de cacher tous leurs défauts, je ne ſçais s'ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs défauts auſſi-bien que leurs vertus, afin d'empêcher par-là que l'on ne ſe ſcandaliſe de ceux que l'on apperçoit en quelques gens-de-bien que l'on connoît. Quiconque, par exemple, fera reflexion ſur la maniere dont trois Saints, ſçavoir ſaint Epiphane, ſaint Jerôme & ſaint Cyrille d'Alexandrie ont agi ſur le ſujet de ſaint Jean Chryſoſtome, ne s'etonnera plus que des gens-de-bien

ſoient quelquefois prévenus, & qu'ils tombent en quelques excés; & il concevra qu'il y a une trés-grande étenduë dans ce paſſage: *Charitas operit multitudinem peccatorum.*

CHAPITRE. V.

Autres raiſons qui prouvent que les fautes des Saints ſont bien moins conſiderables qu'elles ne nous paroiſſent.

CHAP. V. NOUS nous trompons auſſi ſouvent dans l'idée que nous avons des fautes des Saints, en nous les repréſentant plus grandes qu'elles ne ſont. Car 1. nous voyons ſouvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit plus; au lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y ſont veritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, ſans même qu'ils les reconnoiſſent; & ainſi elles ne ſubſiſtent plus. S'ils en font par foibleſſe ou par quelque paſſion, ils s'en humilient, & ils ſe relevent plus fort qu'ils n'é-

toient avant leur chute, & par-là en- CHAP.
core elles ne ſubſiſtent plus. Mais les V.
fautes des ames froides, quoique plus legeres en apparence, ſubſiſtent toûjours aux yeux de Dieu; parcequ'elles n'ont point ce feu de charité pour les conſumer, & qu'elles ne s'en relevent point tout-à-fait.

12. Il faut extrémement diſtinguer les fautes d'obſcurciſſement & le défaut de lumiere, des fautes de paſſion; les fautes de l'eſprit, des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui ſoit juge des fautes qui naiſſent d'ignorance, où la cupidité ne paroît point avoir de part; & il n'eſt pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une diſpoſition ſincere d'aimer & de ſuivre toute verité connuë. Mais ils ne connoiſſent pas également toutes les veritez, & ils ne ſont pas également appliquez à toutes celles qu'ils connoiſſent. Dieu les éclaire & les touche differemment ſelon les divers deſſeins qu'il a ſur eux, & en leur donnant un amour ardent pour certaines veritez, par leſquelles il les

CHAP. V.

veut ſanctifier; il permet quelque fois qu'à l'égard des autres ils demeurent dans quelque eſpece d'obſcurciſſement, ou dans un défaut de ſentiment qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais de ce que Dieu les applique à d'autres choſes. C'eſt ce qui fait que ceux qui aiment ces veritez, ſont ſouvent choquez de les en voir ſi peu touchez; parcequ'ils ne conſiderent pas qu'ils ſont eux-mêmes dans cette privation de lumiere & de ſentiment à l'égard de pluſieurs autres, & que le cœur de l'homme étant étroit au point où il l'eſt dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la verité dans toute ſon étenduë; mais ſeulement que ce ſoit l'amour de la verité, & non la cupidité qui ſoit le principe de ſes actions.

4. Quand Dieu laiſſe ainſi les Saints dans l'ignorance de certaines veritez, ou il détourne les occaſions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur & par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive neanmoins de là qu'on peut facilement abuſer de leur exemple, ſoit

en s'imaginant qu'on doit suivre aveu- CHAP.
glément tout ce qu'ils ont fait, soit en V.
se portant à mépriser ces Saints à cause de ces défauts de lumiere. Mais il faut remedier à l'un & à l'autre de ces scandales par la consideration de cette diverse dispensation que Dieu fait de la connoissance de sa verité. Car on voit par-là d'une part qu'il peut rester des tenebres dans les Saints à l'égard de certains points, dans lesquels par consequent ils ne doivent pas être pris pour guides; & on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'ensuit pas que ceux en qui on apperçoit de ces défauts de lumiere à l'égard de certaines veritez, ne puissent être Saints par l'application qu'ils ont à d'autres.

5. On peut ajouter à cela que peut-être ceux qui blessent en apparence certaines veritez par ignorance & par défaut de lumiere, ont devant Dieu plus d'amour, & de zele pour elles, que ceux qui font paroître beaucoup de chaleur pour ces mêmes veritez. Car Dieu a particulierement égard au fond du cœur: & quand il y voit un amour sincere de la verité & de la jus-

CHAP. V. tice, une diſpoſition à les ſuivre aux dépens de toutes choſes, il a moins d'égard aux tenebres qui impêchent cet amour de ſe répandre ſur certains points particuliers; au lieu qu'il arrive quelquefois que ce zele apparent pour certaines veritez, n'eſt qu'un effet d'amour propre, & d'attache à ſon propre ſens. On ſoûtient la verité comme on ſoûtiendroit la fauſſeté, ſi on avoit les mêmes engagemens à la ſoûtenir; & Dieu ne voit ſouvent rien de ſincere au fond du cœur qui tend directement à la verité.

CHAPITRE VI.

Raiſons que les ſçavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.

CHAP. VI. CEux qui par une étude plus exacte de l'antiquité ont acquis des connoiſſances & des lumieres que des perſonnes trés-ſaintes n'ont pas, ont ſujet de s'humilier par cette penſée, que ces veritez quoique grandes & importantes, ne ſont pas d'or-

dinaire celles dont la pratique eſt la plus frequente, & qui ſont les principes des actions communes qui compoſent nôtre vie. Ainſi comme les occaſions de les pratiquer ne ſont pas fort ordinaires, elles deviennent ſouvent ſteriles dans ceux qui les ſçavent, & ils peuvent croire aiſément qu'ils les aiment, ſans avoir pour elles aucun amour réel & effectif. Il en eſt tout au-contraire des veritez communes, comme celles qui apprennent à converſer avec le prochain d'une maniere édifiante; à avoir Dieu préſent dans toutes ſes actions; à ne faire rien que par ſon mouvement & par ſon eſprit; à mortifier toutes les ſaillies de l'amour propre; à retrancher toutes les inutilitez de ſa vie; à mortifier ſes ſens en tout ce que l'on peut; à moderer ſes paſſions; à regler tous les mouvemens de ſon eſprit & de ſon corps; à ne ſe plaindre pas des petits maux; à recevoir favorablement ceux qui nous avertiſſent de quelque défaut; à n'être point attaché à ſon ſens & à ſes lumieres à être retenu dans ſes jugemens. Ces veritez qui preſcrivent ces actions communes, ne ſont pas moins veritez

CHAP. VI.

CHAP. VI.

que les autres dont nous avons parlé; mais elles ont cet avantage que la pratique eſt ordinaire, & que l'on ne ſe flate gueres de les aimer, lorſque l'on ne les aime pas veritablement. Ce ſont celles-là que tous les Saints ont connuës, & c'eſt en les pratiquant & en les aimant qu'ils ſont devenus ſaints; au-lieu qu'il arrive ſouvent que ceux qui ſont plus éclairez dans ces veritez moins ordinaires, & qui ne ſervent de regles qu'aux grandes actions, s'appliquent beaucoup moins à ces veritez communes, dont la pratique continuelle eſt la vraie ſource de la ſanctification des ames, & de l'édification que nous donnons à ceux qui ſont témoins de nos actions.

Il arrive neanmoins quelquefois que des perſonnes qui paroiſſent trés-exactes & trés-édifiantes dans leurs actions communes, ſuccombent dans les grandes occaſions, pour avoir negligé de rechercher les lumieres qui leur étoient neceſſaires pour s'y conduire, ou par d'autres raiſons ſecretes que Dieu connoît; & que d'autres au-contraire, dont la vie étoit en effet moins exacte & plus remplie de

petits défauts, témoignent beaucoup de courage & de force dans ces occaſions importantes, & font voir qu'elles avoient au fond du cœur un amour ſolide & veritable pour Dieu. Et c'eſt ce qui doit humilier à leur tour ceux qui ſont exterieurement plus reglez, & plus compoſez ; parcequ'ils ne ſçavent pas pour cela quel eſt le degré de leur force, & qu'ils ſont peut-être, avec toute cette regularité exterieure, plus foibles & plus imparfaits devant Dieu, que ceux dont les imperfections frapent davantage les yeux du monde ; tant Dieu a eu ſoin de tenir dans cette vie toutes choſes dans l'obſcurité & dans l'incertitude, pour nous ôter tout droit de nous glorifier en nous-mêmes ; & de mépriſer les autres. CHAP. VI.

HUITIÉME TRAITÉ.

DES MOYENS DE PROFITER des mauvais ſermons.

CHAPITRE I.

Que les mauvais ſermons ne doivent pas ſervir de prétexte de n'y aſſiſter point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui ſont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.

CHAP. I. ON ne ſçauroit éviter d'entendre quelquefois de mauvais ſermons. Car outre qu'on ne connoît pas tous les Prédicateurs, & qu'il n'eſt pas juſte de les éviter ſans les connoître : outre que les Prédicateurs mêmes ne ſont pas uniformes à prêcher, ou toûjours bien, ou toûjours mal ; & qu'ainſi en cherchant un bon

sermons, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il semble qu'une personne de pieté ne se puisse dispenser d'entendre les Prédicateurs quels qu'ils soient. Car les sermons en general étant necessaires à l'Eglise, & Dieu ayant choisi cette voye pour l'instruction des peuples, il faut que ceux dont la pieté sert de regle aux autres, contribuent à faire subsister ce ministere en donnant l'exemple de se rendre assidus aux instructions publiques. Autrement si par un discernement qu'ils feroient des Prédicateurs, ils portoient le peuple à se dispenser de les écouter, ce ministere seroit peu-à-peu abandonné, & les simples se trouveroient par-là privez du principal moyen que Dieu leur a donné pour s'instruire des veritez necessaires à leur salut. CHAP. I.

Mais afin qu'ils ne destinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, & qu'ils en puissent aussi profiter eux-mêmes, leur pieté les devroit appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toutes sortes de sermons : & puisqu'il n'est pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui se mêlent de prêcher s'acquittent com-

CHAP. I. me il faut de ce miniſtere, ils devroient travailler ſur eux-mêmes pour s'acquiter comme ils doivent de celui d'écouter les prédications, qui eſt une autre fonction qui a auſſi ſes devoirs, & par conſequent ſes regles.

On voit bien d'abord que la recherche de ces moyens & de ces regles doit conſiſter à trouver des inventions ſaintes de s'édifier des mauvais ſermons. Car il ne faut pas de methode pour s'édifier des bons. Chacun ſçait qu'il faut ouvrir ſon cœur aux veritez ſolides qu'on y annonce ; qu'il faut demander à Dieu la grace qu'elles y fructifient comme une ſemence divine ; qu'il faut les conſerver dans ſa memoire comme un treſor precieux; qu'il faut faire enſorte en les repaſſant ſouvent dans ſon eſprit, qu'elles s'y enracinent & s'y étendent, & qu'enfin il faut chercher les occaſions de les réduire en pratique.

On ſçait encore aſſez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais ſermons ceux où des veritez, d'ailleurs ſolides & édifiantes ſeroient propoſées d'une maniere groſſiere & peu agreable : où le Prédicateur au-

roit peu de talent, peu d'exterieur, peu de facilité de s'exprimer. Car pourvû que le fond ſoit bon, il faut qu'un auditeur judicieux, s'y attache, & qu'il s'en ſerve pour couvrir les défauts exterieurs. CHAP. I.

On doit faire le même, quand ce qui nous choque dans un Prédicateur n'eſt que le peu de rapport de ſes penſées à ſon ſujet. Car pourvû que les veritez ſoient bonnes & utiles en elles-mêmes, qu'importe que le rapport en ſoit ſi juſte ? Mais je voudrois bien, dit-on, qu'on les eût propoſées dans une autre application. Et bien, détachez-les de cette application qui vous choque, & conſiderez-les en elles-mêmes, ou faites-en vous-même dans vôtre eſprit une autre application. C'eſt toûjours vous avoir obligé, que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces veritez. Elles meritent bien d'être méditées pour elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Deſcription des mauvais ſermons, combien ils deshonorent Jeſus-Chriſt. Outrages qu'il reçoit dans ſa parole auſſi grands que ceux qu'il reçoit dans ſon corps. Mouvement de frayeur & de reconnoiſſance qui en doivent naître.

CHAP. II. MAIS il y a des ſermons qui péchent par le fond même, & qui ne ſont remplis que de paroles, qui ont plus de ſon que de ſens. Il y en a où l'on ne debite que des ſpeculations creuſes & des penſées ſans ſolidité, qui laiſſent l'ame dans la diſette & dans la faim dont on ne ſçauroit rien rapporter pour la correction de ſes mœurs, & où le peuple comprend auſſi-peu, que s'ils étoient faits en une langue inconnuë. Il y en a même où les Prédicateurs diſſimulent ou affoibliſſent la verité par une lâcheté criminelle, ou l'alterent par ignorance ou par interêt.

Comme il eſt impoſſible que ceux qui

qui ont un peu de lumiere ne recon- CHAP.
noiſſent ces défauts, on ne doit pas II.
exiger d'eux qu'ils ſe les diſſimulent à eux mêmes ; mais ſeulement qu'ils ne les agrandiſſent pas. Et il eſt bon au contraire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excés qui ſe commettent en ce point, & qu'ils gemiſſent devant Dieu de la maniere ſi indigne dont ſa verité eſt traitée par les hommes. Car ce ſaint gemiſſement faiſant une partie de la pieté, tout ce qui l'excite leur eſt utile, & contribuë à leur édification.

En conſiderant avec cet eſprit les outrages que Jeſus-Chriſt reçoit dans la diſpenſation de ſa parole, ils trouveront qu'ils ne ſont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la diſtribution de ſon corps & qu'on peut dire même qu'ils ſont plus grands ; & qu'ainſi ils nous doivent être de plus grands ſujets de douleur, d'humiliation, & de terreur. Car quoi qu'il y ait une infinité de Prêtres vicieux & criminels, qui s'ingerent dans l'adminiſtration des Sacremens & dans la diſtribution du corps de Jeſus-Chriſt, il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'aſſez

CHAP. II. impies pour donner aux fidelles des hoſties non conſacrées, au-lieu du corps même de Jeſus-Chriſt; ou pour mêler des poiſons avec des hoſties conſacrées afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainſi, quoique ces Prêtres malheureux commettent un ſacrilege par la hardieſſe qu'ils ont de s'ingerer dans des fonctions ſi divines, ceux neanmoins qui participent au corps de Jeſus-Chriſt par leur miniſtere, n'en reçoivent aucun préjudice. Il n'en eſt pas de même de la parole de Dieu. Non-ſeulement il y a des Prêtres qui la deshonorent par la hardieſſe qu'ils ont de la prêcher, lorſqu'ils ne devroient ſonger qu'à faire pénitence de leurs crimes, & qui s'attirent par-là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du Prophete Roi: *Peccatori autem dixit Deus: Quare tu enaras juſtitias meas, & aſſumis teſtamentum meum per os tuum.* mais il y en a qui l'empoiſonnent par leurs mauvaiſes maximes, ou par leurs emportemens & leurs paſſions, & qui font ainſi qu'au-lieu de porter la vie dans les ames, elle y porte ſouvent la mort. Et enfin il y en a qui au lieu de

la vraie parole de Dieu, ne debitent que leur imagination, ce qui ne nuit pas seulement aux simples en les privant de la nourriture dont ils ont besoin, mais les trompe malheureusement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu des pensées toutes humaines & toutes profanes.

Il ne faut qu'appliquer ces vûës à l'état present de l'Eglise, pour reconnoître qu'il y a une infinité de Chrétiens qui souffrent ce que l'Ecriture appelle *famem verbi*, LA DISETTE *de la parole de Dieu*, parceque ceux qui sont chargez de les instruire, au-lieu des veritez solides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les repaissent que de leurs propres pensées, & de leurs vaines speculations: qu'ainsi l'Eglise éprouve en bien des lieux cette playe terrible dont Dieu a autrefois menacé de fraper les Juifs, & que la même Ecriture appelle *ubera arentia*, des mammelles qui n'ont point de lait; c'est-à-dire, des Pasteurs sans lumiere, & incapables, de nourrir leurs peuples de la doctrine de la verité; ce qui doit exciter en mê-

CHAP. II. me temps en nous des ſentimens de compaſſion pour la miſere ſpirituelle de tant d'ames, des mouvemens de reconnoiſſance de ce que Dieu nous a traitez plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connoiſſance de ſa verité, dont il permet qu'elles ſoient privées, une frayeur ſalutaire par la vûë du peu d'uſage que nous avons fait de tous ces diſcours.

CHAPITRE III.

Inſtructions que nous pouvons tirer des mauvais ſermons. Que Jeſus-Chriſt en ſouffrant les mauvais ſermons, pratique d'une maniere divine ſa juſtice envers les méchans, & ſa miſericorde envers les bons.

CHAP. III. SI ces ſermons qui nous plaiſent peu par eux-mêmes, nous faiſoient entrer dans ces ſentimens, ils nous deviendroient auſſi utiles que ceux qui nous rempliroient le plus la memoire des veritez édifiantes. Il n'y en a même gueres de plus importantes que celles que l'on peut apprendre

par ce châtiment que Dieu exerce ſur l'Egliſe. Car il fait voir par-là que la connoiſſance de la verité ne nous eſt point dûë ; que nous meritons d'en être privez ; que cette privation eſt la juſte punition de nos déreglemens ; que nous nous devons imputer à nous-même cette diſette de Prédicateurs évangeliques: qu'ainſi les fautes qu'ils commettent dans l'exercice de leur miniſtere, ſont en quelque ſorte les nôtres ; puiſque c'eſt pour nous punir que Dieu les permet. CHAP. III.

Il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayons point ſujet de craindre pour nous-mêmes les effets de la colere de Dieu, ſous prétexte que nous ſommes plus inſtruits, & que nous avons divers moyens de ſuppléer au défaut des Prédicateurs. Car Dieu a auſſi d'autres ſortes d'aveuglemens à répandre ſur nous, que nous ne devons pas moins apprehender. S'il ne nous punit pas par la privation de la connoiſſance des loix communes du Chriſtianiſme, il peut nous punir en nous privant de la connoiſſance de quelque devoir particulier dans quelque rencontre importante ; & cette privation ſuffit

CHAP. III. pour nous faire entrer dans les funeſtes engagemens, & pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoiſſances. Nous ne ſommes donc pas dans un moindre beſoin de ſa lumiere & dans une moindre obligation de la rechercher. Et comme cette lumiere ſe communique dans la voie ordinaire par le miniſtere des hommes, perſonne ne peut dire qu'il n'ait point beſoin de Prédicateur, c'eſt-à-dire, d'un homme qui lui faſſe connoître ce que Dieu demande de lui.

Mais il ne faut pas que cette vûë des deſordres qui ſe commettent dans la diſpenſation de la parole de Dieu auſſi-bien que dans la diſtribution du corps de Jeſus-Chriſt, nous applique ſeulement à la conſideration de ſa juſtice envers les méchans; elle nous doit encore plus remplir de l'admiration de ſa bonté envers ſes élus. Car c'eſt pour eux qu'il ſouffre avec une patience incomprehenſibles toutes ces profanations. c'eſt pour eux qu'il veut que ſon corps reſide juſqu'à la fin du monde ſur nos autels, & qu'il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir, ſans avoir égard

aux ſacrileges que tant d'impies com- CHAP.
mettent en le recevant ; afin que ſes III.
élus ne ſoient pas privez de cette nourriture divine, qui eſt le moyen ordinaire de leur ſalut. Ainſi il arrive quelquefois que le corps de Jeſus-Chriſt demeure des années entieres dans des Egliſes entre les mains des méchans Prêtres qui le deshonorent tous les jour par de nouvelles impietez, & qu'il y reçoit une infinité d'outrages de la part des Chrêtiens déreglez, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d'y participer, ou de l'y venir adorer. Il n'y eſt pas même quelquefois pour ceux qui compoſent cette Egliſe particuliere, parcequ'ils peuvent être tous impies & méchans, Il y eſt pour ceux qui naîtront d'eux à pluſieurs années de-là.

C'eſt de même en conſideration de ſes élus qu'il ſouffre que des méchans corrompent & profanent ſa parole en l'annonçant; & qu'il permet qu'on la prêche à des gens qui n'en tirent aucun fruit, & qui n'en deviennent que plus criminels ; afin que quelque ame ſimple qui s'y trouvera preſente en ſoit inſtruite & édifiée, ou qu'au-

CHAP. III.

moins le miniſtere étant conſervé, des élus, qui ne naîtront peut-être que pluſieurs années aprés, trouvent dans ces lieux les inſtructions dont ils ont beſoin.

Comme la pieté nous doit donc porter à adorer la charité infinie de Jeſus-Chriſt reſidant ſur nos autels, & ſouffrant pour le bien de ſes élus tous les outrages qu'il y reçoit, elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette même charité qui lui fait endurer la maniere ſi indigne dont on traite ſa verité, ſoit en l'annonçant, ſoit en l'écoutant. Et il eſt bien juſte d'en conclure que ce ſeroit le comble de l'ingratitude de ne vouloir pas s'expoſer pour l'interêt de la verité à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes ; puiſque Dieu ſouffre tous les jours que cette verité ſoit expoſée à tant de mépris & à tant d'irreverences pour nôtre bien.

CHAPITRE IV.

Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Prédicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté.

IL faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes cette vûë des fautes qui se commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin; & que comme il paroît peu de lumiere, peu d'onction, & souvent peu de jugement dans certains sermons, elle ne nous en fasse conclure que le Prédicateur est absolument dépourvû de toutes ces qualitez. Car ce jugement pourroit être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent trés-mal, & qui ont neanmoins de la pieté, & même de la lumiere & du jugement en d'autres choses; & la raison en est, qu'il ne prêchent mal, que parcequ'ils ont une fausse idée, & qu'ils se sont d'a-

CHAP. IV.

CHAP. IV.

bord propoſez de mauvais modelles. Ils ſe mettent, je ne ſçais comment, dans l'eſprit, que les ſermons doivent avoir quelque choſe de relevé, de ſublime, d'extraordinaire, & qu'on y doit éviter les penſées communes & populaires. Ainſi quand ils ont à prêcher, ils ne conſultent ni leur cœur, ni la diſpoſition de leur auditeur; ils ſe guindent en une certaine region de leur eſprit, où ils n'habitent pas d'ordinaire, & où ils ont un magaſin de penſées fauſſes, & de ſpeculations creuſes, que cette fauſſe idée dont ils ſont prévenus, leur fait approuver. Mais comme ils n'ont le jugement gâté que par cet endroit, ils ne laiſſent pas de pouvoir être judicieux en d'autres choſes, quand ils ſont ſortis de ce païs, où ils ſont en quelque ſorte en un état violent, & qu'ils ſont revenus à leur maniere ordinaire de parler & de penſer.

Aprés qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Prédicateur, & qu'on aura pris reſolution de le ménager autant que l'on pourra dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empêcher le fruit qu'il peut

faire ſur ceux qui auroient d'autres vûës que nous, il faudra conſiderer bonnement tout ce qu'il dit & tâcher d'y trouver quelque choſe qui nous puiſſe édifier, & à quoi nôtre eſprit ſe puiſſe attacher; & il eſt difficile qu'on n'y réuſſiſſe ſi l'on le fait de bonne-foi, ou que l'on ait au-moins ſujet de ſe convaincre que c'eſt nôtre peu de lumiere & nôtre peu de vertu qui nous empêche d'en profiter. CHAP. IV.

Nous voudrions que tous les ſermons continſſent toûjours quelque beau principe de morale bien développé & bien exprimé qu'ils nous fiſſent remarquer quelque défaut conſiderable de la vie des Chrêtiens, qu'ils nous portaſſent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent tels, & c'eſt un défaut quand cela n'eſt pas, parceque les Prédicateurs doivent ſuppoſer que le commun du monde ne s'édifie gueres que de ces ſortes de ſermons. Ce qui faiſoit dire à ſaint François de Sales, qu'*il ne trouvoit point qu'un ſermon fût bon, ſi le Prédicateur n'y avoit pour but d'édifier quelque coin des murailles de Jeruſalem.*

CHAP. XV. On doit neanmoins reconnoître que c'eſt auſſi un défaut d'avoir une pieté ſi reſſerrée. La vertu Chrétienne a plus d'étenduë. Elle n'eſt pas toûjours occupée de la correction de nos mœurs, ni du ſoin de s'inſtruire des principes du Chriſtianiſme. Elle s'oublie quelquefois pour ſe porter toute à Dieu, pour l'admirer, pour le louer, pour conſiderer ſes miſteres en eux-mêmes ſans aucun retour ſur ſoi; pour contempler les œuvres de ſa miſericorde, & de ſa juſtice; pour ſe réjouir des graces qu'il a faites aux Saints. Or il n'y a point de ſermons qui ne puiſſent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens ſi nous y étions diſpoſez, & ſi nôtre eſprit n'étoit point ſi borné à n'y chercher des ſujets d'édification que d'un certain genre; ce qui fait que ſouvent on trouve auſſi peu à s'édifier dans pluſieurs ſermons des Peres, que dans ceux qu'on entend préſentement.

CHAPITRE V.

Qu'il faut aimer les veritez lors même qu'elles ſont mêlées avec d'autres choſes qui les deshonnorent, ou qu'elles ſont propoſées d'une maniere baſſe & commune.

ON ſe flatte d'ordinaire d'être du nombre de ceux que ſaint Auguſtin appelle, *non verborum, ſed rerum avidos*, avides de choſes & non de paroles; & on s'imagine que c'eſt ce qui nous dégoûte des ſermons où il y a plus de paroles que de choſes. Cependant on peut dire que ce dégoût vient plûtôt d'un défaut contraire; c'eſt-à-dire, de ce que nous ſommes plus attachez aux manieres qu'aux choſes mêmes, & que nous aimons plus la rareté, l'éclat, & la juſteſſe des penſées, que leur ſolidité & leur verité. Car enfin il n'y a point de ſi mauvais ſermons, où il n'y ait des choſes; c'eſt-à-dire, des veritez, mais elles ne nous touchent point, parcequ'elles ſont ou communes, ou CHAP. V.

CHAP. V.

hors de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y ſont mêlées avec quantité de penſées fauſſes, ou éloignées du ſujet. Puis donc que tous ces défauts étant joints à la verité, nous en ôtent entierement le goût, il faut que nous ayons peu d'amour pour elle. Un diamant mêlé avec des ordures ne perd point ſon prix à nôtre égard. On le ramaſſe toûjours avec ſoin & avec ardeur quand on le découvre ; & ſouvent on s'y applique d'autant plus que l'on le trouve dans un lieu qui ſemble les deshonorer. Nous en devrions faire autant de ce peu de veritez Chrétiennes qui ſe trouvent dans de certains ſermons. Il ſeroit juſte que nous y fiſſions d'autant plus d'attention, que nôtre eſprit ne ſeroit pas partagé par un grand nombre de choſes qui meritaſſent ſon application. Or il n'y a point de verité Chrétienne, qui étant méditée comme il faut, ne ſoit capable de nous nourrir ; & il n'y en a point même qui ne nous parût avoir une trés-graude etenduë, ſi nous avions aſſez de lumiere pour penetrer ce qu'elle renferme.

Nous devons penſer que ces veri-

tez communes que nous entendons avec dégoût, ſont infiniment au-deſſus de tout ce que l'on peut trouver dans les livres des payens qu'on lit avec tant d'eſtime & tant de plaiſir; que c'eſt une grace ſinguliere que Dieu nous a faite, d'avoir bien voulu nous les découvrir aprés les avoir tenuës cachées quatre mille ans à tous les hommes; que les Prophetes mêmes & les Saints de l'ancien Teſtament ont ſoupiré pour les connoître dans cette clarté avec laquelle elles nous ſont revelées; qu'elles ſont partie de ces jugemens divins dont David diſoit avec tant de ſentiment de reconnoiſſance: *Non fecit taliter omni nationi, & judicia ſua non manifeſtavit eis.* Et cela devroit ſuffire pour nous donner de la confuſion, que des défauts humains dont elles ſont environnées, puiſſent nous en faire perdre entierement le goût & l'amour. C'eſt par-là même que nous devrions diſcerner ſi nous aimons ſincerement la verité. Car comme ſaint Auguſtin dit qu'on diſcerne mieux la beauté de la juſtice, lorſqu'on la regarde dans des objets qui n'ont rien qui ne don-

CHAP. V.

CHAP. V.

ne de l'horreur au ſens, tels qu'étoient les membres des martyrs lorſqu'ils étoient tout couverts de plaies; ne peut-on pas dire de même que l'on ne peut mieux reconnoître ſi l'on aime la verité pour elle-même, que lorſqu'elle ſe préſente à nous en des diſcours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, & où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choſes choquantes? Ainſi l'on pourroit faire ſervir ces ſortes de ſermons d'un exercice utile pour honorer la verité pour elle-même, ſans qu'il y eût rien qui partageât l'hommage que nous lui rendons. Et la moindre verité honorée de cette ſorte, ſeroit capable de nous édifier davantage que les inſtructions les plus touchantes, & qui contentent davantage nôtre eſprit.

Il n'y a preſque point de ſi mauvais ſermon dont on ne fût touché, ſi ce qu'on y dit étoit nouveau, & ſi nous ne ſçavions rien de ce qu'il contient, par aucune autre voye. Il n'y a point, par exemple, de diſcours ſi froid du paradis ou de l'enfer, qui ne fît beaucoup d'impreſſion ſur nous, ſi nous

n'en avions jamais entedu parler ailleurs. Ce qui nous ôte le ſentiment de ces choſes, eſt donc qu'elles nous ſont déja connuës, & que nous y ſommes accoûtumez. Mais ſi nons ne pouvons éviter cet effet de l'infirmité humaine, nous pouvons bien au-moins nous en humilier, & nous en ſervir pour reconnoître que l'eſprit humain eſt bien peu de choſe; puiſque les mêmes objets qui l'ont juſtement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonſtance, qu'il s'y eſt accoûtumé: comme ſi cette accoûtumance changeoit la nature de ces objets, & ne leur ôtoit rien de ce qu'ils ont, ou de terrible, ou de grand. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais ſermons, nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-mêmes.

CHAP. VI. UN autre moyen de profiter des mauvais ſermons, eſt de ſe ſervir de ce qui nous y choque pour connoître nos propres défauts. Et en les conſiderant de cette ſorte, plus un ſermon ſeroit rempli de défauts humains, plus il ſeroit propre pour nous ſervir de tableau de ce que nous ſommes, & de la maniere dont nous agiſſons. Car la vie des Chrétiens devroit être une prédication continuelle, qui portât dans l'eſprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L'Apôtre ſaint Pierre nous recommande d'inſinuer l'humilité en toutes choſes : *Humilitatem in omnibus inſinuantes* ; c'eſt-à-dire, qu'il veut que les Chrétiens prêchent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les au-

tres vertus ; & nous ne devrions rien faire qui ne pût ſervir à les graver dans le cœur des autres, comme un Prédicateur ne doit rien dire qui n'édifie ſes auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne faſſent cette impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui les voyent ? Qu'y portons-nous au-contraire le plus ſouvent ; que l'image de nos paſſions, de nos mouvemens déreglez, de nos interêts ſecrets ? Nous prêchons donc à peu-prés par nos actions, comme les mauvais Prédicateurs prêchent par leurs paroles ; & nous nous acquittons du miniſtere general de Chrétiens, comme ils s'acquittent du miniſtere particulier de Prédicateurs. Ne voyons donc pas leurs défauts tout ſeuls ; mais voyons les nôtres dans les leurs, & tournons contre nous-mêmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux. CHAP. VI.

Si nous y prenons même garde de prés, nous trouverons que les défauts particuliers dans leſquels ils tombent, ſont aſſez ſemblables aux nôtres, & ont à-peu-prés les mêmes cauſes.

CHAP. VI.

1. Ces gens ſuivent d'ordinaire leurs penſées & leurs fantaiſies, ſans faire reflexion ſi elles ſeront proportionnées à l'eſprit de ceux qui les écoutent. Nous ſuivons de même nos humeurs & nos paſſions, ſans avoir aucun ſoin de proportionner nos actions & nos paroles à l'eſprit de ceux avec qui nous vivons; ce qui fait que nous les choquons en mille manieres, & que nous ne faiſons rien qui les édifie.

2. Il y a des Prédicateurs qui choquent les auditeurs intelligens & judicieux, en s'écriant mal-à-propos ſur de petites choſes; en s'échauffant ſur des ſujets qui ne le meritent pas, & en faiſant paroître je ne ſçais combien de faux mouvemens, qui incommodent étrangement ceux qui ont l'idée de la juſteſſe auſſi-bien pour les mouvemens que pour les choſes.

Mais ce défaut n'eſt-il pas infiniment plus grand & plus ordinaire dans nôtre vie, que dans les ſermons? Car combien ſe gliſſe-t-il de mouvemens dans nos actions, & dans nos paroles, qui ſont faux, non ſelon la Rhetorique, mais ſelon la Foi? Ne fait-on

pas souvent paroître de l'inclination & de l'estime pour des actions qui ne devroient causer que des sentimens d'horreur ? Ne reçoit-on pas souvent avec moquerie & avec mépris des choses qui ne devroient exciter que de la pieté ? Combien revele-t-on de choses qui devroient nous paroître basses & mépriſables ? Combien en rabaisse-t-on qui sont effectivement grandes & dignes d'être admirées ? Combien parle-t-on froidement de celles dont on devroit être le plus touché ? Ce sont autant de faux mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils naissent de la mauvaise disposition du cœur, au-lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent souvent en eux qu'un simple défaut d'esprit. CHAP. VI.

3. Plus on a d'idée de la justesse, soit pour les choses, soit pour les mouvemens ; plus on remarque de défauts dans les Prédicateurs. Et ainsi on peut dire que la reputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n'est fondée que sur le peu de lumiere de leurs auditeurs. Si nous avions de même des spectateurs éclairez, & qui eussent l'idée des vrais

CHAP. VI.

mouvemens que les objets devroient exciter en nous, la maniere dont nous agiſſons & dont nous parlons, leur deviendront preſque inſupportables. Ils ne verroient en nous qu'inclinations corrompuës, qu'impreſſions injuſtes, que défauts de ſentiment & d'amour pour les choſes qui en meritent le plus; & ils éprouveroient à nôtre égard quelque choſe de ce ſaint mouvement que Jeſus-Chriſt fit paroître à l'égard des Juifs par ces paroles: *O generatio incredula, quouſque vos patiar?* L'indulgence avec laquelle on nous ſouffre, n'eſt donc auſſi qu'un effet de l'aveuglement des hommes. Nous ne paſſons qu'à la faveur de leur peu de lumiere, & il eſt bien juſte que nous ſouffrions patiemment dans les autres, ce qu'on ſouffre continuellement de nous.

4. Ce qui détourne les Prédicateurs du droit chemin, & qui les jette dans la fauſſe éloquence, dans les penſées vaines & de nulle édification, eſt ſouvent qu'ils ont d'autres vûës que celles qu'ils devroient avoir en s'acquittant de leur miniſtere. Ils veulent paroître ſçavans, éloquens, habiles;

ils se piquent de bel esprit; en un mot, ils parlent pour eux-mêmes, & non pour leurs auditeurs : & en parlant de la sorte, ils ne parlent souvent ni pour leurs auditeurs, ni pour eux-mêmes. Ce sont de même ces fausses vûës qui se mêlent dans nos actions, qui en détruisent l'édification : si nous n'en avions point d'autres que de satisfaire à nôtre devoir, & de servir le prochain, elles répandroient une odeur de pieté qui gagneroit insensiblement les cœurs ; mais les passions & les recherches secretes qui s'y mêlent, empêchent cet effet, & produisent ordinairement des impressions toutes differentes de celles que nous prétendons. Le desir que nous faisons paroître de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres. On plaît d'autant moins qu'il paroît plus qu'on a eu dessein de plaire, & par une contradiction naturelle aux hommes, ils conçoivent justement des passions toutes oppoſées à celles qu'ils remarquent en nous. CHAP. VI.

5. Mais ces Prédicateurs dont nous parlons, sont particulierement propres à faire connoître le neant & l'aveu

CHAP. VI. glement de la vanité des hommes. Ils se fatiguent dans leur cabinet à produire de belles pensées ; ils en chargent leur memoire avec travail ; ils les debitent avec hardiesse, & ils sortent ensuite de la chaire fort satisfaits d'eux-mêmes, s'imaginant avoir laissé une grande idée d'eux à leurs auditeurs. Car on ne recherche ces prétenduës belles pensées que pour plaire ; & il est difficile qu'en croyant plaire aux autres, on ne se plaise à soi-même. Cependant il n'y a le plus souvent rien de tout cela. Les personnes de pieté ont pitié de ces sortes de sermons. Ceux qui sont peu charitables s'en moquent. Presque tous n'y pensent pas un quart-d'heure aprés. C'est à-peu-prés comme l'on nous traite, lorsqu'au-lieu de rechercher le vrai bien, nous n'avons pour but que d'acquerir la reputation des hommes. Nous devenons souvent par-là l'objet de leur mépris & de leur malignité ; & ceux qui nous sont le plus favorables, s'occupent à peine de nous l'espace d'un quart-d'heure.

6 L'illusion de ces Prédicateurs peut encore servir à nous faire remarquer combien

combien on tire peu de ſecours des autres pour ſe corriger de ſes défauts. Car quoiqu'il n'y en ait point de plus expoſez que ceux des Prédicateurs, il n'y a rien néanmoins de plus ordinaire que d'en voir qui y demeurent toute leur vie ſans trouver un ſeul ami qui les en avertiſſe. On croit que c'eſt une civilité qu'on leur doit de leur témoigner qu'on eſt ſatisfait de leurs ſermons ; & ces civilitez étant reçûës par l'amour propre, paſſent pour des rémoignages ſinceres & des approbations authentiques. Ainſi un Prédicateur trompé par les autres & par lui-même, continuë ſouvent à abuſer toute ſa vie de ſon miniſtere ; détruit au lieu de l'édifier, & il épuiſe inutilement non-ſeulement les forces de ſon corps, mais auſſi celles de ſon ame, qui s'affoiblit encore plus que le corps par cet emploi quand on ne s'en acquitte pas comme il faut.

Il eſt moins étrange que les Prédicateurs qui ne ſont ſoumis à perſonne ſe corrigent peu de leurs défauts. Ils s'appellent d'ordinaire eux-mêmes à ce miniſtere ; ils prêchent quand ils veulent & comme ils veulent, & per-

CHAP. VI. ſonne ne prend un interêt particulier dans la maniere dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que les Prédicateurs choiſis par les Compagnies reglées, où l'on ne les admet à ce miniſtere qu'avec diſcernement & avec mûre déliberation, faſſent ſouvent paroître ſi peu de ſpiritualité & ſi peu de lumiere dans leurs ſermons, & qu'ils ne les rempliſſent pas moins que les autres d'une ſcholaſtique baſſe & inutile ?

Ce qui doit augmenter nôtre étonnement ſur ce point, eſt que dans les mêmes Ordres où l'on laiſſe ainſi les gens prêcher à leur fantaiſie, & avec des défauts viſibles contraires à la fin de leur miniſtere, on ne ſouffriroit pas qu'ils fiſſent une fauſſe démarche dans les céremonies, qu'ils omiſſent une genuflexion, & qu'ils manquaſſent à la moindre des pratiques regulieres. Il y a dans ces ſortes de Societez des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la regularité; mais il n'y en a point pour ceux qui abuſent de la parole de Dieu, ſoit en debitant aux peuples des penſées vaines & abſtraites, au lieu de leur don-

ner une nourriture ſolide & proportionnée à leurs beſoins, ſoit en détruiſant le fruit des veritez qu'ils annoncent par une oſtentation de ſcience & d'éloquence. On ſe remet abſolument aux Prédicateurs de la maniere dont ils s'acquitteront de leur miniſtere. On leur laiſſe ſuivre leurs idées; & ſi on leur donne quelques régles pour les conduire, elles ſont ſi vagues & ſi peu préciſes, qu'ils s'imaginent les ſuivre en faiſant tout le contraire de ce qu'ils devroient. CHAP. VI.

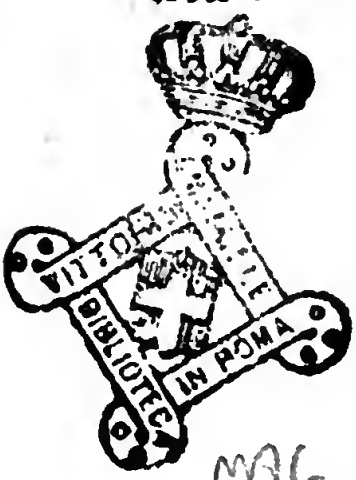
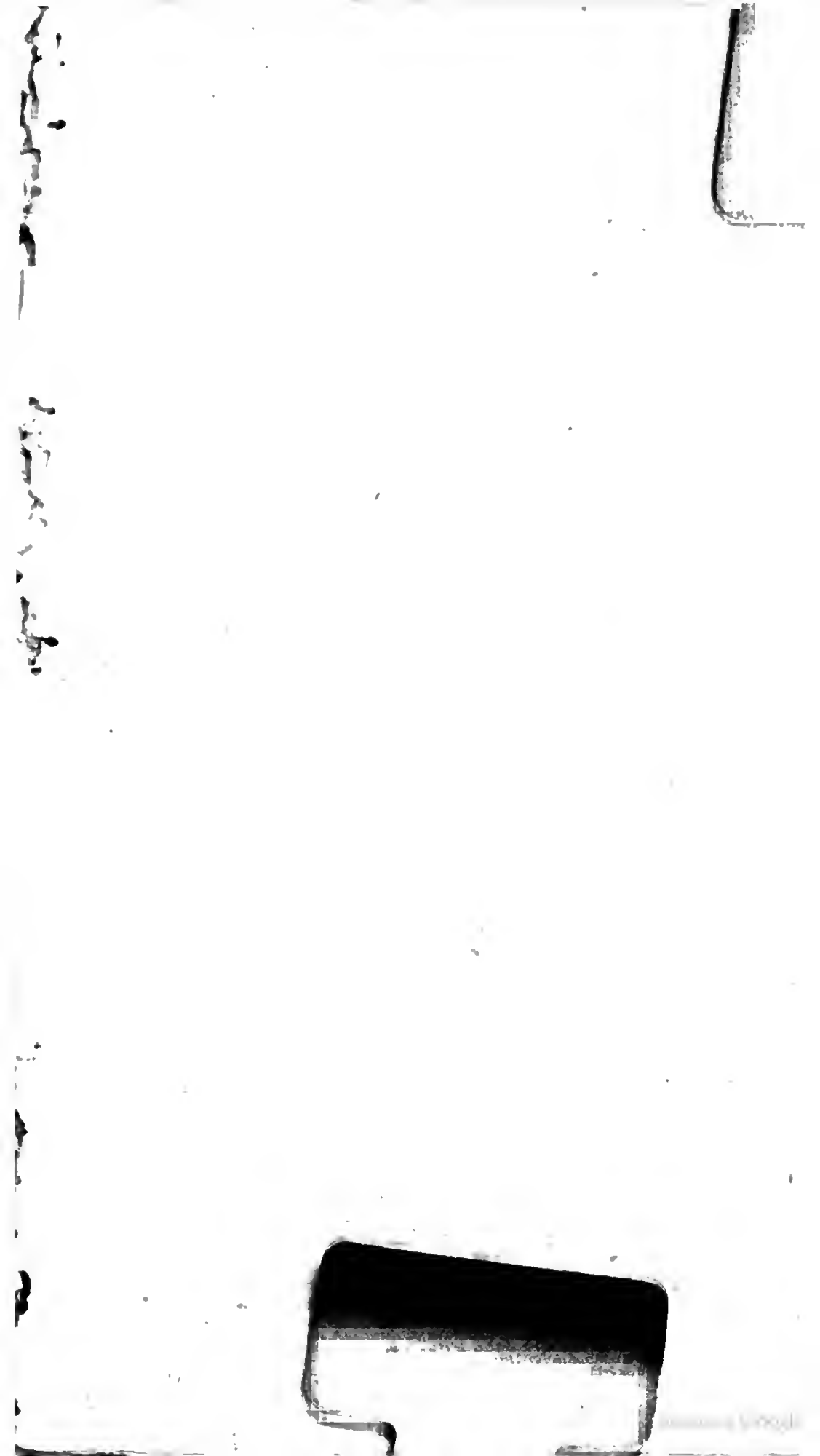
On ne peut ſans doute alleguer d'autre raiſon de cette conduite, ſinon que l'on ſçait fort bien dans ces Societez en quoi conſiſte la maniere de bien pratiquer les ceremonies; mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'eſt qu'annoncer la parole de Dieu d'une maniere digne de Dieu, & que l'on y connoît peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abuſant de ce miniſtere, & en le rapportant à ſoi-même, & non à l'utilité de ſes auditeurs.

C'eſt la concluſion qu'il ſemble que l'on ait droit d'en tirer; mais elle s'étend beaucoup plus loin que cet exemple, & ſi nous voulons nous faire juſti-

CHAP. VI.

ce, nous trouverons qu'elle nous regarde en une infinité de rencontres. Car nous ſommes de même exacts dans la pratique de certains devoirs extérieurs, juſqu'à y être attachez d'une maniere ſuperſtitieuſe & Judaïque ; mais nous n'avons que des idées fort confuſes de la plûpart des devoirs ſpirituels & des vertus intérieures : ce qui fait que nous connoiſſons peu les fautes que nous faiſons contre ces devoirs & ces vertus. Nous ne ſçavons ce que c'eſt que la veritable humilité, la mortification intérieure, l'amour de la juſtice, la dépendance de Dieu, le deſir de la ſouffrance : & comme ce ſont ces vertus intérieures qui ſont la ſource de l'onction & de l'édification qui ſe répand dans les actions & dans les paroles, il n'eſt pas étrange que ne les connoiſſant pas & n'en ayant pas même de vraie idée, il n'y ait rien d'édifiant, dans nôtre converſation ni dans nôtre vie.

FIN.



MAL. 2008460